France, début du 21ème siècle.
Des femmes participent à un appel à contribution lancé en 2002.
Ce livre est le fruit de leur travail.
Leur témoignage passe par l'écriture, le dessin, et l'édition.
En Occident, le végétarisme est encore un mode de vie marginal qui parfois étonne.
Qu'est-ce qui motive certaines femmes à choisir le végétarisme ?
Ou pourquoi ne se pose-t-on pas la question ?
Comment ces choix, ou ces non-choix, sont-ils vécus ?
Ces questions – et bien d'autres – sont abordées à travers ces témoignages ; les arguments se complètent ou se contredisent, à chacune ses positions et son chemin.

9 782952 143004
isbn 2-9521430-0-5
La Criée
7,5€

Végétariel·les paroles de femmes autour du végétarisme

Végétari·elles

Paroles de femmes autour du Végétarisme

Sommaire

- Préface *L'éditeure*..... *9*
- Fière, je respire pour mes convictions *Shoandras*..... *17*
- Un peu à moitié *Angeles*..... *21*
- Réveil *Anne Sophie*..... *24*
- Un chemin *Lucile*..... *27*
- Végétarienne *Pascale*..... 39
- Je ne suis pas vegétarienne et j'assume *Catherine*..... 45
- En quoi la souffrance de l'autre nous interpelle-t-elle ? *Julie Hoarau*..... 48
- À table, Petit Ours Brun ! *Emmanuelle Drogue*..... 51
- À petits pas… *Brigitte*..... 53
- Petit dialogue autour du végétarisme *Bernadette Geay/Soyer & Claudine* O..... 56
- Un sursaut de conscience *Clotilde*..... 59
- Non, nous serons carencés *Lisa*..... 65
- Un jour, j'ai décidé de devenir végétarienne, Pourquoi ? *Nicole Durup*..... 67
- L'insoutenable lâcheté de l'être *Thérèse H*..... 74
- Un aasbane au tofu *Nawel*..... 78
- Une réflexion sur un texte de loi… *Julie Hoarau*..... 86
- Appel au respect de la vie *Johanna Mathian*..... 90
- Comment j'ai décidé de ne plus manger d'animaux *Cristèle*..... 97
- L'amour des autres *Claire Deray*..... 104
- Témoignage d'une chevrière repentie *Nelly Sarreméjeanne*..... 109
- Silence, on tue *Clèm*..... 113
- Réflexions sur le végétarisme *Nelly Sarreméjeanne*..... 123

• Le 10 janvier 2003 *Jacotte*..... 126
• La bonne bouffe ? *Cristèle*..... 129
• Mais comment est-ce que je fais pour supporter tout ça… *Lucile*..... 133
• Pour un petit morceau de viande *Christiane*..... 139
• Vegetarian Club..... 160

Annexes

• Émilie, une vache pas commes les autres..... 164
• Pourquoi refuser le lait ?..... 166
• Pourquoi refuser les œufs ?..... 169
• Pourquoi refuser le cuir ?..... 171
• Un peu de vocabulaire..... 173
• Quelques livres, revues et contacts..... 175
• Manifeste de Lœn..... 180
• Exemple de tract végétarien..... 184
• Appel à contribution..... 186

Illustrations

• Chèvrette et oie à la ferme ABSL Fabienne..... 3
• Duo de brouteuses..... 6
• Photographie (sans titre) *Sabine Li*..... 14
• Devant la boucherie..... 16
• Transport de très jeunes veaux..... 23
• « La manifestation utopique » *Sabine Li*..... 37
• Dessin (sans titre) *Coco*..... 38
• Découpe de bœuf ordinaire..... 43
• Élevage de lapins en batterie..... 44
• Veau en batterie : la tête emprisonnée à vie..... 55
• « Nos corps ne nous appartiennent plus » *Sabine Li*... 58
• Poulet du livre de cuisine familiale..... 63
• Cochon de batterie..... 64
• Viande, Végétarisme, Véganisme..... 73
• Porcelet curieux..... 84

• Cadavres de veaux à la ferme..... 88
• Marché aux bestiaux : la vache et son veau..... 95
• Dessin du *Vegfestival*, rencontre organisée annuellement à Turin..... 103
• Chevreaux..... 111
• À l'abattoir..... 119
• La pêche, un sport tranquille..... 122
• Foie gras et oies..... 128
• « Offre spéciale » *Cristèle*..... 132
• Transport d'animaux vers l'abattoir..... 137
• Cadavres de cochons à l'abattoir..... 138
• Transport de cochons vers l'abattoir..... 143
• Fœtus de veau à l'abattoir..... 150
• BD « Dans mon assiette » *Fabienne*..... 159
• Émilie la vache..... 164
• Les pattes d'une poule pondeuse..... 168
• La *Veggie Pride* à Paris en 2004..... 174
• En vitrine de la boucherie : le cochon « choix »..... 179
• Logo de libération animale..... 190

Crédits photographiques-artistiques :

• Photographies de l'éditeure p. 6 et 111.
• Photographie, création et photomontage de Sabine Li, avec son aimable autorisation, p. 14, 37 et 58.
• Dessin de Coco, avec son aimable autorisation, p. 38.
• Dessin de Cristèle, avec son aimable autorisation, p. 132.
• Dessin de Fabienne, avec son aimable autorisation, p. 159.
• Photographies de David Olivier, avec son aimable autorisation p. 16 et 179.
• Avec l'aimable autorisation de ABSL Fabienne p. 3 et 168.
• Avec l'aimable autorisation de One Voice p. 64, 88, 96, 128, 137.
• Avec l'aimable autorisation de la PMAF, photographie de couverture et p. 23, 44, 55, 140, 143.
• Photographie de Vita Universale (Italie), p. 84.
• Photographie de Steven Tackeff pour PETA p. 164.
• Photographie d'Émilie et Laurent Tourin, avec leur aimable autorisation, p. 174.

Préface

Ce livre est né de l'envie de donner la parole à des femmes végétariennes et végétaliennes, en leur demandant pourquoi elles avaient fait ce choix. À travers mon désir initial de partager la parole autour du végétarisme, je crois que je cherchais aussi à comprendre pourquoi il reste si peu répandu, alors qu'à un niveau pratique et diététique il est aujourd'hui si simple à pratiquer, et que les arguments de poids ne manquent pas aux végétariennes et aux végétaliennes pour appuyer leur décision. Tant de femmes ont franchi le pas, apparemment sans problème majeur, leurs témoignages conduiront peut-être sur leurs traces d'autres personnes ?

Mais justement, puisque le végétarisme ressemblait à un choix facilement faisable, pourquoi tant d'autres ne le faisaient pas ? J'ai alors décidé d'élargir ma requête à d'autres femmes non-végétariennes. Mon objectif n'était pas de demander à des non-végétariennes de participer à un livre sur le sujet pour les ridiculiser, elles ou leurs arguments. Je souhaitais plutôt une confrontation d'idées, une sorte de débat écrit.

Mais y a-t-il vraiment deux côtés ? Peut-on sans faillir se situer végétarienne ou non-végétarienne ? Je crois que la réalité n'est pas toujours aussi manichéenne et que l'on peut par moments se trouver à la croisée des chemins. Que l'on souhaiterait l'être mais que l'on n'a pas (encore ?) franchi le pas, pour mille et une raisons exposées dans les textes qui suivent : peur des

carences, de l'isolement social ou de la stigmatisation, manque de volonté, circonstances peu propices au choix d'une nouvelle alimentation, indifférence, ignorance…

La majeure partie des amies végétariennes que j'ai sollicitées a répondu avec enthousiasme à l'appel à contribution. Le prenant à cœur, elles l'ont fait voyager à travers la France et même au-delà. Quelques courts textes écrits par des écolières tibétaines dans une école tibétaine en exil en Inde entièrement végétarienne enrichissent ce livre.

Au fil des mois, je recevais toujours plus de textes, de dessins, et une grande partie a été rédigée par des femmes que je ne connais pas personnellement.

Je suis heureuse d'un tel intérêt pour ce projet, sincèrement merci à toutes celles qui l'ont porté pendant plus d'une année.

Ces témoignages de femmes végétariennes ou végétaliennes sont souvent très poignants, car porteurs d'émotions. Les auteures y expliquent leur cheminement, dénoncent les barrières qu'elles rencontrent parfois – qui s'appellent indifférence, moquerie – et elles expriment la douleur qu'elles ressentent à vivre dans un monde où, chaque jour, des millions d'animaux souffrent et sont tués pour être mangés. Certains arguments se retrouvent d'un texte à l'autre et des textes se croisent, mais ces femmes ne se sont pas concertées et, pour la plupart, elles ne se connaissent pas. Devenir végétarienne pour les animaux, c'est se montrer clairement solidaire de ceux-ci, ce qui amène à s'exposer avec eux au mépris immense qui les accable. Dire qu'on est végétarienne

par goût, par prescription médicale ou pour cause d'allergie passe socialement beaucoup mieux. Mais pour ces femmes, le végétarisme est un choix qui concerne avant tout les animaux. Ce n'est pas seulement une question de goûts et de couleurs, mais une question de vie et de mort.

Dans notre société, les animaux ne comptent pas réellement et les animaux dits *« de boucherie »* absolument pas. Si peu de personnes se soucient de savoir comment ils sont élevés, transportés, abattus…

Les textes des femmes végétariennes ou végétaliennes ne versent pas dans la complaisance. Pour elles, c'est bien plus qu'un mode d'alimentation : c'est un mode de vie, une éthique, une philosophie. C'est aussi une force et une évidence, de ne pas participer aux souffrances et aux massacres sans limites issus de la consommation de viande. Des textes pourront sembler violents ou agressifs à l'égard de celles et de ceux qui mangent de la viande. Mais cette violence n'est-elle pas d'abord née de la tuerie des animaux ? N'est-elle pas, quelque part, un retour à l'envoyeur ?

C'est pour cela que j'ai ajouté des photos, pour montrer que la violence ne vient pas des personnes qui plaident pour les animaux. Elle vient avant tout de ce qu'un système prônant la consommation de viande impose aux animaux. Ces photos d'élevage, de transport, d'abattage, n'ont vraiment rien d'exceptionnel. À cet instant, celui où j'écris ces lignes et celui où vous les lisez, des dizaines de millions d'animaux vivent ces situations. Ce n'est pas pour rien si on ne diffuse pas d'images d'abattoir, leur violence susciteraient trop de remises en cause.

D'autres femmes, hésitantes envers le végétarisme, m'ont expliqué qu'elles ne se sentaient pas capables d'écrire justement à cause de leur hésitation. Mais au contraire, leurs paroles, leurs questionnements, auraient été enrichissants ! Le végétarisme naît d'un cheminement personnel et est, forcément, toujours différent d'une personne à l'autre. L'hésitation et les questionnements peuvent avoir toute leur place dans ce parcours. Si certaines personnes deviennent végétariennes du jour au lendemain, d'autres hésitent des années avant de faire le pas, parfois par peur de « *l'endoctrinement* », ou parce qu'elles ne se sentent pas suffisamment mûres. D'autres ne le franchissent jamais, malgré d'éternels questionnements sur le sujet, et certaines affirment même le trouver très légitime mais ne le font pas. Quelques-unes ne mangent pas de viande mais ne se revendiquent pas végétariennes, alors que d'autres se réclament végétariennes même si elles mangent parfois de la viande. N'oublions pas que la grande majorité des végétariennes ne l'est pas de naissance ; leurs parents ayant choisi pour elles l'alimentation carnée. Et chacune des contributions des participantes de cet ouvrage correspond à un moment donné de leur vie.

Je regrette que seules quelques femmes non-végétariennes aient accepté d'écrire : le débat ne s'en enrichit guère, et leurs quelques textes font un peu figure d'îlots flottants parmi le raz de marée des témoignages de femmes végétariennes ou végétaliennes. Je me suis demandé s'il était encore légitime de les publier, car leur isolement semble presque déplacé. Mais ces femmes ont pris la peine de participer, leurs textes présentent des intérêts, et il

aurait été malhonnête de supprimer leur contribution. Certains textes de femmes non-végétariennes sont forts en sincérité, elles font preuve de peu de complaisance à leur propre égard, et elles ont le mérite d'avoir bien voulu réfléchir à ce sujet qui, a priori, semble ne pas les concerner : la norme dominante de notre société est de manger de la viande, et cela ne se discute a priori même pas. D'ailleurs, c'est bien par manque d'intérêt total pour le végétarisme que de nombreuses femmes non-végétariennes n'ont pas voulu répondre à mon appel : « *Je n'ai pas le temps* », m'ont-elles très souvent argumenté, alors qu'elles disposaient d'au moins un an pour participer ! Les discussions que nous avons eues, les relances que je leur ai adressées, n'ont pas suffi à les motiver pour se pencher sur un sujet qui devait, en réalité, leur sembler très éloigné de leurs préoccupations et centres d'intérêts.

J'imagine que beaucoup d'entre vous se demandent pourquoi j'ai décidé de faire appel uniquement aux femmes ! Au départ, c'est simplement une envie personnelle car beaucoup de mes amies sont végétariennes. Mais j'ai aussi des amis végétariens. Alors ? Peut-être parce que, culturellement, les femmes prennent moins facilement la parole publiquement que les hommes, qu'elles expriment souvent plus volontiers leurs émotions et s'appuient moins spontanément sur des théories. Les textes sur le végétarisme écrits par des hommes et que j'ai lus font preuve d'une très grande rationalité. Je ne veux pas leur ôter leur intérêt, mais quelques témoignages donnés sur un autre mode ont autant leur place. C'est cet espace que j'ai voulu créer en donnant avant tout

la parole aux femmes. Mon but n'a pas été d'exclure les hommes, mais de valoriser les femmes.

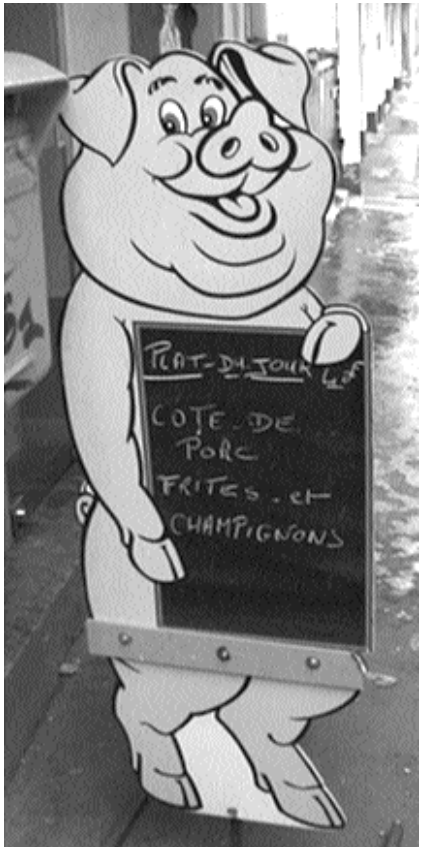
Les femmes qui ont participé à ce livre ont une vie ordinaire et elles viennent de divers horizons : elles ont entre 20 et 67 ans, elles sont célibataires ou mariées, certaines ont des enfants, elles sont professeures (français, musique, biologie-géologie, mathématiques…), chômeuses, artistes peintre, à la retraite, musiciennes, traductrices, étudiantes (anthropologie, vétérinaires, médecine, architecture), bibliothécaires, Rmistes, documentalistes, libraires, institutrices, mères au foyer, secrétaires.

Et pour tordre le cou à cette rumeur humiliante qui voudrait que les gens qui se soucient des animaux aiment moins les humain-e-s que les autres, je précise que de nombreuses auteures végétariennes ou végétaliennes sont impliquées dans des associations d'aide humanitaires et se sentent concernées par leur prochain ! Comme me le précisait l'une d'entre elle : *« Je suis professeur de mathématiques dans une ZEP et c'est mon choix »*.

En lançant un appel à contribution auprès de femmes sur le végétarisme, en novembre 2002, je souhaitais que des arguments s'exposent par le plus de chemins possibles, à travers une foule d'expériences et de vécus, et enrichissent la question.

Si vous êtes intéressé-e par ce sujet, je crois qu'il est maintenant grand temps que je laisse la place aux femmes qui ont souhaité la prendre.

L'éditeure



Fière, je respire pour mes convictions

Shoandras

Comment ne pas devenir dingue en vivant dans un monde spéciste ? Telle est la question que je me pose quand je suis à la caisse d'un commerce d'alimentation me retrouvant avec devant et derrière moi des morceaux de cadavres. Souvent, je ne peux m'empêcher de fixer ces morceaux d'êtres assassinés et vendus pour être consommés. La nausée au bord des lèvres, le vertige au bord de l'âme, je tente de m'enfuir de mon corps pour peut-être me réveiller de ce cauchemar.

J'avais huit ans et je savais que ces morceaux de viande cachaient une répugnante vérité, mais moi aussi je faisais comme les autres – NE RIEN VOIR. J'ai commencé à cette époque à sélectionner ce (et ceux) que je mangeais ; pas de lapin, pas d'escargot, pas de cervelle, pas de foie, pas les oiseaux, pas les agneaux, pas le poulet, je ne voulais pas le voir sortir entier du four, je ne mangeais que *« le blanc »*, la même blancheur morbide que le lait. Je mangeais la chair animale dissimulée dans la purée de légumes, elle était broyée, coupée en minuscules morceaux. Par chance, mes parents n'ont pas eu le temps de s'occuper de moi, alors j'ai commencé à préparer mes repas toute seule et je mangeais avec ma chienne. À ce moment, il

m'était simple de lui donner ces animaux morts. Deux années plus tard j'ai découvert ce que j'étais, ce qu'apparemment on m'avait caché depuis ma naissance ! Ce complot a été levé grâce à un dictionnaire offert à Noël.

Végétarien(ne) : Personne consommant uniquement des végétaux, ainsi que des œufs, du lait et du miel. Un végétarien ne consomme aucune viande, que ce soit celle des animaux terrestres (oiseaux, insectes, mollusques, bovins, etc.) ou des animaux marins (poissons, « fruits de mer », crustacés, mollusques, mammifères marins, etc.).

— « Maman, pourquoi tu ne m'as jamais dit que j'étais végétarienne ?

— Quoi ?!

— VÉGÉTARIENNE !

— C'est nouveau ça ! Encore une de tes lubies… »

Bref, pas d'engueulade, j'étais tranquille. J'endossais mon végétarisme comme une nouvelle nationalité, je me disais que cela serait marqué sur ma carte d'identité à l'emplacement *« signes particuliers »*. Peut-être même que cela se voyait dans mon sang. Mes premiers mois de végétarienne reconnue ont été très joyeux, c'était une libération, et puis vint l'examen médical de l'école qui venait tout réformer.

— « Si votre enfant ne mange plus de viande sa croissance va s'arrêter ! »

— « Je suis désolé de vous le dire mais elle ne verra pas le jour de ses 18 ans ! »

— « Elle va avoir de plus en plus de mal à suivre à l'école à cause de nombreux manques de nutriments essentiels contenus dans la viande… »

— « Il faut la forcer ! »

Pour ce qui est de l'école, ils/elles avaient raison, j'ai connu l'enfer, j'ai eu du mal à suivre à l'école à cause du manque de nutriment d'intelligence des autres élèves et professeurs ! Que l'humain peut être méchant quand il a peur. Heureusement, on ne m'a pas vraiment forcée. La discrimination qui s'en est ensuivie m'a été fort utile ; puisque que personne ne m'acceptait comme j'étais, puisqu'on m'en faisait baver parce que j'étais différente, et bien alors tant mieux si mon végétarisme me faisait mourir ! Mais le végétarisme ne fait pas mourir (et encore moins le végétalisme)… Année après année, j'étais toujours avec mon végétarisme qui était devenu presque comme une entité, comme ces gens dont personne ne veut et qui s'agrippent à la première personne qui les accepte. Mon végétarisme à moi était discret (je ne mangeais plus avec les autres), il ne faisait pas *« la morale »* aux autres, parfois il me faisait honte, me mettant mal à l'aise, les autres avaient réussi à m'en rendre coupable. Je me devais de prouver que je n'étais pas une chochotte, de ne pas perdre mon sang-froid ni mon sens de l'humour quand on me présentait sous le nez pour la énième fois un plat de cadavre. Le bourrage de crâne mis en œuvre par cette société est tellement puissant qu'on en perd la tête. Mais ce qui est plus fort que toute cette philosophie viandiste, c'est l'expérience. Tout ce que les médecins avaient prédit n'était pas arrivé ; mes cheveux et mes dents étaient toujours là ! Et ce que les médecins avaient oublié de me dire, c'est que je développerais un sens aigu d'observation et d'analyse de la nature humaine. Ils ont oublié aussi de me dire que j'aurais un magnifique

enfant végétalien qui étonnera par sa vigueur d'autres médecins à son tour. Quand on est victime d'une ou de plusieurs discriminations, on ne marche plus dans les rangs, on voit les choses sous un angle différent. On voit jusqu'où l'égoïsme et l'ignorance peuvent rendre ce monde affreux. Je sais que cette situation ne durera pas, qu'un jour le spécisme comme le sexisme ou le racisme sera reconnu et combattu par un grand nombre. En attendant, je fais ce que je peux et même si chaque jour je pense à toutes ces morts, je ne me laisse pas envahir par le dégoût, la haine et la peine pour continuer à vivre…

Je suis heureuse et fière d'être végane. Je suis heureuse de ne pas participer à ce massacre et j'ai la rage quand je vois ces assassinés, animaux et animaux-humains. Et que peu de gens réagissent, qu'ils se cachent derrière mille et une raisons pour ne pas se remettre en question. Tous les jours il faut se remettre en question si nous voulons que ce monde devienne meilleur pour tous et toutes. La meilleure façon qu'ont trouvée les dirigeants de cette société, c'est de nous apprendre à ne pas nous occuper du sort des autres, pour qu'au bout d'un moment, par habitude, même notre propre sort nous échappe.

RÉAGISSEZ.

Un peu à moitié

Angeles

Pourquoi suis-je végétarienne ? Pourquoi ai-je arrêté quelque temps de l'être ? Pourquoi est-ce que je redeviendrai végétarienne ?

J'étais végétarienne simplement parce que je l'avais décidé, comme ça, quand j'ai senti que les autres aussi avaient les mêmes chances que moi dans cette vie, dans cette société à vivre.

Parce que ça aurait été plus logique pour moi que nous nous mangions nous-mêmes, sans faire aucune différence entre les animaux et nous.

J'avais beaucoup de questions, mais je n'avais pas de réponses assez convaincantes. Je croyais en l'égalité dans le monde, et il fallait commencer d'une manière ou d'une autre.

Parce que je n'aimais pas le goût, à moins qu'elle soit très brûlée pour pouvoir l'avaler plus facilement.

Parce qu'un jour j'ai appris que ma poule préférée, qui était dans la cour de mes jeux d'enfance, avait été passée au repas de la veille, et que j'avais participé à cela malgré moi, j'avais mangé cette viande sans me poser aucune question jusqu'à ce que je sache de qui elle était. Bien sûr, j'ai eu des remords… et après, avec le temps, j'avais du mal à manger, mais je n'avais pas vraiment le choix.

Avec le temps, j'ai lu des articles qui parlaient de cela et qui m'ont beaucoup aidée dans mon choix.

Alors, pourquoi ai-je arrêté quelque temps de l'être ?

Avec la migration continue dans ma vie, cette fois je me trouve dans une période viandiste… depuis trois mois… Les causes ? Elles sont plusieurs : je suis maintenant dans une autre culture où, selon ma famille, la viande m'aiderait à ne pas être malade puisque, apparemment, je semble être malade, parce que peut-être je peux mourir de quelque carence (bizarre, puisque de toutes façons je vais mourir un jour ou l'autre !) ; on peut aussi dire qu'avec mon rythme de vie, le travail qui me prend presque toute la journée, avec en plus le temps d'aller et venir dans une grande métropole, je n'ai pas le temps de me faire à manger (si tu veux, je ne le cherche pas vraiment, mais je rentre assez fatiguée, je n'ai pas envie de faire la cuisine) ; la fatigue de me battre et de répondre à toutes les questions chaque fois, des fois je me sens sans arme, parce que je suis la seule parmi d'autres.

La différence d'être chez toi et de décider quoi acheter à manger compte aussi. La pression familiale, le temps, le manque de volonté et aussi, pourquoi pas ? le souvenir de quelques goûts qu 'un jour j'ai appréciés ; peut-être bien que dans le fond j'ai envie de manger les animaux même si c'est très difficile de se l'avouer parce que j'ai conscience de ce que ça signifie…

Je crois qu'aucune raison n'est valable, qu'aucun prétexte n'a la valeur suffisante pour justifier mon égoïsme de goûter la chair. Et, éthiquement, je me sens assez mal, il faut dire que chaque fois que je mange de la viande j'ai mal au ventre après, peut-être plus psychologiquement que physiquement.

Aujourd'hui, je passe à une autre phase, je redeviens végétarienne, et cette fois j'ai envie que cela dure. Je crois que nous sommes des proies faciles et que la décision doit être très forte, j'ai parlé ici de mon expérience propre et je ne veux pas me justifier : simplement, je suis faible, malgré ma réflexion et le fait qu'un jour j'ai cru que c'était pour toujours.

Réveil

Anne Sophie

Derrière des apparences gaies, ton cœur pleure. Chaque battement est un sanglot, chaque expiration est pour beaucoup d'autres la dernière. Ton âme est en deuil permanent. Des pensées noires ont élu domicile dans un coin de ta tête. Tu es le veau qui appelle sa mère, tu es la truie qui enfante, tu es dans tous ces camions, terrorisée et glacée, tu es dans les couloirs glissants de ces fabriques à mort, tu es dans chaque labo, tremblante de peur, dans chaque cage, tu es sur chaque étalage, dans chaque filet, et dans – presque – tous les estomacs. Oui, tu es tout cela à la fois. Mais toi, tu as la chance de pouvoir en parler. Tu ne vivras sans doute jamais physiquement tous ces cauchemars éveillés, mais tu les ressens de tout ton être et de tout ton cœur. Récit d'un réveil lent, trop lent.

Dès ta plus tendre enfance, on t'a confrontée à des êtres appelés animaux, qui ont pour certains des poils et une queue et qui marchent comme toi à quatre pattes. Mais en grandissant, tu t'es vite aperçue d'une chose. Outre leur aspect physique, ces ami-es de ton enfance ne sont pas comme toi : en effet, comment pourrait-on manger ses ami-es ? Ce petit veau que tu as caressé, ce lapin si doux qui t'a chatouillée, cela est absurde. Mais rassure-toi, tes parents ont trouvé la réponse à cela : il existe différentes sortes d'animaux. Certains sont faits pour te nourrir, pour te vêtir, certains pour être admirés ou ridiculisés, certains pour te servir et ne t'inquiète pas, la vie est bien faite, certain-es peuvent même rester tes ami-es. Sauvée ! Pour un peu, tu aurais cru que ce monde était pourri.

Vive les Happy Meals !

Les adultes ont toujours raison, c'est bien connu. Cependant arrive un jour où tu commences à penser par toi-même. Tu observes des incohérences dans les explications sans faille des anciens : puisque chaque animal a un rôle qui lui est propre, pourquoi mange-t-on mon ami-e lapin-e ? Pourquoi lui fait-on tester mes shampooings ? Et pourquoi certaines personnes ont-elles des cochons de compagnie, toi qui croyais qu'ils servaient d'aliments et qu'ils étaient stupides et sales ? Là commencent les questions, t'aurait-on menti ? Mais comment cela est-il possible ? Comment ceux et celles que tu aimes le plus au monde pourraient-ils/elles ne pas s'être aperçu-es de ces contradictions évidentes ? Mais bon, ne réfléchis surtout pas trop, enfance insouciance, enfance innocence.

Tais-toi et mange !

Mais pourquoi devrais-tu te taire ? Pour ne pas déranger tous tes semblables endormi-es ? Tu arrives à un âge où il est temps de savoir. Tu commences à voir tes premières images-chocs : un abattoir, c'est insoutenable. Tes copains rezappent dessus en riant pour t'embêter. Serais-tu la seule éveillée ? Ce cauchemar devant toi ne peut être qu'une exception, une exagération, n'y pensons plus.

Ferme les yeux et mange.

N'as-tu jamais pensé à l'animal qui gît sans vie dans ton assiette ? Parfois, tu as des flashs qui surgissent, mais

tu les chasses bien vite de ton esprit. La raison parle ! Ah, que deviendrait-on sans la raison ? Laisser parler son cœur, son esprit et ses tripes, cela ne se fait pas quand on est une jeune fille bien élevée. Ne vexe pas nos hôtes, surtout pas de sensiblerie !

Ravale tes larmes et mange.

Mais arrive un moment où tu ne peux plus. Tant d'hypocrisie ! Comment peut-on encore s'en délecter ? Tu en as assez de te taire, tant de questions, tant d'injustices, où sommes-nous ? Qui sommes-nous donc ? Quand Monsieur et Madame Toi-et-Moi se réveilleront-ils enfin de leur léthargie ? Ton réveil à toi fut lent et douloureux. Mais un jour, la réponse s'offrit à toi :

Pleure et ne mange pas. Pas ça en tout cas.

Un chemin

Lucile

On croit souvent que les personnes que l'on rencontre ont, dans leur spécificité (véganisme donc, mais aussi lesbianisme radical, ésotérisme, et tous les *« autres modes de vies différents »*), quelque chose d'évident. C'est-à-dire que, assumant leur vie au moment où on les rencontre, elles peuvent créer chez nous l'impression d'un tel fossé entre leur vie et la nôtre, que l'on a la sensation d'avoir deux vies trop différentes, *« parallèles »*.

Bon, si vous, vous ne pensez pas comme ça, en tout cas moi je fonctionnais (et fonctionne encore souvent) de cette manière.

Or, lorsque je connais un bout de l'histoire de ces personnes, leur évolution vers cette *« spécificité »*, eh bien, je trouve souvent des bouts de similitudes avec ma vie, et le fossé se réduit.

C'est ainsi que les récits des expériences des autres sont très importants pour moi, et que dans le cas du végétarisme, ils ont, sans aucun doute, été très influents sur mon évolution.

Donc à mon tour…

Avant, j'étais *« normale »*, *« normée »* plutôt, c'est-à-dire spéciste et viandiste (pour le sujet qui nous intéresse…). Aujourd'hui je tâche d'être antispéciste, et je suis végane.

Quels ont été mes étapes, mon chemin, c'est ce que je me propose de poser.

Donc, j'étais une petite fille, puis une ado, qui *« adorait les animaux »*.

Je n'aurais pas fait de mal à une araignée. Même aux poux, que j'ai eus lorsque j'avais 9 ans ; j'ai hurlé et pleuré pour qu'on les écrase pas, ces *« bébés poux »*, que ma mère et moi venions d'observer au microscope.

Tous les animaux me fascinaient, m'attiraient.

J'avais beaucoup de compassion pour toutes les difficultés qu'ielles pouvaient avoir.

Gavée pendant des années de documentaires animaliers de la télé, je n'ai jamais supporté les scènes où des animaux se font courser et déchiqueter par des prédateurs.

Je ne supportais pas l'idée que les lapins que je caressais dans les fermes allaient se faire tuer par le méchant fermier.

Je détestais bien sûr les chasseurs aussi, et les manteaux de fourrure, et la vivisection…

J'étais bien partie pour être écologiste on dirait (d'ailleurs, je me revendiquais comme telle, jusqu'à ce que je découvre l'antispécisme).

Bon voilà. Et je mangeais de la viande.

Parce que c'était comme ça.

Jamais jamais, pendant 16 ans, une petite lucarne ne s'est ouverte dans ma tête pour me dire que, peut-être, je pourrais ne pas manger les animaux.

Pourtant, chez moi, on mangeait peu de viande ; il me semble que l'on savait que ce n'était pas indispensable à notre santé.

On adorait tous ces délicieux légumes, encensés par ma mère. Céréales et légumes variés faisaient partie de notre quotidien.

Je me dis maintenant, qu'avec tout ça, toute la famille aurait dû être végétarienne ! Eh bien non. La viande, c'est bon. À l'école, à la télé, à tous les repas hors de chez moi, on dit que c'est indispensable, que c'est la chaîne alimentaire, et que de toutes façons, c'est comme ça et voilà.

Je suis imprégnée, façonnée de spécisme, juste faut pas me dire ce qui se passe dans les abattoirs, sinon ça me fait mal.

Bon. C'est à 16 ans que mon bloc de béton spéciste a commencé à se fissurer.

À cette époque, Brigitte Bardot (attention aux blocages que vient de vous évoquer ce nom[1] !), donc, cette femme, grâce à sa renommée, faisait passer sur TF1, à des heures de relativement grande écoute (22h30 je crois), toute une série de documentaires. Il y a eu :

« SOS animaux de laboratoire », *« SOS animaux à fourrure »*, *« SOS chevaux »*.

Ceux-là m'ont vraiment remuée. Après les avoir vus, je n'ai pas dormi de la nuit, agitée par des idées d'actions de sabotage !

[1] J'ai lu récemment le livre qu'elle vient de sortir, *Un cri dans le silence*. J'ai été écœurée par la haine qu'elle dégage envers les humain-e-s. Je ne suis en rien d'accord avec elle. Mais je ne peux pas lui enlever pour autant que le combat qu'elle a pour les animaux est juste, et que son impact est positif pour les animaux. J'ai rencontré plusieurs personnes qui sont devenues végétariennes après avoir vu ses émissions.

Et puis il y a eu « *SOS animaux de boucherie* ». Je ne l'ai pas vu en direct. Un bon copain m'a passé la cassette vidéo.

Lui, il l'a regardée, et le lendemain, il était végétarien. J'ai des images de lui, criant dans la queue de la cantine du lycée : « *Je suis devenu végétarien pour ne pas digérer la souffrance !* » (c'est une phrase que dit Brigitte Bardot dans le documentaire).

J'ai regardé la cassette.

Il a fallu 3 ans avant que je ne mange plus de viande.

Cette cassette m'avait vraiment remuée sur le coup ; mais j'ai continué à faire comme si je ne savais rien. Je refusais d'y penser.

Le cerveau est capable de faire des connexions incroyables, mais alors, celles qui devaient relier les images insoutenables à la viande de mon assiette ont dû rencontrer un mur (ou plusieurs !) au fond de moi.

(C'est ça qui me questionne le plus, parce que ce qui m'a retenue de devenir végétarienne, ce n'est pas, comme pour certains/es, les pressions de l'entourage, vu que je ne me rappelle plus qu'il y en ait eu.)

Le vague souvenir que j'ai de cette période là, c'est que lorsque je pensais (mollement) aux images des abattoirs, et que je regardais mon assiette, je pensais (mollement) : « *Ouais… ça n'a pas grand chose à voir, c'est pas pareil* ».

La viande de mon assiette était bien réelle, alors que les images de souffrance d'animaux étaient irréelles pour moi ; je ne pouvais pas me dire que j'en étais responsable en tout cas.

Bon. Tout ça aurait peut-être tenu ainsi longtemps (rien ni personne dans mon entourage ne me faisait creuser le sujet).

Noël 91, j'avais 18 ans.

(Au moment où j'écris ce texte, (dans un train), mon voisin d'en face regarde, l'œil pétillant, une série de photos d'un magazine que lui montre la jeune femme assise en face de lui. Il pointe de son doigt chaque photo en murmurant « *miam…miam…miam…* ». La fille reprend le magazine ; j'aperçois la page «*cuisine*», ça s'appelle « *L'aile ou la cuisse* », et les photos sont celles de morceaux de poulets tués et cuits, posés dans des plats. Combien d'arguments et de justifications qui ne tiennent pas debout, juste pour défendre ce « *Miam !* »).

Donc. Me voilà à 19 ans, partie en vacances avec une copine, et sa bande de copains/copines. Ielles se sont rencontré-e-s dans un « *club jeunes - SPA* ». La personne qui avait animé ce club, elle-même végétalienne, les avait sensibilisé-e-s à la « *question* » des abattoirs, et ainsi ces jeunes étaient dans leur septième année de végétarisme.

(En fait, ielles se définissaient végétariens/nes, malgré le fait qu'ielles mangeaient des poissons).

Premier repas ensemble au self de l'auberge de jeunesse ; personne du groupe ne prenant de la viande, j'ai décidé de ne pas en prendre non plus.

À la fin de la semaine, je savais au fond de moi que « *ça y est : je suis végétarienne* ». C'était une évidence.

Je n'ai pas du tout souvenir que ça ait été difficile, je n'ai pas souvenir de remarques des autres.

Il m'arrivait parfois, au début, d'avoir *« envie »* lorsqu'un morceau de viande me passait sous le nez, alors que j'avais très faim, et qu'il y avait peu de trucs à manger sans viande (c'était quand même rare).

À ces moments-là, je revisionnais dans ma tête ces images de cochons que l'on sortait des camions avec de violents coups de pieds, et mon envie disparaissait aussitôt.

Bon, si ça m'a paru assez *« facile »* aussi, c'est qu'il faut dire deux choses :

1• je n'embêtais personne, j'essayais de me faire toute petite, et j'avais plutôt tendance à m'excuser de ne pas manger de viande (!). Mon argumentation était assez limitée à : *« J'ai vu des images d'abattoirs industriels, et je trouve ça horrible »*. Tout le monde est d'accord avec ça…

2• je mangeais encore des poissons (je me définissais pourtant végétarienne). Ça arrangeait bien tout le monde, on m'achetait du poisson à la place de la viande. Le côté *« bonne bouffe, convivialité »* était sauvegardé. Ouf. Ça remettait moins les gens en question.

Il y en avait bien toujours pour me dire : *« Eh, mais c'est n'importe quoi ton truc, tu ne manges pas de viande mais tu manges du poisson ! »*.

[Outre le fait que ces personnes avaient bien raison, on remarquera que ce sont toujours les mêmes (qui en plus mangent de la viande), qui vont chercher la *«faille»*.

— « Tu manges du poisson, donc ton raisonnement ne vaut rien ! »

Et plus tard :

— « Tu ne manges ni viande ni poisson, mais le lait alors ! Ton raisonnement ne vaut rien ! »

— « Eh ! Mais tu portes du cuir ! Ton raisonnement ne vaut rien ! »

— « Et la salade, elle souffre » (ou *« le cri de la carotte »*, les deux uniques clichés. C'est d'ailleurs à ces deux phrases, toujours sorties mot pour mot d'un inconscient collectif jamais questionné, que l'on reconnaît la mauvaise foi de l'interlocuteur/trice viandiste).

Et ce sont toujours les mêmes, quelques années après m'avoir coincée par un *«ben pourquoi tu bois du lait ?»* qui me disent, alors que je ne prends plus de produits laitiers, *« ben et le lait alors ! Si t'aimes les vaches, faut bien les traire sinon elles ont mal ! »* ou un truc du même genre.]

Donc, pour le poisson, je répondais :

« C'est vrai que je suis moins sensible à leur souffrance, que voir une vache en train de crier de douleur me touche plus qu'un poisson agonisant sans bruit. Je sais aussi que je ne suis pas logique, mais que pour l'instant, c'est plus facile comme cela. Je sais aussi qu'un jour j'arrêterai de manger du poisson. »

Ce jour là est arrivé en mai 97, j'avais 23 ans.

Partie avec une bande de copines à une rencontre autour du féminisme. Deux types de repas y étaient proposés : végétarien et non-végétarien.

J'avais bien sûr commandé un repas végétarien. Lorsque les assiettes ont été servies, je constatais que la seule différence entre ces deux menus était du thon pour les non-végétarien-nes.

Je décidais alors de faire échanger mon assiette contre une avec du thon. Je me suis levée pour le faire, j'ai fait trois mètres, je me suis arrêtée. C'était une évidence : j'arrêtais le poisson ! Youpi !

J'ai souvenir que cette *« décision »*, *ou « changement d'état »*, m'a fait beaucoup de bien. C'était une libération. Une double libération. Pour moi et pour les poissons.

C'est à cette période que je découvrais l'antispécisme.

Je suis allée avec une amie (viandiste) à un repas vég organisé par un collectif *« alternatif »*. Nous étions toutes deux à une tablée en face d'une femme qui nous a expliqué ce que signifiait l'antispécisme. Je dis *« nous »*, mais en fait, c'est mon amie qui faisait la conversation.

Elle était là pour poser toutes les questions que je n'osais pas poser. Moi je n'osais pas, car j'étais trouillarde d'abord. Mais aussi parce que je sentais que tout ce que j'allais dire serait con, et jamais réfléchi, et que je sentais au fond que les personnes antispé avaient *« raison »*.

Mon amie, elle, trouvant tous ces gens *« bizarres »* et très loin d'elle, n'hésitait pas à sortir tout le fond de sa pensée.

C'est ainsi que j'entendais pour la première fois des arguments aux questions que cela soulevait chez moi : *« c'est la nature quand même de manger de la viande»*,

«et les poules ? C'est quoi le problème de manger leurs œufs ?», *«les hommes préhistoriques tout ça… »*.

J'étais perplexe.

Je trouvais ça fort, mais *« ielles vont trop loin quand même ! »*. Mon bloc de spécisme/humanisme/naturalisme n'allait pas s'effondrer du jour au lendemain et cherchait à résister.

Partie six mois à l'étranger, je me suis vue offrir la collection de quinze *Cahiers antispécistes*.

Petit à petit, j'ai digéré article après article, numéro par numéro, une *«pensée antispéciste»*.

J'ai un peu résisté à y adhérer au départ. Car ça me faisait peur. Ielles me paraissaient trop différents/es, *« en marge »*, *« en secte »*…

Je pense maintenant que ça m'a été difficile d'abandonner l'idée de ma place de dominante vis-à-vis du monde animal ; pas facile non plus d'abandonner 23 ans de culture ultra-spéciste.

La suite a été pour moi ce même long constat que les choses chez moi étaient lentes à changer.

J'adhérais majoritairement aux idées de l'antispécisme, mais je continuais malgré cela à participer à l'exploitation animale, en consommant œufs, laitages, et en achetant du cuir.

Ça me désespérait.

Je n'arrivais pas à *« lâcher »* ça. Je me disais : *« Comment est-ce que je peux demander à quelqu'un-e absolument pas antispé de ne pas manger de viande, alors que moi, qui tente de remettre en question le spécisme, qui ai tous les arguments pour arrêter de*

consommer de tels 'produits', qui suis entourée de végan-es, je suis incapable d'arrêter lait et œufs !?»

Ça me travaillait beaucoup ; tout ceci reste mystérieux pour moi.

En tout cas, voilà qu'un (très) beau jour, je pars en voiture avec deux personnes véganes, à une réunion d'antispécistes. On s'arrête en route dans un bar. Elles commandent un café, et moi un thé avec du lait. La femme qui avait pris la commande part derrière le bar. Et là j'ai un flash : *« Quoi ! Je prends du lait alors que je vais à une réunion antispé, et que je suis avec des végans-es ?! »*. Je me lève, et demande à la serveuse de me mettre une rondelle de citron à la place du lait. Je fonce aux toilettes, et me regarde dans la glace, folle d'excitation : *« Ça y est !! Je suis végane ! »*.

C'était très fort pour moi. Une deuxième libération. (Toujours multiple, puisque non seulement pour moi, mais aussi pour les poules, les vaches, les veaux !)

Bon.

Ça ne s'arrête pas là. Les exemples de résistance interne aux changements, de *« oui… je sais et je suis d'accord, mais… quelque part je m'en fous (?) , en tout cas, je ne peux pas changer mon comportement pour un autre que je considère plus juste si j'y réfléchis »*, eh bien, des illustrations de cet immobilisme, j'en vis encore et toujours.

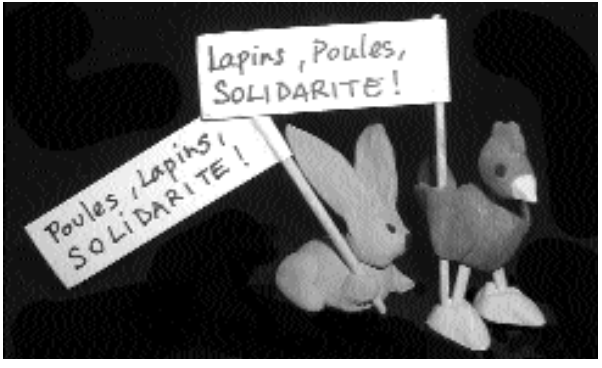
Consommation de miel (arrêtée depuis), achat de laine, utilisation d'insecticides… tout ça me met dans le même état mental.

Refuser de voir, de savoir, se dire que le problème n'est pas important, trouver de mauvais arguments, puis

accepter de les lâcher, gérer sa (non)culpabilité, puis changer de comportement… C'est long.

J'ai rencontré quelques personnes qui disaient être devenues végétariennes immédiatement après avoir entendu pour la première fois quelqu'un-e parler d'antispécisme. Je trouve ça très fort.

Mon chemin à moi a été bien différent…



Végétarienne

Pascale

Je ne suis pas végétarienne ou du moins je ne l'étais pas, mais peut-être qu'à force de lutter contre les différentes formes de souffrance animale (j'ai commencé par la vivisection)…

Peut-être qu'à force aussi de découvrir l'immense richesse du monde végétal, de découvrir une si grande variété de saveurs, de consistances, d'odeurs… que j'ai plus de curiosité et de plaisir à parcourir les allées de marché, à goûter les fruits et légumes, surtout s'ils sont biologiques ou cultivés selon les méthodes qu'utilisait mon grand-père.

Une forme d'épicurisme qui rejoint mon mode de vie : pas de voiture mais un vélo, pas de télé mais des livres, pas de portable mais des lettres. Un choix de vie, un choix d'être qui logiquement ne peut aboutir qu'à un choix d'alimentation. Je me souviens de Brillat-Savarin qui disait, dans la *Physiologie du Goût* : *« L'homme est ce qu'il mange »* ; je me souviens aussi de cette phrase de Jacques Desmeules dans un éditorial de la Ligue Française contre la Vivisection, qui disait en substance que lorsqu'on mange une escalope de veau, on mange la souffrance d'un veau.

Ça fait réfléchir… et il serait bien possible que l'on ne puisse pas avoir de véritable valeur morale tant que, par personnes interposées, on inflige la mort et surtout la douleur.

Mais pour l'instant, je ne me considère pas comme végétarienne parce que je n'aime pas les dogmes.

Certes, je ne mange plus de la viande que deux ou trois fois par an : comment pourrait-il en être autrement quand on sait les conditions d'élevage, de transport et d'abattage des animaux ? Et encore ne s'agit-il pas de bêtes issues de l'élevage industriel, car je refuse de cautionner le credo d'un système productiviste qui réduit l'homme au triste état de consommateur et l'animal à l'état plus triste encore de chose à consommer.

Comment un animal peut-il être transformé en matière ?

Par quel abus de langage un être vivant peut-il être transformé en *« viande »* ? On n'a plus affaire à un animal mais à un *« collier »* d'agneau, à un *«jarret»* de porc, à un *« filet mignon »* de veau, etc. Le vocabulaire utilisé pour l'animal dit *« de boucherie »* détruit l'être dans son unité, dans sa réalité globale ; avant d'être découpé par les hachoirs, il est déjà tronçonné par le découpage conceptuel. L'animal est tué dans le langage autant qu'il est tué dans les faits. Tout est fait pour qu'on l'oublie devant l'étal ; sans parler de la publicité des grandes surfaces qui exhibe, à vous en donner la nausée, le spectacle aseptisé des massacres à grande échelle : un être, naguère vivant et qui n'aspirait qu'à vivre, devient un prix au kilo, dans *« sa »* barquette, en promotion évidemment !

Ce que l'on brade ainsi ce n'est pas un produit, c'est le prix de la vie.

Il me semble que c'est dans cette subversion publicitaire que s'exercent les plus grands dommages.

Il faut donc faire un effort, à mon sens, pour réagir à la banalisation de la consommation de viande. Je suis devant le rayon boucherie d'un magasin. Je me représente l'animal *« avant »* et tout ce qui a pu se passer dans le huis clos des abattoirs. Point n'est besoin de beaucoup d'imagination.

Alors, c'est le dégoût, la colère aussi avec l'envie d'interpeller alentour : *« Ça vous plaît de manger du cadavre, du cadavre farci aux antibiotiques, aux antidépresseurs et aux anxiolytiques, le must de la nouvelle cuisine qui n'a plus d'autre goût que celui de ses exhausteurs ? »*

Non, je ne suis toujours pas végétarienne ; il me semble que je pourrais manger un animal dont on m'a assuré qu'il a été élevé dans le respect de ses conditions naturelles et qu'il a été tué après avoir été anesthésié.

Jusqu'à quand pourrai-je le faire ?

Il faut aussi que je dise qu'il m'a fallu faire des sacrifices pour cesser de manger carné une fois par semaine. Il m'a fallu une ascèse, un travail sur moi-même, un travail de prise de conscience.

Maintenant, je profite du carême pour le parfaire.

J'ajoute que je n'ai jamais eu d'autres raisons pour manger de l'animal que mon *« plaisir »* à en manger : non seulement j'ai été éduquée ainsi, mais la cantine en donnait tous les jours sauf le vendredi. Et je faisais comme les autres, sans me poser de questions. On ne dira jamais assez le rôle des éducateurs, parents ou enseignants, dans le comportement des futurs adultes.

Je pense aussi que l'alimentation carnée est directement en rapport avec une agressivité

intérieure : j'en ai fait le constat sur moi-même et sur d'autres. Les gens qui sont le mieux en accord avec eux-mêmes sont sans doute ceux qui acceptent le mieux le végétarisme.

Mais je veux mentionner aussi ce qui m'a beaucoup aidée dans cette évolution alimentaire : le monde végétal, pour lequel j'ai toujours eu beaucoup d'attirance et auquel je demande maintenant de faire mon initiation gustative.

Je vais terminer ce petit article par une apologie des plantes, qu'il s'agisse de celles que nous mangeons ou de celles qui nous soignent.

Je crois qu'il y a là toute une éducation à faire : je n'ai pu abandonner la « *viande* » qu'en découvrant en même temps les saveurs si diversifiées des fruits et légumes. J'y ai même progressivement éduqué et accoutumé mon goût. Et, curieusement, dans le même temps, j'ai eu l'impression de me purifier organiquement : plus de toxines et d'éléments putrides, mais des vitamines, des minéraux, des oligo-éléments… Et en plus, c'est meilleur au palais !

Et en plus, ça me permet de ne pas trahir la cause animale que je défends et le respect de cette vie que nous mettons si souvent à mal.

Et en plus, c'est meilleur au palais !

Et en plus, ça me permet de ne pas trahir la cause animal que je défends et le respect de cette vie que nous mettons si souvent à mal.

Je ne suis pas végétarienne et j'assume !

Catherine

La première raison expliquant ce choix est le fait que l'être humain n'est pas un végétarien mais un omnivore. Son système digestif n'est pas celui d'un végétarien. Pour vivre, nous avons besoin d'éléments que seuls les animaux nous apportent de manière facilement assimilable. Que cela plaise ou non, notre corps a besoin d'aliments « *animaux* » ou du moins d'origine animale.

En tant que mère de famille, j'ai trop peur d'un déséquilibre alimentaire pour mes enfants si je supprime la viande et/ou le poisson dans l'alimentation familiale. Je n'ignore pas que certains aliments peuvent comprendre les éléments spécifiques apportés par les animaux, mais cela me semble assez compliqué à gérer dans la vie de famille au quotidien. Je n'ai pas assez de connaissances à ce sujet.

D'autre part, le fait d'être végétarien met parfois en marge de la société ; pour les repas professionnels par exemple. Personnellement, j'ai une connaissance de ce « *hors norme* » par le fait que mes enfants étaient allergiques (et non intolérants) à certains aliments. Or ne pas faire comme la norme est un combat continuel : il faut cuisiner tous les aliments ou, si l'on désire acheter des produits finis, lire les étiquettes des

compositions (vous savez bien, ces tout petits caractères, presque illisibles, parfois même écrits en blanc sur fond transparent !). Il faut aussi tenir compte de l'incompréhension des personnes qui vous entourent. Par exemple, celles qui vous invitent à déjeuner et prennent comme une injure le fait que vous ne goûtiez pas leur plat familial traditionnel, même si vous avez pris la précaution de leur signaler le problème alimentaire. Il y a ceux qui prennent les allergies alimentaires comme un caprice : « *C'est dans la tête, c'est tout !* » et ceux qui en savent toujours plus que vous : « *Mais non, ce n'est pas vraiment du lait !* » (c'est quoi, alors ?).

Maintenant que mes enfants ne sont plus allergiques, je n'ai pas le courage de recommencer le combat en étant végétarienne. Peut-être que ce combat était plus dur que pour les végétariens, parce qu'il était vital et imposé ; pas un choix.

Je pense aussi qu'il est important d'ouvrir une palette de goûts la plus étendue possible aux enfants et de leur laisser le choix plus tard, quand ils décideront de leur régime alimentaire et qu'ils auront toutes les clefs en main. De toute manière, mangeant parfois à la cantine (tout comme moi), les enfants n'ont pas la possibilité de choisir un menu végétarien. Pour les enfants, toute différence est difficile à vivre, et être végétarien dans un monde d'omnivores est peu enviable lorsqu'on doit manger dans une collectivité.

Je pense que ce qui me pousserait à devenir végétarienne, c'est la condition d'élevage et d'abattage des animaux. Mes enfants ne sont pas choqués par le fait de manger un animal, car ils ne font pas vraiment le lien entre une tranche de jambon et un « *petit cochon rose et mignon* ». Ils ne sont pas sensibles à la douleur des animaux, sauf ceux vus à la télé, car souvent montrés avec des caractères humains. Pour eux, c'est normal de manger un poisson que l'on vient de pêcher. C'est dans la vision des jeunes enfants. Une fleur a de belles couleurs pour lui plaire. Tout l'univers doit avoir son utilité par rapport à lui : « *À quoi sert un moustique ?* » m'a demandé hier l'aîné (9 ans). Un poisson existe pour être mangé…

Un autre argument pour le végétarisme est le fait que l'on ne sait plus comment a été élevé l'animal et à qui faire confiance ! Non seulement il a été abattu dans des conditions déplorables, mais sa vie n'a été qu'un calvaire. C'est un aliment sur pattes, pas un être vivant !

Je peux donc dire que je ne suis pas végétarienne par goût (j'aime quelques viandes blanches), par commodité et par manque de temps. Mais je trouve tout à fait respectable et courageux de vouloir être végétarien dans notre société dite tolérante, où toute différence est suspecte et source de conflits !

En quoi la souffrance de l'autre nous interpelle-t-elle* ?

Julie Hoarau

Il était une fois, à l'île de la Réunion, une grand-mère et 12 de ses petits-enfants. C'était il y a bien longtemps et dans cette famille-là, grand-mère, c'était la sagesse même. Malgré son éternel sourire, toute la marmaille lui obéissait au doigt et à l'œil. Il était de coutume qu'à chacune des vacances scolaires, grand-mère vienne ramasser tous ses petits-enfants des villes, pour les amener dans les Hauts, *« là-bas dans »*.

Elle ne venait jamais les mains vides et cette fois-là, elle apporta une poule à la maman de Julie. Quel beau cadeau ! La petite se réjouissait déjà d'aller lui porter des graines de maïs, comme à la case, chez grand-mère. Mais la petite n'avait pas tout compris : la poule, c'était ce qui allait constituer le repas de fête de cette belle journée de retrouvailles. Julie, étonnée, venait, pour la première fois, de réaliser que le cari de volaille : c'était ça ! Et, oui ! Comment, *« ça »* ? C'est ce que voulut savoir Julie en demandant à grand-mère la permission d'assister à… ce qui ne peut autrement s'appeler que l'égorgement de la bête !

* Ce témoignage est également paru dans *Alliance Végétarienne* n°70.

Bien sûr maman s'y opposa prétextant : *« Ce n'est pas un spectacle pour les enfants ! »* Mais grand-mère sut dire les paroles qu'il fallait : *« Si li veut comprendre, mi peut montrer à elle. Viens mon enfant ! »*. C'est alors que grand-mère munie de la poule et d'un couteau s'enfonça dans la savane qui servait d'arrière-cour, suivie de Julie qui serrait prudemment une bouteille de rhum dans ses bras. Sans un mot, grand-mère posa d'abord délicatement le couteau, prit la poule par le cou et lui fit un signe de croix au-dessus de la tête. Elle prit ensuite la bouteille de rhum pour en verser une gorgée dans le bec de la poule qui n'arrêtait pas de pousser des cris. Julie se sentait aussi abasourdie que la poule. Enfin grand-mère reprit le couteau et en un rien de temps le sang gicla : des sanglots envahirent alors la gorge de Julie et celle-ci partit en courant rejoindre sa mère.

Grand-mère avait fait ça ! Même grand-mère pouvait faire ça ! Bien sûr grand-mère se fit sermonner et la petite refusant de partager le dîner dut aller se coucher sans manger !

Mais, MERCI grand-mère, grâce à toi, et à d'autres qui ont suivi, mon esprit, petit à petit, d'année en année, s'éveille…

ÉPILOGUE :
En 68, j'étais de nouveau en métropole, à Paris ! L'air du temps était à la révolte, surtout lorsqu'il vous tardait d'avoir 18 ans (et à cette époque la majorité n'était qu'à 21 ans !). J'en ai profité pour faire ma

r-évolution à la maison : repenser ma vie et devenir VÉGÉTARIENNE… pour toujours croyais-je !
Combien de fois n'ai-je pas entendu : *« Tu vas tomber malade ! »* Pour me défendre je répondais inlassablement : *« S'il me faut tuer pour vivre, alors plutôt mourir, c'est que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ! »* (je venais d'étudier le Mythe de Sisyphe d'Albert Camus).

Comme vous pouvez le deviner, le parcours ne s'arrête pas là : j'ai aujourd'hui passé allègrement mon demi-siècle et rencontré le collectif antispéciste de Paris, il y a 2 ans. Les infos que j'ai pu y recueillir (concernant le lait, les œufs, le miel, la laine, les produits testés sur les animaux…) m'ont de nouveau permis une remise en question : il me fallait devenir VÉGANE, voire, tendre à être ANTISPÉCISTE !

P.S. : MERCI à toutes celles et ceux qui m'ont permis cette nouvelle R-ÉVOLUTION !

À table, Petit Ours Brun !

Emmanuelle Drogue

Ils sont si mignons, tous ces petits animaux ! Eh bien, tu vois ma chérie, ils sont dans ton assiette ! Michka, Poule rousse, Lapinou, Mitch, le cheval bleu, et même la vache orange ! Heureusement que le père Noël n'est pas un chevreuil !

Et voilà, maintenant que je suis mère, être végétarienne est encore davantage un choix décisif. Avant, c'était facile, il n'y avait que moi. Si je ne voulais pas en parler, j'évinçais (il y a des jours où on n'a pas le courage d'entrer dans les polémiques de *« Et c'est par goût ou par morale ? »* (les deux, mon capitaine), *« Et c'est une religion ? »*, *« Mais tu manges quoi alors ? »*)… Et puis, enceinte, anémie en fer oblige. *« Forcément, vous êtes végétarienne ! »*. Le poids de la culpabilité, déjà ! Mauvaise mère ! Alors que toutes les femmes enceintes sont anémiées !

Et maintenant, comme on dit, je suis responsable d'un autre être humain. Une petite fille qui, pour l'instant encore, mais ça ne va pas tarder à changer, ne se nourrit que de mon lait et d'un lait artificiel au soja *« garanti sans OGM »*, mais *« certainement pas sans saloperies »*, vu tout ce qu'ils rajoutent dedans !

Et je me souviens de moi, petite fille, devant mon steak haché… Alors, oui, ma fille aussi sera

végétarienne, elle non plus ne mangera pas de viande tant qu'elle sera *« sous ma responsabilité »*. Après, libre à elle de choisir sa vie. Mais, à la remarque souvent outrée de tout un chacun : *« Comment ? Mais tu lui imposes ton mode d'alimentation ! »*, je suis bien aise de répondre que donner de la viande à un enfant, c'est aussi lui imposer un mode d'alimentation. C'est même pire, c'est lui cacher l'alternative, car il est possible de vivre sans viande.

À petits pas…

les traces qui me restent

Brigitte

C'est quoi déjà la question ?? Je ne me la pose plus de cette façon après des années de végétarisme pour les animaux. En fait, je ne comprends plus pourquoi *« on »* mange les animaux ? Comment se fait-il qu'à force d'en parler, d'expliquer, les choses ne changent pas ? Car aucun argument ne soutient le fait de manger des animaux, de les exploiter.

J'ai 30 ans. Je suis végétarienne depuis seulement 10 ans. Oui *« seulement »*. C'est tardif comme prise de conscience. J'envie celles et ceux qui se rendent compte très tôt du malheur des autres… Ce n'est pas mon cas. Avant d'arriver au végétarisme, je m'étais investie dans des associations à but humanitaire, j'arrivais quand même à me rendre compte des souffrances endurées par d'autres personnes.

Et puis, un jour, devant une tranche de jambon, mon compagnon a dit : *« C'est du cochon »*, et là, la viande, ça a été terminé pour nous deux. Pas par goût, mais bien parce que ce sont des animaux qui passent dans nos casseroles, pas des carottes.

Après être devenue végétarienne, j'ai encore mis beaucoup de temps à l'affirmer sans m'en excuser, sans me sentir coupable d'être différente et pénible pour

les personnes qui m'entourent. Rencontrer d'autres veg pour les animaux m'a été d'un grand secours. L'arrivée de ma fille aussi. Tenir ma position devant elle et pour elle face aux autres m'apparaît nécessaire : que penserait-elle si je m'écrasais au lieu de me battre pour les animaux ? Quelle leçon tirerait-elle de ma honte à affirmer que je ne mange pas de viande ? J'aurais honte devant elle ensuite !! Avoir le courage de ses opinions, s'exprimer sans honte en étant sûre de sa vérité, écouter les autres, bien sûr, mais ne pas s'écraser.

Maintenant ma question n'est plus pourquoi je suis veg, mais pourquoi les autres ne le sont pas ? Bon, qu'on ne se rende pas compte, limite… mais quand on leur répète que les animaux souffrent de ce qu'on leur inflige, je ne comprends plus… Les exemples proches de moi sont nombreux : dans ma famille je pensais que l'idée faisait son chemin, mais penses-tu, c'est toujours au même point. Quelle horreur… J'ai l'impression d'avoir été claire, d'avoir pris le temps d'expliquer la souffrance et le carnage de vies, d'avoir retourné la question : de quels droits mangez-vous les animaux, quel argument mettez-vous en balance avec la vie d'une vache ? Ben… ça ne sert à rien chez moi.

Mais je n'abandonne pas, je suis aidée par ma fille qui tente elle aussi de leur expliquer, mais elle souffre du handicap de n'être *« qu'une enfant »*. Oui, le mépris des enfants va de pair avec celui des animaux : il y a les adultes qui pensent et détiennent la vérité et puis le reste du monde à leur service.

Je sais très bien que l'arrivée au végétarisme est une question de cheminement personnel, de prise de conscience, mais le chemin est jonché de cadavres…

Ça urge !

L'immobilisation forcée pendant des mois. La soif et la peur pendant les transports. Les coups. Le sang. La terreur de la mort. La souffrance de l'abattage, qui hélas rime si souvent avec délivrance tant sa vie a été dure.

Petit dialogue autour du végétarisme

Bernadette Geay-Soyer & Claudine O.

B : — Tout a commencé par une prise de conscience de la souffrance des animaux. C'est Ian, mon fils, qui m'a montré des documents, notamment des photos *« d'essais »* pour les cosmétiques, les lames Gillette…

Cl : — Pour moi, c'est la *« chance »* d'avoir fait une forte anémie qui m'a dégoûtée de la viande ! La seule pensée de la viande me levait le cœur ! Curieuse et heureuse réaction !

B : — Le militantisme de Ian m'a beaucoup aidée à poursuivre ma réflexion, aujourd'hui encore. Cela m'a amenée à rencontrer des personnes végétariennes/végétaliennes.

Cl : — En fait, petit à petit, la pensée chemine. C'est d'abord l'évidence que les animaux ne sont pas traités comme tels, mais comme une marchandise : conditions de *« vie »* en batterie, petits séparés de leur mère, alimentation complètement aberrante, et conditions de *« transport »* jusqu'à l'abattoir ! … Je me souviens d'un reportage télé qui montrait le *« voyage »* à travers plusieurs pays d'Europe (Pologne, pays de l'Est…) avec des arrêts dans des conditions infâmes sur des parkings d'autoroute… C'était à pleurer !

B : — Moi aussi, j'ai souvenir d'un reportage TV sur la maltraitance des chevaux. Cela renforce la conviction que l'on doit changer certaines habitudes. Je me suis mise à regarder de très près l'étiquette des produits. Par exemple, pour les cosmétiques, je n'achète plus que ceux qui portent la mention *« non testé sur les animaux »*.

Cl : — C'est vrai que cela devient vite un réflexe. Au début, cela prend du temps de regarder attentivement les étiquettes. Et puis on le fait automatiquement. On se rend compte aussi qu'il existe presque toujours un équivalent végétal à ce qui est proposé sous forme animale.

B : — Oui, par exemple l'algue agar-agar pour remplacer la gélatine animale. On peut très bien faire un repas de fête uniquement avec des produits d'origine végétale ! Il y a autant de possibilités que pour les viandistes, et la cuisine végétarienne/lienne est loin d'être triste ou limitée !

Cl : — Et puis, en continuant à y penser, on devient — ou continue — à être végétarien, par solidarité avec les pays du Tiers-Monde : pour une protéine animale, ne faut-il pas sept protéines végétales ? Alors, manger des céréales plutôt que de la viande devient aussi très très modestement une façon de ne plus contribuer – même à toute petite échelle – à aggraver cette injustice (je sais, je n'arrive pas à exprimer clairement ce que je ressens par rapport à cela ; mais dans ma tête, c'est clair !).

B et Cl : — Et enfin, dernière prise de conscience pour toutes les deux : celle d'être un animal parmi d'autres, pas forcément (!) plus évolué ni supérieur !

« Nos corps ne nous appartiennent plus »
photomontage de Sabine Li

Un sursaut de conscience

Clotilde

En 1995, je suis devenue végétarienne suite à la rencontre d'une fille qui m'a fait prendre conscience que ce que j'appelais la viande était, purement et simplement, de la chair morte. Je ne peux pas dire que je ne le savais pas avant, mais c'est comme si j'avais deux informations qui ne s'étaient jusqu'alors jamais télescopées. Il faut dire aussi que c'est à ce moment que j'appris que les animaux (non humains) avaient, tout comme les humains, des terminaisons nerveuses ; ce qui signifie que leurs souffrances physiques sont totalement semblables aux nôtres. Dérangeant… Il ne m'en fallut pas plus pour décider d'arrêter de manger de la viande et ses dérivés. J'attendis un peu avant de supprimer le poisson mort de mes repas car, étant encore chez mes parents, ma démarche engendrait à la fois craintes et interrogations ; j'y allais donc doucement. Les poissons, eux aussi, sont munis de terminaisons nerveuses !

En parallèle avec mon nouveau régime alimentaire, j'ai beaucoup lu ou écouté tout ce qui concerne l'exploitation animale (Peter Singer, par exemple) ainsi que ce qui touche à l'alimentation végétarienne à proprement parler. En effet, bien que mon choix ne soit, en aucun cas, dû à une lubie diététique, il me semble tout à fait nécessaire de savoir ce que chaque aliment nous apporte en vitamines et protéines,

principalement. D'ailleurs, j'ai fait la démarche en croyant que le végétarisme demande plus d'attention pour éviter les carences ; je ne le crois plus aujourd'hui. Les gens qui mangent des animaux morts se croient à l'abri des carences même s'ils mangent n'importe quoi, ce qui est, bien sûr, totalement faux. Le régime alimentaire végétarien comprend absolument tout ce dont les êtres humains ont besoin. Je pense qu'il suffit, tout simplement, de varier avec d'autres aliments qu'on ne connaît souvent pas lorsqu'on mange de la viande et du poisson : le soja et ses dérivés, ou le gluten, par exemple.

Bref, je n'ai pas envie de m'appesantir sur ces histoires de diététique qui sont, certes, importantes, mais pas essentielles. L'essentiel réside dans l'abolition de l'exploitation des animaux, qu'ils soient humains ou non humains. J'inscris donc mon végétalisme dans un point de vue plus global que celui de l'alimentation. En effet, au fur et à mesure, j'ai élargi mon végétarisme au végétalisme[1]. Il me semblait illogique de refuser l'abattage d'animaux mais d'accepter leur exploitation. Les produits laitiers et les œufs sont le résultat d'années de souffrances (stress, mutilations, surpopulation, etc.) pour ces animaux que l'on réduit à l'état de choses productives. Quand ils ne produisent plus, on s'en débarrasse. Et cela me fait sursauter lorsque l'on vient à me parler de ces bons fermiers qui,

[1] Le végétalisme demande un peu plus d'attention sur le plan diététique. Certaines vitamines peuvent être en apport insuffisant comme la B12 ou la D. Certaines algues semblent fournir un apport en B12 important ; il s'agit de la spiruline et de l'algue Nori. Quant à la vitamine D, c'est le soleil qui en est la source majeure !

eux, *« aiment leurs bêtes et les traitent convenablement »* ; cette vision romantique est bien loin de la réalité…

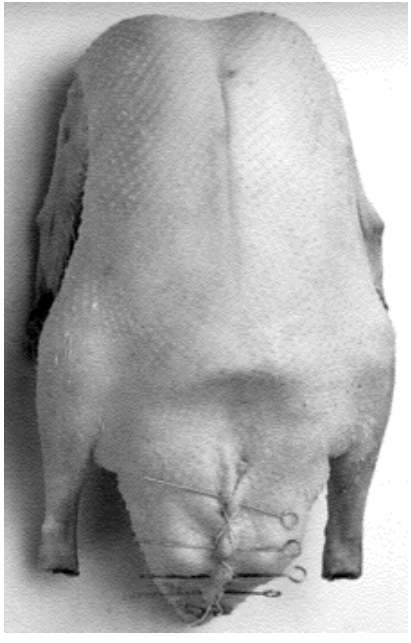
Sans parler des élevages industriels qui rassemblent, en leur sein, les pires atrocités, les fermes traditionnelles fonctionnent, elles aussi, au rendement et, comme leurs grandes sœurs, n'ont d'animaux que pour ce qu'ils produisent. Les vaches ne donnent du lait que parce qu'elles ont eu un veau et pour ce faire, on les insémine artificiellement ; et que fait-on du veau ?

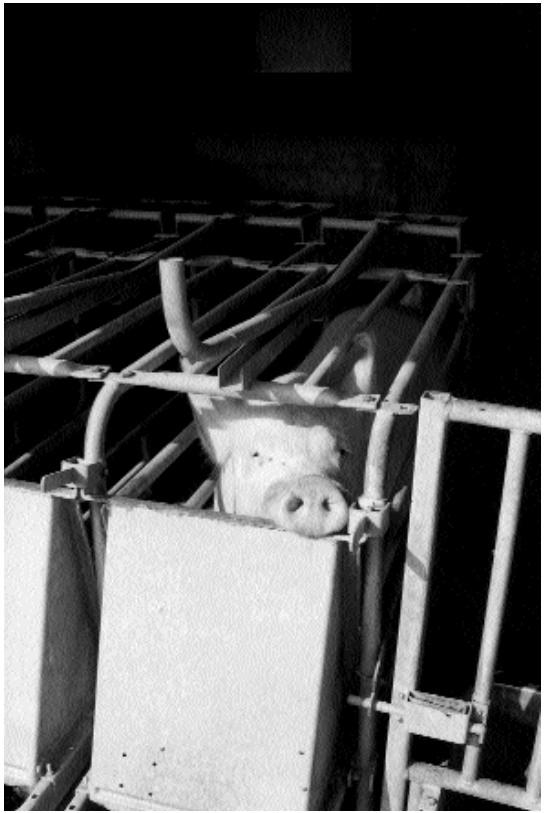
Dire que l'on rend service aux vaches en les trayant relève donc d'une hypocrisie totale et malsaine. On ne trait pas les vaches pour leur rendre service puisqu'on les manipule afin qu'elles nous donnent du lait ! Sur le sort que ces *« chers humains »* réservent aux animaux d'élevage, il existe bon nombre d'articles ou de reportages très explicites. À vous de vous renseigner un peu.

Je pourrais écrire des pages et des pages sur ce sujet, mais en quoi cela est-il nécessaire ? Le seul fait de prendre conscience que tout animal vivant souffre au même titre qu'un être humain doit suffire à faire renoncer à toute cette barbarie qu'est l'exploitation animale. Nous pouvons vivre sans nous nourrir de ces souffrances et de ces morts à la chaîne. En tous les cas, si l'humanité persiste dans cette voie, sa seule réelle motivation se résume en ces phrases si souvent entendues : *« J'aime trop la viande »*, *« j'aime trop le fromage »*.

Rien de plus, rien de moins, qu'une question de goût.

Une grande satisfaction, certes, mais à quel prix ? Les animaux sont dans l'incapacité d'exprimer par des mots ce qu'ils ressentent donc ils ne ressentent rien ; tel est le postulat de millions d'ignorants. Mais il y a pire : ceux et celles qui savent mais préfèrent oublier… L'engagement végétalien est efficace et il ne fait courir aucun risque. Il ne prend pas de temps et n'est donc pas une entrave aux autres luttes dont a besoin ce vieux monde pour faire disparaître tant de souffrances organisées, toutes aussi ignobles les unes que les autres. Il n'y a pas de priorité dans ce domaine, car nous sommes toutes et tous égaux devant la souffrance, qu'on soit humain ou pas.





Dans des cours que dispense le ministère de l'Agriculture, les animaux sont parfois, ou souvent, désignés sous le terme de « produits », le seul critère à prendre en compte est celui de la rentabilité.

Non, nous serons carencés !

Lisa

Un jour, tu m'as dit : « *Soyons végétariens* » ; tu étais tout imprégné de tes lectures de Théodore Monod et déjà tu suivais ses pas. Plongée dans mes livres de médecine, submergée par mes propres doutes, je t'ai répondu sèchement : « *Non, nous serons carencés* ». Tu ne m'en as plus reparlé…

Un jour, la délivrance est arrivée pour moi : finies les préparations d'examens qui vous mettent en cage. À moi les après-midi de liberté sous le soleil, à flâner et à renouer sereinement avec la pensée… Et en me promenant parmi les livres, je suis tombée nez à nez avec *Les végétariens ; raisons & sentiments* d'André Méry. Je me suis alors souvenue de tes paroles. Après une dizaine de pages lues, je t'ai dit : « *C'est bon, il va falloir l'annoncer : nous sommes végétariens ; je vais me renseigner pour ne pas être carencés* ».

Nous avons franchi le pas sans aucune difficulté. Cette idée bien présente chez toi par tes lectures, était en moi depuis toute petite, sans la reconnaître. Notamment depuis ce jour où j'ai vu tuer le cochon. Gamine, je n'ai jamais pu faire de souffrance à quelque forme de vie que ce soit. Ce livre m'a réveillée et nous avons trouvé la cohérence dans notre façon d'agir et de penser.

Au début, j'expliquais que nous étions végétariens parce que nous pensions que nos actes conditionnent notre société. Nous ne voulions pas soutenir cette production de mort animale. Nous ne voulions pas participer à la famine dans le sud (la production de viande est un gaspillage de pays riches aux dépens des pays maintenus dans la pauvreté). Puis tu as lu les *Cahiers antispécistes* et, cette fois, tu m'en as parlé, et maintenant, je dis que la raison première est le refus de la souffrance sous toute forme de vie. La viande, le poisson, les crustacés, rien ne me manque avec ce souci-là.

Je m'émerveille toujours à observer toute forme de vie. À ceux qui veulent me dérouter en me disant *« Et les plantes alors… ? »*, il y a pour réponse le dédain avec le sourire et le rappel qu'une plante n'a pas le système nerveux de l'animal.

Médecin, j'ai fait le choix un jour de consacrer du temps pour soulager un peu, guérir parfois, écouter toujours. Être végétarienne me renforce dans mon bien être psychique et physique. Merci mon homme !

Un jour, j'ai décidé de devenir végétarienne. Pourquoi ?

Nicole Durup

C'était il y a 20 ans. Une collègue m'invite à dîner et me parle avec enthousiasme d'un livre : *La Malbouffe*, de Stella et Joël de Rosnay (éd. Olivier Orban). Ce couple, qui possède de solides connaissances en biologie et en diététique, montre du doigt notre régime trop gras, trop sucré et trop riche. Les auteurs disent que nous mangeons beaucoup trop de viande, et qu'on peut trouver dans le règne végétal toutes les protéines dont nous avons besoin. Mais aussi ils dénoncent le gaspillage causé par la nutrition carnée :

« Pour produire de la viande de bœuf, il faut des aliments pour le bétail, des pâturages. Donc des terres cultivées, des tracteurs, des engrais et de l'énergie ».

De plus, *« Le bœuf est une très mauvaise machine à fabriquer des protéines. Le rendement total de la chaîne est faible… Obtenir la majorité des protéines alimentaires par la consommation de viande conduit les pays développés à un gâchis inacceptable d'énergie et de travail humain… Dans la plupart des pays développés, les 2/3 de la récolte en grains et céréales sont utilisés pour l'alimentation du bétail… Sur les 200 millions de tonnes de graines mangées par le bétail américain en 1978, 30 millions de tonnes ont été retournés aux citoyens américains sous forme de*

viande. Le reste (170 millions de tonnes) a servi à faire de la graisse ou s'est perdu dans l'énergie utilisée par les bœufs , dans la fabrication de la peau, des cornes, des poils, des bouses, du cuir et était par conséquent perdu pour les humains… Si les Américains mangeaient 35% de viande en moins, 32 millions d'hectares de terres servant aujourd'hui pour l'alimentation du bétail seraient libérés, 5% de cette surface pourraient être plantés en soja, ce qui restituerait aux Américains les protéines dont ils ont besoin. Sur les 95% de la surface restante, on pourrait planter des végétaux à croissance rapide. Cette biomasse alimenterait 255 centrales thermiques de 1000 mégawatts ; soit la moitié de la puissance totale en électricité installée aux États-Unis en 1974… Quiconque se met à table devant un steak de 200g a autour de lui 30 à 40 'fantômes' ayant devant eux une assiette vide… Chacune de ces 30 à 40 personnes aurait droit à un plat de céréales lui donnant une ration protéique convenable. Il faut 16kg d'alimentation pour le bétail pour faire 1kg de protéines de bœuf. Un habitant du Sahel consomme directement 200kg de céréales par an. Un Canadien en consomme 800, 75 directement et 725 indirectement (sous forme de viande produite grâce aux céréales), soit 4 fois la consommation de l'habitant du Sahel. Il faut 78 calories d'énergie non renouvelable (pétrole) pour produire une calorie de viande de bœuf en élevage intensif.

MANGER TROP DE VIANDE A UN IMPACT DIRECT SUR L'ENVIRONNEMENT ET SUR LE DÉVELOPPEMENT DU TIERS-MONDE.

La production des graines servant d'aliment pour le bétail exige des engrais, de l'énergie, du travail, des surfaces cultivées. Les nitrates des engrais polluent les nappes d'eau souterraines. Les pesticides chimiques s'accumulent et se concentrent dans les graisses animales… Une culture intensive conduit à l'érosion des sols et le surpâturage à la désertification. Les pays développés consommant de fortes proportions de calories animales sont aussi de gros consommateurs d'espaces disponibles et d'énergies fossiles dans l'écosystème mondial. »

Ce livre m'a fortement impressionnée. Les chiffres actuels sont différents, mais le problème reste le même. Dans un numéro d'*Alliance Végétarienne*, je lis les données suivantes, tirées de *l'Écologiste* :

« En 1992, 822 millions de personnes souffraient de malnutrition. Entre 35 et 40% de la production mondiale de céréales sert à l'alimentation des animaux d'élevage. 74 millions de tonnes de céréales ont été donnés au bétail en 1994, et ce bétail a fourni aux humains seulement 53 millions de tonnes de protéines sous forme de viande, œufs, lait : ce qui fait 21 millions de tonnes perdus pour les humains sous-alimentés : ces 21 millions auraient fourni assez de protéines pour près de 822 millions de personnes ! »

Très préoccupée par la misère, la malnutrition et les famines dans le Tiers-Monde, et ne sachant comment y remédier, je me suis dit que je pouvais tout au moins, en devenant végétarienne, arrêter d'être moi-même, par ma façon de vivre une cause ou, si on veut, une complice, du déséquilibre entre le Nord et le Sud.

À l'époque, la souffrance et la mort des animaux n'étaient donc pas ma motivation principale. J'ignorais la façon dont on traite les animaux qui vont à l'abattoir

et j'avais à peine entendu parler des élevages en batterie.

Les problèmes de la « *conversion* ».

Maintenant, je suis végétarienne chez moi et chez mes proches. Cela s'est passé facilement. De toute manière, en famille nous consommons beaucoup de légumes et de fruits. Il me suffit de cuisiner mon plat de céréales et de légumineuses, tandis que les autres prévoient viande ou poisson s'ils le désirent. Tout se passe dans la tolérance et le respect mutuel. Mais j'ai eu de la chance. Changer de régime, c'est modifier ses habitudes, c'est se remettre en question. Cela peut générer des conflits sérieux.

Quand je suis invitée chez de nouveaux amis, j'hésite à annoncer mon choix. Je ne sais pas comment je pourrais refuser de toucher au gigot que l'on a préparé pour me faire plaisir !

Militer ou pas ? Et de quelle façon ?

En France, bien que le niveau de vie moyen soit l'un des plus élevés, les gens sont moroses et ce sont de grises mines que l'on voit dans les rues. Comment pensent-ils oublier leurs soucis ? Par la bonne chair ! Et s'il est une industrie florissante, c'est bien la restauration ! Dans le Sud-Ouest où je vis actuellement, il paraît impossible de proposer à qui que ce soit de renoncer au cassoulet et au foie gras. Les oies souffrent-elles quand on les gave ? Mais non, bien sûr, et on glisse à un autre sujet de conversation…

Il me paraît donc très difficile de convaincre mon entourage. Dans ma famille et chez mes amis, personne

ne m'a jamais demandé pourquoi je suis végétarienne. C'est un peu comme si les gens préféraient ne pas savoir ! Lorsque je suis invitée, on me propose presque automatiquement du poisson et des fruits de mer, pensant que je me borne à refuser la viande. Les adultes semblent apprécier le fait que je ne me montre pas « *intégriste* », que je ne refuse pas un potage aux légumes en sachet parce que le bouillon contient de la graisse animale. Ils semblent préférer que je ne leur complique pas la vie. Par contre, les ados me critiquent en disant que je devrais être plus absolutiste.

J'ai l'impression que les tracts, affiches et autocollants irritent ceux qui les lisent plus qu'ils ne les font réfléchir, mais je n'ai pas fait de sondage pour estimer leur impact réel ! Et je crois davantage à la force de l'exemple. Mais c'est tout à fait personnel.

Pour faire avancer le végétarisme dans un milieu non-marginal, il ne faut pas heurter les gens de front. Sinon, ils se bloquent et refusent toute ouverture.

Un problème sérieux auquel il faut réfléchir, car les omnivores ne manquent pas d'en faire un argument, c'est l'impact économique que causerait une conversion massive au végétarisme! Quels emplois de substitution proposer aux éleveurs et aux bouchers ? Tous ne deviendront pas volontiers des jardiniers bio, surtout quand on réfléchit à la pénibilité de ce métier ! Et comment apprendre aux cuisiniers, aux restaurateurs, aux fabricants de plats cuisinés, à modifier leur pratique ? Il faudrait généraliser la diffusion des recettes, un peu comme le fait l'Institut Pasteur de Lille. Les médias auraient un rôle important à jouer.

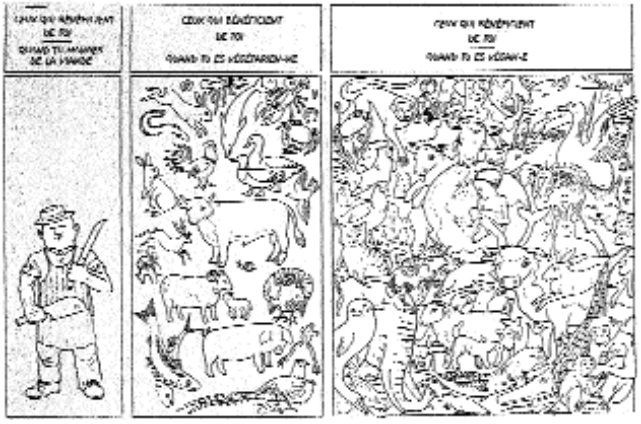
Dans les pays très froids, il doit être extrêmement coûteux et difficile d'être végétarien.

En parlant avec un naturopathe, j'ai appris que tout le monde ne s'accommoderait pas aussi facilement d'un régime végétarien. C'est lié, paraît-il, au groupe sanguin. Je m'étonne toujours de digérer la viande très facilement, même si je viens de passer plusieurs mois sans en consommer. J'admire la souplesse de mon système digestif, qui s'adapte sans problème à mes changements de régime ! Mais c'est peut-être parce que je suis du groupe sanguin AB !

Bref, une évolution de la société s'amorce lentement. L'accélérer n'est pas évident. Cela ne pourra se faire sans tolérance ni respect des idées d'autrui.

Supposons qu'en Europe, une proportion notable de la population devienne végétarienne. Supposons que l'on y soit arrivé sans augmenter le chômage. Les économies d'espace et d'énergie réalisées ne seront pas forcément *« bien »* utilisées. Si la demande en soja augmente fortement, les agriculteurs seront tentés d'utiliser engrais et pesticides pour augmenter leur rendement, sans parler des OGM ! Et les 40 *« fantômes »* dont parlent Stella et Joël de Rosnay n'auront pas automatiquement leur assiette remplie. La réforme végétarienne n'est souhaitable que si elle se passe dans le respect de l'environnement, et si elle s'accompagne d'un partage plus équitable des ressources mondiales.

Ce que l'on peut espérer, c'est une prise de conscience du fait que manger n'est pas qu'un acte individuel. Tout acte, comme celui de se nourrir, a des implications environnementales, économiques, politiques. Peut-être aussi des personnes de plus en plus nombreuses deviendront-elles sensibles à la souffrance animale ?



Dans un de ses cours par correspondance actuels, le Centre national de la promotion rurale (Ministère de l'agriculture et de la pêche) reconnait que : *« Il faut par exemple 4kg d'orge pour faire 1kg de volaille et 5kg de viande pour produire 1kg de truite en pisciculture »*. Il faut donc 20kg de céréale pour obtenir 1kg de
viande de truite, quelle performance !
Et plus loin : *« En supprimant l'intermédiaire animal, en devenant végétalien, l'homme réaliserait une importante économie de matériaux servant à le construire. Il y a parfois un grand gaspillage de ressources alimentaires, quand les animaux d'élevage mangent des produits qui pourraient être consommés directement par l'homme (exemples : vaches nourries avec du maïs, volailles nourries avec des tourteaux de soja) »*. Mais cela n'empêche pas de nombreux autres cours de porter sur l'élevage et la production de céréales
pour animaux.

L'insoutenable lâcheté de l'être

Thérèse H.

Pourquoi suis-je une fausse végétarienne ?

Il n'y a qu'une seule réponse : je suis lâche.

Comme ma fille me demande d'expliquer ma position sur la nourriture végétarienne ou pas, je vais tenter de donner les raisons sur ma façon de manger.

Je suis née en 1943 : époque où toute ma famille mangeait des rutabagas à l'eau. Inutile de dire qu'après la guerre la viande était considérée comme source de vie, de force et de bonne santé. Hélas, je n'aimais ni les laitages, ni la viande, ni le sucré. En fait, je n'aimais que les patates. Et, comme on disait dans la famille, j'étais difficile.

« Mange, ha si on avait eu ça pendant la guerre, on voit bien que tu n'as pas connu la guerre ! »

Dans mon enfance, on ne mangeait pas de la viande tous les jours, nous n'avions pas de frigo et c'était soit du fromage, une sorte seulement, soit de la viande. Ma mère faisait très bien à manger et la viande était souvent le dimanche. Ah, les bruits des préparations, couper le lapin, le grésillement de la viande qui rôtit dans la cocotte et les bonnes odeurs. Moi, je ne mangeais pas la viande, je n'aimais que la sauce sur mes patates. Puis je suis partie en pension où, là, la nourriture était mauvaise et où il y avait de la viande, des bas morceaux, et je me souviens de ragoûts de moutons tellement gras que la graisse nous figeait sur les dents. J'avais des envies de vomir. Heureusement pour moi, il y avait beaucoup de patates, pas très savoureuses, mais des patates… Durant mes années de pensionnat, ma mère a connu je ne sais comment le végétarisme de la Vie Claire créé par Geoffroi. Comme à l'époque on parlait plus de crise de foie que du *« syndrome duchmoll »* ou de maladie psycho… elle s'est intéressée à cette façon de se nourrir. À la Vie Claire, à l'époque, il n'y avait aucune viande et aucun sous produit animal. Même pas de miel.

Le slogan de Geoffroi était : *« Vous n'êtes pas malade, mais seulement affaibli par une nourriture de mauvaise qualité »*. Puis j'ai entendu parler de Raymond Dextrait, un autre végétarien convaincu mais pas végétalien. Ma sœur, d'un tempérament militant, fit partie de ce mouvement et est toujours à l'heure actuelle végétarienne.

J'aime les animaux, tous les animaux. Qu'est-ce qui fait que je mange tout de même ces créatures ? Qu'est-ce qui fait que de voir un animal vivant m'attendrit ou m'intéresse, alors que de voir des morceaux dans mon assiette me laisse indifférente puisque je les mange ?

De plus, je n'aime pas la viande, je ne la savoure pas.

Je n'ai jamais été végétarienne. Je suis quelqu'un qui mange peu de viande. Manger simplement est pour moi un mode de vie. Une façon d'être en bonne santé. Je trouve que c'est tellement bien de savoir cuisiner des légumes savoureux, des salades délicieuses.

Les repas avec de la viande représentent tout de

même un repas de fête ou du moins un repas qui sort de l'ordinaire. J'aime les viandes mijotées pendant des heures, faire alors des sauces succulentes et moelleuses.

J'aime surtout la viande transformée, par exemple le lard dans la quiche lorraine, les saucisses, les pâtés.

Je ne mange de la viande que lorsque je vais au restaurant ou lorsque je reçois des amis. Je n'arrive pas à me résoudre à faire un repas végétarien. Pour la plupart des gens que je connais, un repas sans viande n'est pas un repas.

Je m'aperçois également que lorsque l'on mange mal on est attiré de plus en plus par une nourriture de mauvaise qualité. Je suis très étonnée des différences d'appréciation sur ce qui est bon ou pas. Souvent, on me recommande un restaurant et, lorsque je m'y rends, je trouve que ce n'est pas bon, surtout les légumes, les salades. Je ne mange jamais de crudités au restaurant. Elles sont insipides et mal préparées. Ne parlons pas des sauces, qui sortent maintenant tout droit de chez monsieur Ducros qui se décarcasse !!

Ma mère savait bien nous soigner. Elle nous a donné le goût d'une médecine par les plantes et ma sœur et moi avons opté pour la médecine parallèle, et en lisant les livres de Dextreit la médecine parallèle allait de pair avec la nourriture bio et végétarienne. J'ai mis en pratique tous ces conseils, mais je ne suis pas devenue pour autant végétarienne. Je vais rarement dans les restaurants végétariens. Ils sont souvent tristes et ennuyeux. En plus, je suis une fumeuse et là, pas question de cigarettes. Je n'aime pas être embrigadée, je n'aime pas faire partie d'un groupe, je n'ai jamais milité. J'aime mener ma vie selon mes convictions et

avec les autres, ceux qui ne pensent pas comme moi, je m'arrange. Je ne discute jamais avec les gens que je n'estime pas, je dis oui, oui oui, et ainsi j'ai la paix.

Mais chez les végétariens que j'ai rencontrés, le côté militant, le côté *« être bien »* me gêne et m'indispose.

Si je n'achète pas de viande, c'est pour participer le moins possible au carnage, mais c'est vrai que quelques fois je dois résister devant le boucher bio où je vois des pâtés, où j'ai envie également d'acheter un beefsteak.

L'exploitation des animaux me fait pleurer, je répète sans cesse *« les pauvres bêtes »*.

Je suis incapable de regarder les courses de chevaux.

Je ne supporte pas de voir un cirque.

Je déteste les zoos.

Tout est affreux. Je me souviens, un jour nous avions, ma fille et moi, trouvé un corbeau qui avait une aile cassée. Nous l'avons porté dans un refuge qui soigne les volatiles. Et là, nous avons rencontré un homme qui se consacrait aux oiseaux estropiés. Mais voilà, dans cet endroit, il élevait des souris qu'il donnait vivantes aux rapaces malades. Voilà toute la tristesse.

Je sais tout ce que l'on fait subir aux vaches, aux chèvres, aux porcs, etc. Je suis indignée.

Je trouve que l'homme est devenu monstrueux. Mais en regardant maints documentaires je m'aperçois qu'il l'a toujours été et qu'il n'est pas près de changer.

Je voudrais que l'on ne fasse plus souffrir les animaux. Je pense de façon très banale que si on trouvait un moyen de les tuer sans les faire souffrir, je mangerais alors plus de viande. Comme dans le film *« Les Dieux sont tombés sur la tête »*, où le buchman envoyait une flèche sur une chèvre ou je ne sais plus quel animal et que celui-ci s'endormait.

Un aasbana* au tofu

Nawel

Ma rencontre avec le végétarisme (pratique et théorique) s'est faite il y a deux ans. Car depuis deux ans je vis avec un végétarien qui lui a décidé de le devenir depuis une dizaine d'années. À 26 ans, je n'avais pas encore réellement pris le temps ni d'ailleurs eu l'occasion de me pencher sur ce mode de vie. Je voyais cela de loin, comme un luxe que peuvent se permettre certains occidentaux...

Il faut que je précise que cela fait seulement 8 ans que je suis en France. De père algérien et de mère française, j'ai vécu en Algérie jusqu'à l'âge de 18 ans. J'en suis partie en 1994 et j'ai passé quelques temps au Maroc... pour finalement atterrir avec le reste de ma famille en France. Ma culture et mon éducation sont un mélange de mes deux origines. Ma famille fêtait l'Aïd (avec le sacrifice du mouton), puis le soir, mangeait le saucisson que nous avait envoyé ma grand-mère du Haut-Forez : le décalage était permanent... Je sais que cet exemple est très... carné ! mais la viande a toujours été présente dans la vie de tous les jours.

Note : Le commentaire que je fais ici sur ma position sur le végétarisme ne peut être considéré que comme un instant « *T* » de l'état de ma réflexion intellectuelle sur le sujet.

*AASBANA : plat algérien. Abats de moutons cuits dans la panse du même animal.

Mon père était fier de pouvoir aller chez le boucher tous les jeudis soirs pour acheter la viande de la semaine. J'avais le droit de l'accompagner. C'était pour moi l'un des grands moments de la semaine. L'un des rares où je pouvais accompagner mon père. Une occasion d'entrer dans le monde fermé des adultes mâles. Je me souviens très bien du boucher qui découpait avec entrain les carcasses des moutons tout en discutant avec mon père de la situation politique du pays.

Le seul sentiment de violence que cette visite me procurait, était la violence d'une photo accrochée sur l'un des murs du magasin : une photo extraite du « *Vent des Aurès* » un film sur la guerre d'Algérie. Elle me rappelait la violence subie par les Algériens, l'horreur de la guerre. Mais à aucun moment cette photo ne m'a fait penser à la douleur des animaux tués pour être vendus ici.

Dans mon enfance, la viande a toujours symbolisé la bonne nourriture, la nourriture qu'il faut apprécier, pour laquelle il faut remercier Dieu. La meilleure des nourritures ! D'ailleurs, un peu plus tard, à mon adolescence, lorsque je faisais beaucoup de sport de compétition, tous les vendredis, mon père me faisait cuire toutes sortes de viandes en méchoui. J'aimais beaucoup ! même si c'était tout de même un peu gavant...

Mais il y a eu aussi une époque où ma famille n'avait vraiment pas beaucoup d'argent. Avec mon frère et ma sœur, nous voyions nos parents souffrir de ne pas pouvoir nous donner à manger ce que l'on voulait. Et ne

pas pouvoir manger de viande faisait partie des manques que l'on a ressentis à cette période-là. À partir de cette période et jusqu'à il y a quelques années, ne pas pouvoir manger de viande représentait pour moi la pauvreté, le manque et l'angoisse.

Dans mon éducation il y a donc l' aspect que la viande *« est la plus riche des nourritures »*, mais d'un autre côté, nos parents nous ont aussi transmis une vision très respectueuse de l'environnement et de la vie en général.

Par exemple, avant de passer chez le boucher le jeudi soir, toute ma famille revenait d'une longue sortie en montagne. À observer les oiseaux, écouter la nature, la photographier et cueillir les champignons (qui soit dit en passant, sont énormes et pullulent dans les montagnes de Petite Kabylie, d'autant plus que l'utilisation du champignon n'est pas quelque chose de répandu au Maghreb !). De l'attention que portait notre famille soudée et unie dans l'observation d'un animal ou d'une plante, je ressentais un bonheur infini. Une raison d'être.

Ça devait être mon approche naturaliste de l'environnement. La paix d'être à sa place, à regarder vivre les êtres vivants autour de soi, en influant le moins possible sur le milieu... Être invisible, observer, et se réjouir.

Désormais, je vis donc avec un végétarien. Depuis que l'on vit ensemble, mon alimentation quotidienne ne contient pas de viande. Ce changement de régime alimentaire s'est fait pour moi très rapidement.

Finalement, j'ai arrêté de manger régulièrement de la viande sans en prendre spécialement conscience... J'ai découvert le tofu, la levure de bière, les pousses de soja, des légumes que je ne savais pas cuisiner — mais de toute façon, avant, je ne savais pas cuisiner grand chose...

J'ai découvert cette nouvelle cuisine tellement savoureuse que le goût de la viande ne m'a presque pas manqué. La seule chose qui me manque est le goût des abats ! Un goût très fort que la cuisine algérienne sait bien mettre en valeur, et que je n'ai toujours pas trouvé ailleurs que dans les abats... Et même ce goût me manque de moins en moins...

Et puis mon ami m'a fait connaître les théories *« anti-spécistes »*. Mais dès l'enfance, la problématique de l'égalité animale me taraudait. Le fait que l'être humain se déclare en théorie et en pratique, comme supérieur aux autres animaux, me révulsait. Mais je considérais mon sentiment comme l'expression d'une idée personnelle. Une idée *« rien qu'à moi »*, un peu anormale, un *« truc »* un peu secret car blasphématoire.

Cela m'a soulagée de voir qu'il existait des réflexions et des actions pratiques de défense du droit des *«autres»* animaux. Qu'il y ait des personnes touchées par la *« FLAGRANTE INJUSTICE »* que personne ne semblait voir.

Mais malgré mon penchant pour la cause antispéciste, je ne suis pas végétarienne.

Je ne le suis pas, car l'idée de se dire végétarienne et de le « *devenir* » m'effraie !

Non pas à cause des contraintes que cela peut supposer, mais à cause de cette idée de « *devenir* ». « *Devenir* » végétarien, « *devenir* » croyant : je considère que le principe est le même dans les deux cas... un principe de « *réglementation morale stricte* » dont j'ai toujours tendance à me méfier.

Car que signifie devenir végétarienne ? Si cela signifie décider de s'imposer des règles (ne pas manger de viande), mais aussi décider que ces règles-là doivent jalonner ma vie sur le long terme, je dois pour l'instant dire que cette démarche ne me convient absolument pas.

Je rejette pour l'instant aussi l'idée de faire partie d'une communauté nommée et précisément définie (et je considère que c'est le cas pour la communauté des végétariens occidentaux). Je dis pour l'instant, car je ne sais pas quelles seront mes idées sur ce sujet dans quelques temps. Car le commentaire que je fais ici sur ma position sur le végétarisme ne peut être considéré que comme un instant « *T* » de l'état de ma réflexion intellectuelle sur le sujet.

Et puis je ne veux pas être végétarienne, car je redoute une certaine « *rigidité* » que ce choix peut induire. Par exemple, je ne veux pas être accueillie en voyage chez des gens, et refuser le plat qu'ils me proposent, pour la seule raison qu'il contienne de la viande. Ou de ne pas

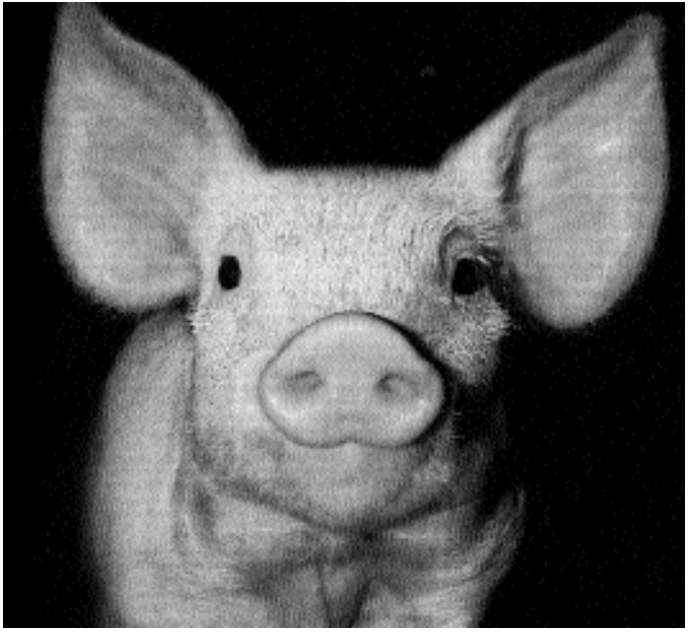
goûter un plat national parce qu'il est à base d'animaux. Et pour parler de situations plus fréquentes, je ne peux non plus imaginer être invitée chez quelqu'un, et refuser un plat parce qu'il contiendrait de la viande. Car ce refus est généralement perçu négativement. Parce que cette invitation est en elle-même une « *cérémonie* » d'échange. Et refuser l'échange proposé (nourriture contre reconnaissance ?) ne me semble pas être quelque chose que je veuille assumer. Je ne veux pas être responsable de l'échec de cette cérémonie si j'ai accepté d'y participer.

Finalement, toutes ces réflexions font que j'ai le comportement alimentaire suivant :

Je ne mange pas de viande quand la responsabilité de l'achat de la viande m'en incombe, ou quand c'est moi qui cuisine. Si j'invite quelqu'un, la nourriture ne sera pas carnée.

Si je mange à l'extérieur, elle le sera le moins possible (c'est-à-dire que je ne dois pas fournir de demande particulière pour avoir des plats végétariens). Et si le restaurant est exotique, je ne me contenterai pas d'un plat végétarien si d'autres plus typiques et carnés que je ne connais pas se proposent aussi à moi.

Pour ma conscience, manger de temps en temps de la viande, à des occasions bien précises, n'est pas en contradiction avec ma vision de non-atteinte envers les animaux. Je considère que dans ces cas-là ma responsabilité dans le massacre général est infime. J'y participe effectivement en mangeant régulièrement du



beurre d'anchois (composé à 30 % d'anchois...) et un plat à base de viande de temps en temps (moins d'une fois par mois). Mais je considère que ce mode d'alimentation n'a pas d'impact notable dans le massacre général. Et cela me convient pour l'instant.
C'est pour moi un compromis entre mon besoin de me sentir appartenir à la société humaine, et la conscience que le fait de manger des animaux induit généralement un massacre industrialisé d'êtres sensibles.

Une réflexion sur un texte de loi : Des atteintes volontaires à la vie d'un animal !*

Julie Hoarau

Nul n'ignore que dans beaucoup de pays (dont la France) des lois sont élaborées pour gérer au mieux la cruauté des êtres dits *« humains »*.

Nul n'ignore non plus que des lois sont même votées et jamais appliquées ou… seulement partiellement appliquées pour ne pas faire de vagues !

Voici un exemple révélateur.

Art.R655-1 du code pénal :

Le fait, sans nécessité, publiquement ou non, de donner volontairement la mort à un animal domestique ou apprivoisé ou tenu en captivité est puni de l'amende prévue pour les contraventions de 5ème classe, soit une amende de 5 000F à 10 000F (montant qui peut être porté à 20 000F en cas de récidive lorsque le règlement le prévoit). Les dispositions du présent article ne sont pas applicables aux courses de taureaux lorsqu'une tradition locale ininterrompue peut être évoquée. Elles ne sont pas non plus applicables aux combats de coqs dans les localités où une tradition ininterrompue peut être établie.

* Ce témoignage est également paru dans *Les Cahiers Antispécistes* n°22.

Je me suis lancée à proposer la lecture de cet article à mon entourage. Disons ceux à qui cela ne prend pas la tête de se connecter sur… leurs neurones ! Deux types de réactions sont apparues.

En résumé, en voici un montage :

X : — *Oh! Je suis bien d'accord avec toi, tu as raison d'en parler, c'est scandaleux de constater que des personnes ayant acheté : — des animaux domestiques — en arrivent à les tuer sans raison valable — et je n'en reviens pas, les combats de coqs, ça existe encore ?*

J : — *Il faut croire que oui et même les abattoirs, ça existe encore. Moi non plus, je n'en reviens pas !*

NO COMMENT.

TRADUCTION : (= T'as peut-être pas bien tout compris !)

Autre interlocuteur, autre version :

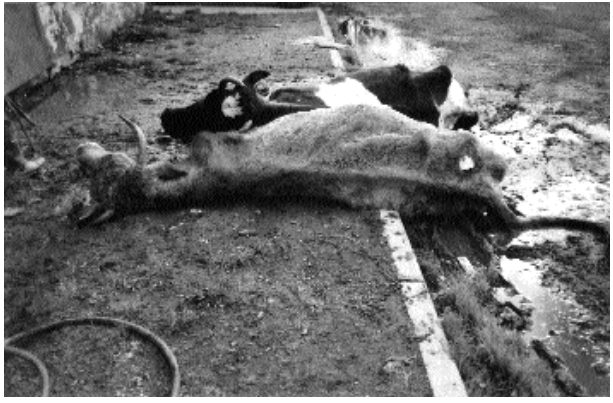
Y : — *Mais cette loi n'est pas appliquée ? Je ne savais même pas qu'elle existait !*

J : — *Moi aussi, il y a quelques mois encore, je l'ignorais. Mais maintenant que nous la connaissons, ça serait plutôt sympa d'en informer les habitants du pays des droits de l'Homme, non ?*

La jurisprudence ça existe ! Or, à ce que je sache :

1• Dans les abattoirs, la MORT est bien donnée VOLONTAIREMENT à des ANIMAUX EN CAPTIVITÉ : animaux dits *« d'élevage »*, *« de ferme »*, *« de boucherie »*…

2• Les cadavres sont SANS NÉCESSITÉ aucune à la survie



et à la Vie de l'homo sapiens sapiens du… 3ème millénaire. Sinon, nous les Vég', serions déjà tous anéantis !

3• Depuis l'existence de cette loi rien n'a encore changé : les abattoirs sont encore en activité. Ce n'est peut-être pas de la RÉCIDIVE ça ? Mais peut-être que LE RÈGLEMENT ne LE PRÉVOIT pas !

Certes les dispositions du présent article ne concernent pas certaines courses de taureaux et autres combats de coqs, mais j'imagine mal une population de Vég' se défouler en participant à ce genre de mise en scène !

Alors expliquez-moi : où est le problème ? Vous avez dit lobbies ?

P.S. : En Inde, il y a bien longtemps, le mot VÉGÉTARISME s'écrivait avec des majuscules !

Appel au respect de la vie

Johanna Mathian

Il nous a fallu beaucoup de temps pour admettre que tous les Hommes sont égaux, combien nous en faudra-t-il encore pour reconnaître que toutes les espèces ont le même droit à la vie ?

Bien sûr, elles ne sont pas toutes bipèdes, sans plume ni écaille… Mais ces différences suffisent-elles à leur non-respect ?

Pourquoi les animaux humains ont-ils tant de mal à accepter la différence ? Pourquoi éprouvent-ils sans cesse le besoin de dominer l'autre ?

À une époque, nous, Occidentaux, imposions notre domination sur les peuples dits *« non-humains »*, *« sauvages »*, comme les Africains, suivis des Amérindiens.

Puis on a admis l'humanité des Amérindiens, mais continué à nier celle des Africains. Pourquoi ? Parce qu'il fallait bien conserver une main d'œuvre gratuite ! On refusait de reconnaître l'égalité, un même droit à la liberté et au respect de la vie pour une raison d'ordre pratique, pour l'utilité d'un tel raisonnement, autrement dit parce que ça nous arrangeait bien.

N'en est-il pas de même pour les animaux ? Si nous leur refusons le droit à une vie propre, indépendante de la nôtre, n'est-ce pas tout simplement parce qu'on les juge indispensables à notre vie quotidienne ? Ils nous permettent de nous habiller, de nous chausser, de travailler, de nous distraire… et de nous nourrir.

Les Hommes ont toujours été omnivores me direz-vous, pourquoi cela devrait-il changer ? Mais parce qu'ils ont le choix !

Il y a longtemps, les Hommes devaient chasser et pêcher pour leur survie. La loi du plus fort dominait, il fallait tuer ou être tué, manger ou être mangé. Mais aujourd'hui comment osons-nous prétendre la nécessité d'une alimentation carnassière ? Ne suffit-il pas d'entrer dans un supermarché pour constater l'immense variété culinaire ne portant pas atteinte au respect de la vie ? On est vraiment loin de manquer de ressources indispensables à notre survie (et à notre forme), d'autant plus dans notre société.

J'entends parfois dire, avec abomination, à propos de la viande ou du poisson : *« Mais c'est si bon ! »*. Un tel argument a de quoi déconcerter : une question de goût suffit-elle à légitimer un crime ?

Il suffit de savoir que la chair dans notre assiette appartenait à un animal chéri, connu (comme une poule ou un lapin qui nous appartenait) pour qu'un dégoût naisse et altère sa saveur. Aurions-nous envie de manger notre lapin nain, notre poisson rouge ? Pourtant leur goût ne doit pas être bien différent de celui de nos ragoûts de lapin ou filets de poisson habituels !

On sait que le choix de se nourrir de tel ou tel autre animal est purement culturel : il nous serait inconcevable de déguster nos chiens, nos chats, nos hamsters… alors que pour de nombreux autres animaux, la question ne se pose même pas quant à

savoir si l'on peut ou non s'en nourrir. Par contre, dans d'autres pays, on consomme sans problème du chien, des sauterelles, des vers…

Donc on voit que notre consommation animale, loin de se justifier par une question de goût, dépend uniquement de la perception que l'on a de chaque espèce, celle-ci étant source d'affection, d'admiration, ou de dégoût et de crainte… Ces sentiments étant, pour une très large part, culturels, est-il juste que le destin d'un animal dépende uniquement de choix culturels ?

Est-il juste que, parce qu'elle a eu la malchance de naître en France, une vache soit condamnée à l'abattoir, alors qu'elle serait vénérée en Inde ?

Est-il juste que nous, Hommes, simple espèce parmi tant d'autres, nous nous octroyons le droit de juger quels animaux peuvent être condamnés à mort, et quels sont ceux que nous acceptons de garder en vie (ceci dit, c'est toujours pour notre propre intérêt : les chiens et les chats, entre autres, permettent de combler un manque affectif, un besoin de compagnie) ?

Car si l'on regarde l'animal en soi, indépendamment de toutes nos représentations, une mygale est-elle plus repoussante qu'un cheval ? Un piranha est-il plus méchant qu'un poisson rouge ? En elle-même, une espèce particulière peut-elle plus mériter qu'une autre de mourir ? Un chien a-t-il vraiment plus le droit à la vie qu'une poule ?

On voit donc qu'il est totalement absurde de décider du sort d'un animal uniquement en fonction de NOS propres décisions. Même si on a le droit de préférer un papillon à un moustique, est-il juste qu'un simple sentiment humain ait des répercussions sur la vie même de ces insectes ?

Chaque espèce et chaque animal particulier a droit à SA vie, à une vie indépendante de la nôtre, à vivre pour lui et non pour nous.

La vie d'une mouche n'a-t-elle pas autant de valeur que celle d'un Homme ? Si l'on répond par la négative, c'est que l'on a encore cette fâcheuse manie de tout juger par rapport à soi-même, Homme.

Une vie est une vie, qu'importent sa taille, son langage ou son niveau intellectuel.

Je pense que si une telle prise de conscience est si difficile à émerger et à accepter, c'est tout simplement parce qu'elle va à l'encontre de nos modes de vie et de nos modes de pensées habituels. Tout le monde, depuis son enfance, est nourri de chairs animales. C'est une chose habituelle, que l'on répète machinalement, sans même se poser la question de la légitimité ou non d'une telle pratique. Celle-ci nous semble si naturelle, si évidente que l'on ne la remet même pas en question.

Face à un amas de viandes sanguinolentes exposé sur un étal d'une rue de Katmandou, un ami exprima son dégoût pour un tel spectacle et surtout sa pitié pour les pauvres victimes. Je lui fis remarquer que, paradoxalement, il n'éprouvait pas les mêmes sentiments lorsque cette même chair se trouvait dans son assiette !

Cette anecdote résume bien la situation : face à notre tranche de rosbif ou notre filet de poisson, on a du mal à se représenter réellement ce que l'on mange. On ne pense même pas à la vie qu'a eu cet animal, ni à la souffrance qu'il a dû endurer lors de sa mise à mort, dans le seul objectif de finir dans notre assiette.

Or, un animal, quel qu'il soit, mérite-t-il un tel

châtiment dans le seul but de combler notre faim (qui, nous l'avons vu, peut être satisfaite par bien d'autres nourritures non sanguinaires) ?
Je suis persuadée que si les personnes non végétariennes exécutaient elles-mêmes leurs victimes, il y aurait beaucoup plus de végétariens, car face à leur assiette il leur serait impossible d'oublier ou de nier tout ce que leur choix alimentaire implique : un meurtre, de la souffrance, de la peur, une vie volée et niée.

Ainsi, j'entendrais moins le discours du genre : « *Je suis en meilleure forme quand je mange de la viande rouge* » ; la personne à la fois meurtrière et consommatrice se montrerait peut être moins égoïste et n'omettrait pas de se soucier également de la « *forme* » de l'animal.

Ce n'est pas qu'au niveau de notre alimentation que le manque de respect vis-à-vis des animaux fait défaut, il est également présent dans d'autres gestes de notre vie quotidienne.

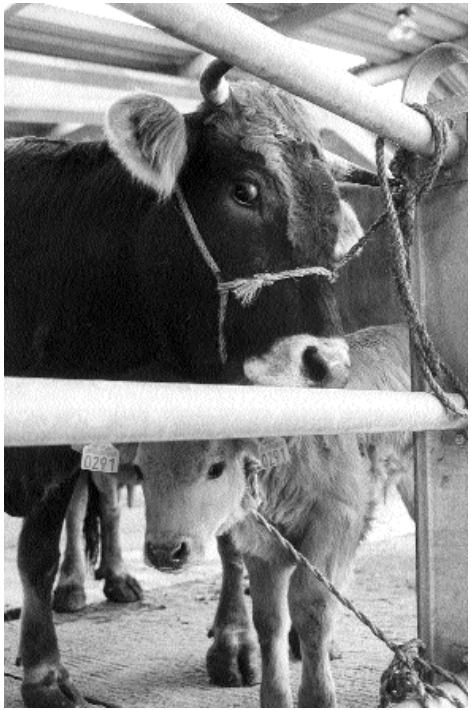
Rien que le fait de tuer une mouche, d'écraser un moustique… paraît anodin. Même à la télévision on voit des acteurs piétiner des cafards sans aucune gêne ni culpabilité.

Dès qu'un être nous dérange, paf ! on s'en débarrasse (c'est-à-dire qu'on choisit la solution de facilité et de rapidité). On ne se demande même pas si une telle action est répréhensible ou non, car admise et pratiquée par tous.

On voit donc que notre perception des animaux, et leur discrimination, sont conditionnées par notre éducation et la société.

Aujourd'hui, la norme est de se nourrir de chairs animales, ceux qui s'en écartent n'étant pas compris. Je pense que si, malheureusement, le végétarisme est loin de devenir la norme sociale de demain, c'est tout simplement parce qu'il entraîne une remise en cause trop profonde de soi-même et de sa propre société. Même si elles n'ont aucune légitimité, l'Homme se complait dans ses habitudes, ses façons de faire et de penser. Il lui est toujours difficile de se remettre en question, de reconnaître qu'il peut se tromper. Il préfère continuer à agir et à penser comme ça l'arrange, et mettre de côté ce qui pourrait lui donner mauvaise conscience. Face à un steak, il préfère se dire « *C'est bon !* », plutôt que « *Berk ! c'est un cadavre mort pour une mauvaise raison !* ». Son esprit sélectionne ce qui est contraire à son intérêt. Alors qu'il suffit de se distancier par rapport à soi-même et à sa propre culture, pour réaliser le non-fondement, l'illégitimité, l'absurdité et l'horreur de se nourrir de chairs animales.

Lorsqu'on cesse de considérer les animaux comme des objets, et de ne chercher qu'à assouvir ses propres intérêts, on prend conscience qu'être non-végétarien ne va pas de soi, n'est pas naturel et surtout pas inévitable. Car justement, de par notre culture humaine, nous avons la capacité d'avoir le choix, alors pourquoi ne pas la mettre à profit ?



Lors de la récente épidémie de fièvre aphteuse, les troupeaux ont été abattus à une telle cadence que l'abattage était devenu très approximatif :
« Certains étaient allés jusqu'à creuser d'énormes fosses où ils jetaient les animaux vivants, puis les recouvraient de terre. Les voisins disaient entendre des cris étouffés la nuit et voir la terre bouger par endroits. »

Les végétaliens, des animaux comme les autres, paru dans *Libération* du samedi 17 et dimanche 18 mai 2003, pp. 46-47.

Comment j'ai décidé de ne plus manger d'animaux

Cristèle

Je suis végétarienne depuis 1998 et je m'en voudrais de ne plus l'être.
Étant plus jeune, je n'avais pas le goût prononcé pour la forte quantité de viande dont raffolait chaque membre de ma famille et nombre de personnes qui m'entouraient. En revanche je mangeais volontiers et avec plaisir de la viande blanche, du jambon (d'oiseau de préférence : poulet ou dinde), du saucisson de porc et du poisson pané… bref des chairs non saignantes qui ne portent que peu de traces d'une vie précédente. Étrangement, la couleur du sang ne me sautait pas aux yeux avec ces viandes, et leurs vies passaient inaperçues. La classification que l'on se fait, toujours par ordre d'importance par rapport aux humains, faisait que ces animaux-ales étaient moins importants que d'autres à mon esprit, même si je ne savais pas vraiment pourquoi je ne mangeais pas les autres. Puis j'ai réalisé que ce classement n'avait aucun sens, puisque je n'ai pas à décider qui doit ou ne doit pas souffrir pour moi, dès le moment où la souffrance est un fait inadmissible. De plus, qui aurait le droit de classer des animaux incomparables entre eux ? A-t-on

déjà eu l'idée de comparer deux êtres différents ? Oui, malheureusement, pour leurs goûts.

Le végétarisme m'était un mot et une pratique inconnus, jusqu'au lycée où une discussion avec des personnes végétariennes m'a éclairée sur nos possibilités et sur la domination et l'exploitation des animaux-ales non humain-es dans nos sociétés industrialisées dites *« civilisées »*. C'était une découverte, un boum, un *« Merde ! »* et la décision définitive de stopper le carnage auquel je participais. Désormais on ne mangeait plus de la viande, mais des morceaux de cadavres torturés et abusés. Des vies anéanties pour un besoin, un goût culinaire meurtrier, jouissif pour l'un-e et mortel pour l'autre. Faire la guerre est sympa pour qui aime tirer sur les autres, ce n'est pas pour ça que c'est une bonne chose. Je pense que l'on peut réprimer nos envies quand elles sont nuisibles pour d'autres. Manger des cadavres est devenu synonyme de la complicité de chacun-e à des principes de domination d'une catégorie d'animaux dits *« pensants »* sur les autres dits *« à viande »*. Il y a les Hommes (et souvent encore les hommes) d'un côté (le meilleur des deux) et les animaux de l'autre (notons qu'*« animaux »* ne prend pas de majuscule). Il y a ceux et celles qui vivent, puis les autres, une masse animale informe qui est là pour qu'on bouffe. Comme s'il n'y avait rien d'autre à manger ! Quelques rares animaux-ales échappent à la règle : les chien-nes qu'on caresse et qui gardent la maison, les poissons qu'on apprécie parce qu'ils/elles sont décoratif-ves, les hamsters qui tiennent bien compagnie dès lors qu'on les laisse dans leur carton plein de douce sciure de bois, les tortues qu'on aime à voir se balader dans le jardin et manger

les belles feuilles de salades qu'on leur offre gentiment et si patiemment, les oiseaux aux jolies couleurs de l'arc-en-ciel et ceux qui répètent ce qu'on dit pour flatter l'ego, les chats qui sont si calmement doux, légers et mystérieux, les souris qu'on met dans la poche, les serpents et araignées qui effraient mais qu'on aime à voir dominé-es dans un vivarium, puis toutes celles et ceux qu'on n'ose pas bouffer parce que ce n'est pas dans nos coutumes ou parce qu'on ne les trouve pas très ragoûtants (c'est toujours par rapport à notre perception). Mais leur liste s'amenuise : les grenouilles et les escargots, qui dégoûtaient les 'britishs', finissent par se retrouver cuisinés sur leurs tables comme sur les nôtres, puis on se met à croquer aussi les autruches, les kangourous, les singes, les chiens… la liste n'est pas exhaustive tant que chacun-e ne l'aura pas décidé. Mais où va-t-on ?

Aujourd'hui je frémis devant un-e ami-e qui se prépare et jouit d'une cuisse de poulet. J'entends des caquètements, je vois des ailes battre de vie, puis l'image se transforme en un-e animal-e pris-e entre quatre grilles, les ailes et le bec à demi coupés. Il me faut passer outre cette réalité pour ne pas en parler lors des repas. Pour ne pas éclater de rage ou en sanglots. Il me faut retourner à l'innocence que j'avais quand je mangeais tranquillement comme les autres. Cela m'oblige presque à oublier et nier cette souffrance pour rester avec les autres, pour ne pas paraître *« extrémiste »* et dangereuse et entrer dans les normes ambiantes de cette société (différentes dans d'autres). Je suis comme contrainte de rejeter les animaux-ales pour rester une personne *« normale »*. J'en ai marre ! qui est dangereux-se ? qui s'amuse du

cri douloureux d'un veau qu'on attache, qu'on frappe et qu'on bat ? qui pense me provoquer en faisant « *hum…* », en mangeant paisiblement cette tranche de veau ? Je me console en me disant que si ces gens-tes font de telles provocations, c'est parce que c'est le seul moyen de défense qu'elles et ils ont trouvé à la culpabilité qui leur vient lorsqu'on en parle.

Les normes, parlons-en, les hindous ne sont-ils pas végétarien-nes ? Les cathares ne l'étaient-ils/elles pas ? Et il y en a tant d'autres, mais je n'ai pas envie d'en faire une liste. Non, pas de justification à donner à ce choix. Face à la souffrance, il n'y a pas de preuves à donner.

J'entends souvent dire « *moi j'aime les animaux* », je ne comprends pas comment on peut aimer un être et le bouffer en même temps. Dans ce cas, cela relève d'une pathologie assez grave. Je ne dirai jamais que j'aime les animaux-ales, je ne les aime pas plus que n'importe qui. J'en préfère certain-es avec qui j'ai des affinités, un chien qui partage notre vie par exemple, mais je ne connais pas les autres. Je les respecte comme je le fais avec chacun-e. Étrangement beaucoup de celles et ceux qui sont omnivores me disent aimer les animaux (en ajoutant parfois « *avec du sel* » quand ces personnes savent que je suis végétarienne) et les mangent. On dit aussi souvent que les animaux-les sont, de toute façon, élevé-es pour l'abattage… est-ce que cela en fait pour autant des objets ? Ne pourrait-on pas alors élever de même des humain-es pour les mettre dans nos frigos ? Ils seraient là juste pour cette fonction, non ?

Autre chose, j'aimerais parler des parallèles qui existent entre la domination des humain-es sur les

autres animaux-ales, celles des blanc-hes sur les personnes de couleur, et celle des hommes sur les femmes. Toutes ces oppositions ont commencé par la constatation des différences, puis la peur et les répressions se sont installées. Elles ont abouti à diverses formes de xénophobie (racisme, sexisme) qui ont donné lieu à des séries de tueries, de pressions, d'esclavage, d'interdiction des droits, et de réflexions sur l'existence ou non d'une âme chez les femmes et les personnes de couleur. Finalement, les groupes s'acceptent peu à peu, mais ces phobies subsistent encore.

Les animaux-ales sont perçus comme différents, certes ils et elles le sont, entre eux et elles et aussi par rapport à nous, mais ce n'est pas une raison pour les dominer. Chaque catégorie animale, y compris la nôtre, est régie par des règles différentes, des pratiques et des besoins divers, des fonctionnements particuliers. Le respect consiste selon moi à reconnaître ces différences et à les accepter.

Il me semble que le végétalisme est un choix qui s'impose quand on réfléchit le végétarisme en terme de respect des vies. De nombreuses personnes ne comprennent pas le choix végétalien parce que les commerçant-es se sont bien gardé-es de dire que la production des produits laitiers (lait, fromage, yaourts, beurre, lactosérum) est issue de cette même souffrance. Non, « *les vaches à lait* » ne font pas du lait toute seule. Cherchez dans vos encyclopédies ! Une vache est inséminée pour avoir du lait qui est en principe destiné à son futur veau et la quantité de lait diminue chaque année, aux rythmes de la vache et du

veau. Contre cet affaiblissement anti-commercial et anti-capitaliste, les industriel-les font inséminer *« leurs »* vaches chaque année. Que faire ensuite des veaux ? viande, présure pour fromage ou, au mieux (ou au pire ?) nouvelle source de lait. Les petit-es producteurs-trices ne sont pas les ami-es des vaches, elles-ils n'hésitent pas à les mener à l'abattoir, elles aussi. Quant aux œufs, leur production est irrémédiablement liée à l'élevage de poules qui finissent aussi par être trucidées, que ce soit d'un élevage en batterie ou en plein air.

Devenir végétalienne n'est pas chose facile. Je pensais pouvoir arrêter ma consommation de produits laitiers et d'oeufs avec autant de radicalité que ce le fut pour les viandes. Mais le lien entre ces produits et les animaux n'est pas aussi évident que celui très visible entre viande et souffrance animale. Et puis, mon calcium et ma B12 ?! On nous alerte souvent de ces possibles carences quand on devient végétalien-ne. Mais des milliers de vies valent plus que le risque d'avoir des carences. Aux plus inquiètes des personnes qui veulent m'inquiéter, je réponds que de toute façon, contrairement à ce que l'on en croit, les scientifiques n'ont jamais prouvé que le calcium issu de l'exploitation laitière animale était assimilé par les organismes humains. On trouve calcium et vitamine B12 ailleurs. Merci quand même pour ces avertissements qui ne sont que des refus de remises en question.

L'amour des autres

(de ceux dont certains ne connaissent que le goût)

Claire Deray

Il faut tenir pour un des crimes majeurs
de l'inhumanité d'avoir assimilé
la sensibilité comme une faiblesse,
comme si la force émanait non de la vie,
mais de la brutalité qui la réprime[1].
Paul Vaneigem

Pourquoi manger les uns et caresser les autres ? De quelle paralysie psychique sont atteints les soi-disant amis des animaux qui continuent à aimer leur chien ou chat tout en savourant leur poule, leur veau, décapités dans leur assiette ?

Il y a quelques années de cela, la radio diffusait en boucle une jolie « *chansonnette* » d'Alain Souchon intitulée *L'amour à la machine*. Sur un rythme musical plutôt guilleret, Souchon soulevait, non sans humour, l'éternelle douleur de l'usure de l'amour dans le couple. Cet amour qui, au fil des années, des « *lavages à la machine* », perdait l'éclat de ses couleurs d'origine pour sombrer dans une grisaille, un ennui implacable.

[1] Paul Vaneigem, *Nous qui désirons sans fin.* Paris, le Cherche-Midi, 1996.

Sous la légèreté du tempo musical, je percevais avec acuité une vérité acide que j'étais alors moi-même en train d'expérimenter, à savoir que les couleurs de l'amour s'étiolaient dans mon couple comme dans la chanson, au fil des mois, des années, du temps qui, finalement, nous avait, mon ami et moi, lassés avec succès l'un de l'autre. Si je reçus à l'époque cette chanson en plein cœur, je ne peux m'empêcher aujourd'hui de m'interroger avec étonnement sur le fait suivant : si l'usure du temps, de la certitude (« *l'amour naît de la crainte et périt souvent de la certitude* » a écrit quelqu'un dont j'ai oublié le nom), a eu raison des sentiments qui nourrissaient mon couple, comment se faisait-il alors que ce temps assassin n'ait eu aucune prise sur la profondeur du lien qui m'attachait à la chienne abandonnée que mon ami et moi avions adoptée ensemble au début de notre vie commune ?

Quel secret magnifique nimbe avec autant de mystère et d'enchantement ce lien magique qui relie parfois les hommes, les femmes, aux bêtes ? Ce peuple animal, cette « *autre moitié* » dont parlait Lorca dans son poème magnifique (ci-après), exploité sans relâche, réifié souvent, relégué toujours, au rang d'espèce inférieure dans un éternel apartheid humanitaire.

Est-ce parce qu'ils sont muets à notre entendement et n'ont pour la plupart que leurs yeux pour exprimer leurs émotions et leurs souffrances qu'ils m'émeuvent parfois si profondément ?

Je me souviens de cette douleur poignante qui m'étreignit un jour lorsque je quittai ma chienne pour partir en voyage, et ce pincement léger qui m'effleura

seulement quand je lui dis au revoir à lui.

Dans ses *Pensées échevelées*[1], Stanislaw Jersylec, philosophe juif polonais, écrivait l'avertissement suivant :

« N'accueillez pas les hommes à bras ouverts, ne leur facilitez pas votre crucifixion ».

Est-ce parce qu'elle ne m'a jamais crucifiée que je l'ai tant aimée ? Ou bien est-ce que je fais tout simplement de l'anthropomorphisme, comme me l'a *« amicalement »* suggéré une amie antispéciste[2] opposée à la domestication, mais qui tolérait, soit dit en passant, avec sérénité des poissons enfermés dans un aquarium et qui ornait le temple bouddhiste qu'elle fréquentait assidûment ? Je pourrais chercher diverses explications, mais laquelle serait juste ? Laquelle trouverait grâce à vos yeux ? La vérité est que, comme l'a écrit quelque part Comte Sponville : *« Il ne s'agit pas de chercher ce qu'on ignore, mais d'habiter ce qu'on sait ».*

Je sais que grande est la bienveillance qui m'habite face à ces êtres sans voix ni droits que sont les animaux non humains. Infini est l'amour que je leur porte, et force est de reconnaître qu'en ce qui me concerne, seuls les enfants sont capables de rivaliser avec cet amour-là, cet amour inconditionnel des bêtes dont la vie est à notre merci. Cette vie si précieuse que je ne veux pour rien au monde leur enlever, même indirectement, et c'est pourquoi je suis végétalienne, par amour tout bêtement – mais aussi et surtout par souci de justice, comme l'a si bien écrit Darwin[1] en 1859 et à qui je laisse le mot de la fin, ou presque :

« Nous avons vu que les sens et les intuitions, les différentes émotions et facultés, comme l'amour, la mémoire, l'attention et la curiosité, l'imitation, la raison, etc… dont l'homme se vante, peuvent être trouvés à l'état naissant, ou même pleinement développés, chez les animaux inférieurs - les animaux dont nous avons fait nos esclaves, que nous ne voulons pas considérer comme nos égaux. »

Pour information : chaque jour en France, trois millions d'animaux sont abattus dans la plus parfaite indifférence de ceux qui ne connaissent des bêtes que le goût de leurs pauvres corps décapités. *« J'aime trop la viande ! »*, disent-ils.

« À la question : 'Pourquoi manger des animaux quand on peut s'en passer ?', l'amateur répondra toujours : 'Parce que c'est bon !'… Le plaisir absout dans tous les cas. On imagine sans peine quelles applications peut connaître un principe qui veut que le plaisir de celui qui l'éprouve l'emporte sur la souffrance de celui qui le procure. »

Armand Farrachi[2]

[1] *Pensées échevelées*, éd. Noir sur Blanc, 1991.

[2] Le mouvement antispéciste dénonce la discrimination fondée sur l'espèce, comme le racisme ou le sexisme sont des discriminations fondées sur la race ou sur le sexe.

[1] De L'origine des Espèces.

[2] *Les ennemis de la terre*. Exils éditeur, 1999.

Les canards et les pigeons,
et les porcs et les agneaux,
mettent leurs gouttes de sang sous les
multiplications ;
et les terribles hurlements des vaches étripées
emplissent de douleur la vallée
où l'Hudson s'enivre d'huile.
Je dénonce tous ceux qui ignorent l'autre moitié
qui élève ses montagnes de ciment
où battent les cœurs des humbles animaux
qu'on oublie.
Federico Garcia Lorca

Ce poème a été traduit par Estiva Reus ; il figure en préambule du manifeste de Loen[1] (« *bête* » en breton), nom donné à la manifestation du 21 décembre 2002 contre l'intensification des boucheries de fin d'année, ces fêtes qui reposent sur *Le sang des bêtes*, expression éponyme du film de Georges Franju, consacré aux animaux d'abattoirs.

[1] Le manifeste de Loen est en annexes.

Témoignage d'une chevrière repentie*

Nelly Sarreméjeanne

Mes parents étaient de petits paysans de la Basse-Ardèche. Ils vivotaient avec un troupeau de chèvres, comme tout le monde là-bas. J'ai passé mon enfance et adolescence parmi les chèvres et les chevreaux, que je considérais comme des compagnons. Je rentrais de l'école, et j'allais « *garder* ».

Lorsque le maquignon, vers Pâques, venait acheter les chevreaux, je partais dans la nature, le cœur chaviré.

Mes parents, partagés entre la nécessité et le cœur, ne tuaient cependant pas de chevreaux pour nous-mêmes.

Les jours qui suivaient, c'était pitié que d'entendre les bêlements de certaines mères appeler leurs petits (il en est des personnes animales comme des personnes humaines, certaines ont un instinct maternel plus développé que d'autres).

À 18 ans, Bac en poche, j'ai voulu « *rester au pays* », et développer le troupeau (c'était dans les années 70).

Mais je n'avais pas prévu que l'élevage à l'ancienne de mes parents était révolu. Il était question maintenant de rentabilité, donc de sélection, donc d'élimination.

* Ce texte est déjà paru dans *Alliance Végérienne* n°70.

Ma vision sentimentale et romantique de l'élevage s'est écroulée lorsque j'ai du envoyer à l'abattoir Junie, une Saanen de 10 ans, trop vieille pour suivre le troupeau.

La première (et dernière) fois où j'ai dû traiter avec le maquignon pour la vente des chevreaux, j'ai cru que j'allais mourir de chagrin en voyant comment il les entassait sans ménagement dans des caisses grillagées. Ils bêlaient et appelaient au secours, et moi, je devais recevoir de l'argent (en essayant de ne pas me faire avoir), pour cet acte de barbarie !

L'élevage me ravalait au rang de nazi !

J'étais dans la situation psychologique d'une petite fille que l'on obligeait à vendre son chien et son chat !

Une lente dépression s'en est suivie. On avait beau me dire qu'il fallait faire une distinction entre les animaux de compagnie, et ceux destinés à notre nourriture, je n'arrivais pas à faire une séparation dans mon cœur.

À l'évidence, j'étais trop sentimentale pour ce métier.

Je ne sais pas ce que je serais devenue si je n'avais pas rencontré des végétariens qui m'ont parlé de la dignité animale et de la possibilité de se nourrir sans verser le sang.

Je suis devenue végétarienne du jour au lendemain, avec un grand soulagement intérieur ; le terrible dilemme s'est évanoui, et j'ai changé complètement de vie.

J'ai 44 ans, et 21 ans de végétarisme au total. J'ai donné naissance à un bébé végétarien qui est devenue une superbe jeune fille, végétarienne elle aussi par conviction personnelle.

J’ai eu la chance d’être suivie par un médecin sympathisant avec cette façon de se nourrir, et qui m’a accouchée à la maison. J’ai ainsi échappé à beaucoup de pressions ; car si l’on accepte facilement qu’un adulte ne mange pas de viande, bien peu l’acceptent pour une femme enceinte et pour un enfant !

Et pourtant, depuis sa naissance, aucun problème de santé… Je souhaite à tous les enfants du monde d’être en aussi bonne santé.

Pourtant, je ne me sens pas totalement en accord avec moi-même : j’essaye d’aller vers le végétalisme qui me paraît plus cohérent. Je suis bien placée pour savoir que pour avoir du lait, il faut tuer les petits.

Mais je ne suis pas au bout de mon chemin…

Silence, on tue

Clèm

J’aurais aimé écrire un texte joyeux, sur le bonheur de vivre dans un monde que nous avons la chance incroyable de partager avec des millions de formes de vies différentes de la nôtre. L’enchantement de ce monde frôle souvent la magie.

Les humain-e-s ont dû s’en lasser, car la triste réalité que nous imposons aux autres animaux relève du pur cauchemar…

Novembre 2002. À quatre amies, nous trouvons le temps et la force de regarder une longue vidéo documentaire sur l'élevage, le transport et l'abattage des animaux. Trois d'entre nous sont végétariennes ou végétaliennes de longue date, et la quatrième tend très fortement vers le végétarisme. Pourquoi avons-nous eu envie de cette soirée vidéo ? Par voyeurisme ? Par besoin d'assouvir quelque sadisme latent ?

Ce qui nous a poussées devant le petit écran, c'est d’abord la volonté de savoir, au plus près, ce que vivent les animaux « *de boucherie* » et, pour ma part au moins, pouvoir en parler en toute connaissance de cause.

Cela fait aujourd'hui plus de dix ans que je suis végétarienne, presque autant que je suis végétalienne. J’ai fait ce choix quelques semaines après avoir rencontré une jeune Galloise végétarienne, qui fut pour moi la preuve vivante que c’est possible de vivre sans tuer d’animaux, possible d’enfin écouter une

petite voix intérieure qui me disait depuis bien longtemps que cela était juste. Lorsque j'ai décidé de devenir végétarienne, ça a été un grand soulagement et une fierté. J'ai continué ma démarche par le végétalisme, peut-être socialement moins facile, mais encore plus en accord avec mes convictions.

Aujourd'hui, ce mode de vie est devenu une évidence pour moi et j'ai tendance à en parler de moins en moins. La majeure partie de mes ami-e-s refuse également de manger des cadavres d'animaux, et le reste de mon entourage est généralement discret sur ce propos. Par expérience, je sais que parler du fait de manger de la viande ou non avec des *« viandistes »* demande beaucoup d'investissement personnel et, aujourd'hui un peu lasse, voire un peu lâche, j'évite le sujet à moins d'être sollicitée. Je dis simplement que je suis végétalienne *« pour les animaux »*, et beaucoup se satisfont de cette explication. Soit elles/ils connaissent pertinemment la situation des animaux, mais n'ont surtout pas envie d'en parler et risquer de se remettre en question, soit elles/ils s'en moquent éperdument ; d'autres cherchent à comprendre ou à se justifier et, ce sont très souvent les mêmes questions qui reviennent – questions que j'ai, moi aussi, parfois posées quinze ans en arrière :

Mais qu'est-ce que tu manges alors ? Tu n'as pas de carences ? Et les 8 acides aminés nécessaires aux humains ? Et le calcium, le fer, les protéines, tu les trouves où ? Est-ce que la viande ne te manque pas ? Et du poulet, tu en manges ? Et le poisson ? Oui, mais pourquoi les œufs, car les poules pondent de toute façon ! Et le lait, il faut bien traire les vaches, non ? Mais les humains ont toujours mangé de la viande ! On est des omnivores, des carnivores, des prédateurs ! Et les lions, ils mangent bien des gazelles ! Et puis on a toujours fait ça, c'est la tradition ! Et qu'est-ce que deviendraient tous les bouchers si on arrêtait de manger de la viande ? Et on serait envahi par les animaux ! Par l'herbe qu'ils mangent ! Que j'arrête de manger de la viande ne changera rien ! Et si tu étais la seule survivante dans un avion écrasé en haut de la montagne avec seulement des boîtes de thon ? Et si tu étais Inuit ? Et si tu vivais à la préhistoire ? Et le cri de la carotte ? Allez, juste pour goûter un petit morceau, je suis sûr que tu en as envie !

Il y a les questions de bonne foi, posées par des personnes qui cherchent vraiment à comprendre pourquoi je refuse de manger des animaux. Imprégnées de culture dominante et des lobbies viandistes, elles ne se sont pas encore réellement demandées ce que vivaient les animaux qu'elles retrouvaient découpés sur un étal de supermarché puis cuisinés dans leur assiette. Avec ces personnes, l'échange existe et la discussion est souvent intéressante.

Et puis, il y a les questions qui permettent de faire semblant de vouloir savoir, mais les personnes sont en réalité de mauvaise foi, provocatrices et non réceptrices. Ces discussions tournent d'autant plus court que je n'ai plus la patience de m'y investir. D'ailleurs, ces personnes-là sont les mêmes qui me traitent en cinq minutes de *« bouffeuse de salade verte »* comme si cela constituait une insulte en soi ! Mieux vaut sans doute boire du sang ! Il est très difficile de faire comprendre à celle ou à celui qui me parle uniquement des élans gastriques de son estomac ou de son confort culturel ou social, que les animaux

souffrent réellement, et qu'elle/il a le pouvoir de faire en sorte que cela cesse.

Et pourtant, je crois que ce sont bien là les deux raisons essentielles qui font qu'on continue à manger de la viande. Parce que *« c'est bon »* et parce qu'on n'a pas envie de remettre en cause sa propre société. Je n'ai jamais entendu personne dire qu'il mangeait de la viande par plaisir de faire souffrir les animaux, parce que le débectage des poussins est plaisant ou l'élevage en batterie des veaux bucolique. Les visites d'élevages et d'abattoirs ne sont pas au programme des agences de tourisme ou des classes scolaires. Au contraire, beaucoup de viandistes *« ne feraient pas de mal à une mouche »* et revendiquent, apparemment sincères, qu'il ne faut pas maltraiter les bêtes. J'ai grandi dans le respect des animaux de compagnie et sauvages, mais j'ai passé les repas de mon enfance à découper des vaches, des poissons et des poules dans mon assiette. De toute ma vie, je n'ai rencontré qu'une seule personne, un élève de ma classe au collège, qui prétendait que les animaux sont incapables de ressentir la douleur ou le plaisir. Ce garçon, brutal et hautain, comparait par exemple son chien à une machine programmée. Si tous les viandistes tenaient ce discours, ce serait absolument désespérant pour les animaux, mais au moins je comprendrais pourquoi ils/elles les mangent.

Mais ce n'est pas le cas, et je me demande chaque jour pourquoi les gens continuent de manger des animaux. Je connais des individus très sympathiques, gentils, ouverts, compréhensifs, qui luttent parfois vraiment contre les souffrances de ce monde, et je suis toujours étonnée et profondément attristée de les voir manger

anodinement un sandwich au jambon ou un poulet/frites… Les animaux n'ont pas la chance de faire partie de l'humanité et ainsi tous leurs droits les plus élémentaires sont complètement ignorés, même par les humain-e-s les plus compatissant-e-s envers les autres humain-e-s… compassion évidemment très juste, mais quel dommage qu'elle s'arrête à la frontière des espèces biologiques ! L'évidence de mon végétalisme ne l'est souvent que pour moi.

J'ai donc regardé les horreurs de cette vidéo pour me remotiver à plaider la cause des animaux autour de moi. Après une soirée passée à voir des vaches baigner dans leur sang, des moutons se faire égorger vivants, des cochons terrorisés frappés à la matraque électrique, des renards gazés, des veaux affolés et torturés, j'avoue avoir surtout été profondément démoralisée et choquée. Pendant deux semaines, d'effrayants et sanguinolents cauchemars sont venus hanter mes nuits : je rêvais de têtes de vaches coupées empilées, d'animaux égorgés… Et puis, encore pire qu'avant, j'ai rencontré l'immense, l'insurmontable difficulté de parler de ce que j'avais vu. Comment raconter à une amie en train de manger une escalope de veau les souffrances atroces du veau immobilisé pour des mois, sa vie entière, la tête coincée entre deux barreaux ? Pourtant, qui ignore encore que les veaux sont élevés dans l'obscurité, immobilisés, volontairement anémiés par une alimentation carencée en fer, pour que leur chair soit tendre et blanche ? Plaisir gustatif, demande des consommateurs/trices… Ne croyez pas que vous n'avez pas le pouvoir d'agir !

Les images de ces veaux de quelques semaines traînés

et immobilisés de force, qui tentent désespérément d'échapper des mains de leurs bourreaux (y a-t-il un autre mot ?) et de l'épouvantable sort qui les attend, resteront à jamais marquées dans ma mémoire. Mais que dire à mon amie qui termine son escalope ? J'entends déjà sa réponse : *« Ce n'est pas parce que tu ne manges pas de viande que tu es obligée d'en dégoûter les autres ! »* ou *« ne sois pas intolérante »*. Comme s'il s'agissait d'une affaire personnelle de goûts et de couleurs, la réplique *« chacun-e fait bien ce qu'il/elle veut »* revenant dans ces discussions comme un leitmotiv.

Oui, chacun-e fait bien ce qu'il/elle veut, mais cela ne devrait pas être avec les animaux ! Pas avec des êtres qui peuvent avoir peur, avoir mal, ne pas vouloir mourir ! Si vous doutez de cela, visitez un abattoir, regardez un documentaire sur le sujet ; vous y verrez autre chose que des vaches souriantes, des cochons enjoués et joufflus, bref des animaux ravis à la perspective de se faire massacrer et déguster, comme ceux qu'on voit sur les emballages et autres enseignes viandistes.

Que faire pour que cesse la souffrance des animaux ? Je me le demande chaque jour…

Une de mes amies refuse de voir des vidéos de ce style car elle ne veut pas *« devenir végétarienne par sensiblerie »*. Être capable d'éprouver de la compassion pour les animaux est donc taxé de sensiblerie, et cela est apparemment un sentiment négatif. Pourtant, les mobilisations qui ont eu lieu aux États-Unis contre la guerre du Viêt-Nam ont été déclenchées par la prise de conscience liée à un reportage photos (l'un des premiers du genre) ; fallait-il rejeter la paix car elle

aurait eu lieu grâce à la sensiblerie ?! Au contraire, je revendique ma capacité d'être sensible ! La sensiblerie n'est-elle pas l'opposé de la brutalité, de l'indifférence ? Je n'aime pas la guerre, ni l'esclavage, ni aucune forme de violence ou de brutalité ; oui, je préfère mille fois la sensiblerie à l'exaltation guerrière, à la boucherie d'un champ de bataille et d'un abattoir ! Être adepte de la non-violence n'est pas synonyme de passivité ou de soumission !

Je reste sidérée de constater que la non-violence s'arrête encore bien souvent aux frontières de l'humanisme. Non violentes, ces personnes qui mangent du cochon et cautionnent l'emprisonnement à vie dans un cube de béton minuscule, quand ce n'est pas l'immobilisation totale ? Pacifistes, les pêcheurs et mangeurs de poissons qui participent directement à la souffrance liée à la décompression, à l'agonie par asphyxie, à la prise par hameçon qui déchire la bouche ? Altruistes, tous ceux et celles qui fêtent Noël au foie gras et dans le sang de la dinde et la souffrance atroce de l'engraissage ? Heureusement, beaucoup de personnes et des personnalités ont osé s'affranchir de cette incohérence, je pense à Gandhi ou à Théodore Monod qui ont souvent guidé ma pensée.

Si nous voulons vraiment d'un monde sans violence, sans horreur, sans torture, pourquoi ne pas simplement déjà commencer par enlever celles de nos assiettes ? Devenir végétarien-ne ou végétalien-ne n'empêche personne de lutter pour améliorer la vie d'autres humain-e-s, ni de jouer au foot, ni d'écouter de la musique, ni de suivre des études ou une carrière ; et ça permet de diminuer tant d'horreurs, celles des tortures et des souffrances cachées derrière les murs des

abattoirs et des élevages.

Mais c'est vrai que pour devenir végétarienne puis végétalienne, j'ai dû admettre que, pendant plus de vingt ans de viandisme, j'ai moi aussi contribué au grand massacre. N'empêche, quel plaisir d'être désormais en accord avec mon refus de la violence ! Cette victoire sauve directement au moins vingt animaux par an, et m'a permis de découvrir une autre approche du monde, où le plaisir culinaire viandiste cède le pas à l'émerveillement de la vie.

Je ne regrette pas d'avoir regardé cette vidéo, même si cela a été traumatisant. Cela reste difficile pour moi de parler au nom des animaux, ce sujet provoque si souvent l'agressivité et les moqueries que je manque désormais de patience, mais je sais désormais de quoi parler :

des jeunes animaux séparés de force de leur mère, des brebis mourant de soif pendant leur transport vers l'abattoir, des poussins mâles écrasés ou étouffés vivants à moins d'une semaine d'existence, d'autres débectés à vif, des grenouilles découpées vivantes qui agonisent pendant des heures, des truies stérilisées sans anesthésie, ou totalement immobilisées pendant les longs mois d'allaitement, des chevaux aux jambes brisées par le transport, des cochons déchargés des camions à coups de matraque, de ce veau apeuré de quelques jours qui peine à suivre sa mère dans le couloir de l'abattoir, des vieilles vaches laitières qui, après une vie d'immobilité et d'obscurité, traînent la patte vers leur délivrance sanglante, des chevreaux appelés *« raviolis »* par leur éleveur parce que c'est ainsi qu'ils finissent tous,

des millions d'animaux en bonne santé ou malades qui

deviennent fous de promiscuité, de douleur, de peur, de soif, uniquement parce qu'un bœuf bourguignon, un cassoulet, du foie gras, une truite aux amandes ou un barbecue entre amis, quand même, c'est rudement bon, et que dire « *non* » c'est aussi casser la complicité, oser la revendication non-violente…

Je ne parle ni de morale, ni d'intelligence, ni de positions politiques ou de principes, mais de souffrances réelles et cachées, quotidiennes, et que nous seuls avons le pouvoir de faire cesser.

Cela ne suffit pas souvent, pourtant, y a-t-il autre chose à ajouter ?

Réflexions sur le végétarisme

Nelly Sarreméjeanne

Je suis militante pour un végétarisme éthique depuis de nombreuses années et l'argument que l'on m'oppose le plus souvent est : « *le sentimentalisme* ».

Quand on me jette à la figure que tout ça c'est du sentimentalisme, je réponds quand je suis énervée qu'il y a des gens qui réfléchissent avec leur portefeuille, d'autres avec la raison d'intérêt, d'autres avec leur cul, et que moi qui suis une affreuse sentimentale je raisonne avec mes sentiments. Et je trouve que ce n'est pas la plus mauvaise façon d'aborder le Réel.

C'est un peu court comme argumentation, je le reconnais, mais ça fait du bien de le dire face à un interlocuteur de mauvaise foi (qui part en général dégoûté).

Il est bien évident que la vie des animaux est importante pour elle-même, en elle-même, au-delà des sentiments qu'ils nous procurent.

Cette notion de « *sentimentalisme* » est en rapport direct avec le sexisme. Qu'une femme soit sentimentale à ce point c'est charmant, mais de la part d'un homme… ! C'est de la faiblesse débilitante !

Bref ! s'inquiéter du sort des animaux ça ne fait pas sérieux.

Et puis ce fameux sentimentalisme ne l'a-t-on pas jeté à la figure de ceux qui s'inquiétaient du sort des Juifs pendant la seconde guerre ?

Je ne peux pas m'empêcher de rapprocher le sort que l'on réserve aux animaux avec celui des génocides ou du commerce des esclaves. Il y a beaucoup de points communs :

• Mépris et explication pseudo-scientifique pour justifier le déni d'existence et le sort qu'on leur réserve.

• Transport vers la mort dans des conditions tellement atroces que beaucoup en meurent avant le coup de grâce.

• Concentration dans des locaux surpeuplés et insalubres.

• Taylorisation de la mise à mort sans égard ni pour la souffrance ni pour l'angoisse ainsi générées.

N'oublions pas qu'il y a un siècle à peine, les esclaves noirs n'étaient pas considérés comme des êtres humains, ce qui justifiait les pires atrocités. Et l'Église ne s'est-elle pas demandée si les femmes avaient une âme ? Elle ferait bien de se poser la question sérieusement en ce qui concerne les animaux.

L'homme passe sa vie à être schizophrène. Par exemple, il va décréter que les chats, les chiens et autres cochons d'Inde sont des compagnons de vie qu'il faut nourrir, aimer et protéger, et une autre catégorie animale sera considérée seulement comme un amas de protéines. Quand ce n'est pas, comble de l'horreur ! un même animal qui passe d'une catégorie à une autre quand c'est l'intérêt de l'homme. Un cheval pourra

passer du statut d'animal choyé et respecté à celui de beefsteak sans que personne n'y trouve à redire.

Cela me fait penser à une blague de chez moi :

« À table la maman de Toto lui demande :

— Tu l'aimais bien ta Grand-Mère ?

— Oh oui ! répond Toto.

— Et bien reprends-en un morceau ! »

Vous trouvez ça de mauvais goût ?

Moi aussi.

C'est Tristan Bernard qui disait : *« Les animaux sont mes amis et je ne mange pas mes amis ! »*

Élever un enfant dans cette vision catégorielle utilitaire et schizoïde est un crime contre l'humanité, car c'est apprendre la domination d'une catégorie sur une autre, et tout le reste va avec.

Considérer qu'il y a des animaux de compagnie et d'autres qui ne le sont pas est une attitude purement culturelle aussi subjective que les sentiments que ceux-ci nous inspirent.

Ce qui est raisonnable, c'est d'envisager que l'homme se réconcilie avec son environnement au lieu de l'exploiter et de le détruire, qu'il se réconcilie avec la Nature, sa nature, et de ce fait avec lui-même.

Le 10 janvier 2003

Jacotte

Retour d'une sortie cinoche en solitaire, me laisse séduire par la pensée de faire un dernier bisou à mon amoureux avant d'aller dormir ; il n'est pas seul, mais accompagné d'une bande de camarades bons vivants où l'alcool a installé une ambiance assez relâchée et conviviale.

Quand, d'une discussion de bouchons lyonnais et de tout l'art de présenter le foie gras, nous en arrivons par des détours logiques au cri du cochon égorgé — le patron dudit bouchon organise la fête du cochon, aux abattoirs de Corbas où il convie famille, amis, cuisiniers, et autres fins gourmets en tous genres.

Je m'attends naïvement à un soupçon de désapprobation quant à ce rite barbare, et à un tantinet de respect pour l'animal qui paye de sa vie le plaisir de mastication d'une andouille ou la jouissance maxillaire provoquée par l'arrachement de la chair d'une côte, *« dans le filet s'il vous plaît ! »*.

Et non ! Allons Jacotte, descends de ta planète où l'on donne du végécat au chat, l'air est au spécisme ambiant !

Et les voilà tous partis dans un élan de frénésie générale, d'éclats de rire, de projets d'enregistrement de ce *« patrimoine sonore »*, masse ricanante à peine troublée par une amie, petite voix féminine à mes côtés, qui trouve que quand même c'est dégueulasse.

Même plus l'énergie de m'opposer, ils sont trop forts dans leur nombre et dans leur cruauté.

Comment peuvent-ils décemment se réjouir de l'assassinat d'un cochon et de la possibilité d'en tirer pour certains quelques traces analogiques sur le support d'un mini-disc ? …

Décidément, je ne comprends pas les hommes, ne ressentent-ils donc rien, se carapacent-ils tant que les émotions ne font plus surface ?????…

FORMATAGE RÉUSSI.

Ou serait-ce la crainte de perdre leur autorité établie en reconnaissant que les autres êtres vivants sont tous capables d'une certaine forme d'intelligence, de réceptivité et de ressenti ?

Je me perds dans ce monde et me sens très isolée et incomprise dans ce genre de contexte, alors je rassemble silencieusement mes affaires et m'éclipse sans verbaliser une once d'opposition. Mon expression endeuillée parlera pour moi.

R. me raccompagne à la porte, bien conscient du malaise qui provoque mon départ, mais je ne peux lui donner sincèrement le bisou pour lequel j'ai gravi les 5 étages. Prise sur le vif, je ne peux plus non plus envisager d'être confrontée, par son intermédiaire, à de si cruels amis, si bons vivants qu'ils soient. Je ne cautionne pas la tradition gastronomique française, je refuse de la défendre à coups de couteaux sanglants.

Bien résolue ce soir à ne plus être mêlée à de pareilles ambiances, je rejoins la rue des Capucins en passant par la rue Ste Catherine, la rue du Khébab, la rue de l'empilage de tranches de cadavres grillés… et tout continue de m'écœurer, de m'agresser.

Et tout me semble avoir été fabriqué dans le but de complaire à la race des dominants.

La bonne bouffe ?

Cristèle

Ne te dérange pas, finis ton steak-frites, bouffe ta viande carrée et quadrillée. Sa forme te cache sa vie passée, révolue, irremplaçable, sa vie antérieure à cette situation dégradante pour tout-e être vivant-e. Tu peux emmerder et piquer ce tas inerte et inoffensif, bon à croquer à présent, alors que d'autres en vomissent rien qu'en y pensant.

Tu n'entends rien ? Oui toi ? Là, juste là, sous ton nez ou à l'intérieur de toi, ça crie, ça souffre ! Non, évidemment, le bruit de la douleur tu ne peux plus le cerner. Tu n'entends plus que des claquements de fourchettes, tu ne sens pas ce qu'il y a avant tout ça et pourtant tu sais ce qu'est la douleur, mais tu fais comme si rien n'avait été souffrance. On met des œillères aux chevaux, mais c'est toi qui les portes réellement. Les cris, les tourbillons de sueur, et le sang qui circule ou se taille à toute vitesse, face aux électrochocs et coups en tout genre (je passe les détails, c'est répugnant) sont loin maintenant ; bien loin pour toi de cette chair entamée au coin de ton assiette blanche. On dit que le blanc est symbole de pureté dans certaines cultures, et dans la tienne ?

Sais-tu ce que tu manges ? Que manges-tu ? Qui manges-tu ? Pourquoi ne fais-tu pas cuire « *ton* » chien, celui qui vit à tes côtés ? (les humain-es sont les seul-es animaux qui font cuire leur viande… gaspillage d'énergie). Et Fifi le hamster ? Et « *tes* » poissons

rouges, ceux achetés puis mis dans cette jolie cage d'acier inoxydable, pour décorer un peu ? Tu les aimes ? Dans certains pays asiatiques, on mange les chiens et les poissons rouges entre autres, et on vénère les vaches, alors que d'autres les respectent ou non de manière inversée. Mais qu'ont-ils/elles de différent tous ces êtres domestiqués, d'une animal-e autre, si ce n'est la liberté (une liberté limitée par des humain-es dont leur propre liberté est aussi limitée par d'autres humain-es…). Qu'ont-elles/ils de différent si ce n'est qu'ils/elles vivent pour toi ? Oui, je crois qu'elles/ils vivent parce que tu le veux et le vaux bien, parce que tu les as choisi-es pour ce qu'ils/elles t'apportent et non pour leurs intérêts personnels.

N'es-tu pas un-e animal-e toi aussi ? Une *« bestiole »* que l'on pourrait déguster morceau par morceau ? (humm… quelqu'un-e pourrait me passer la sauce moutarde s'il/elle vous plaît ?). Non, tu n'en es pas un-e ? pourtant j'entends souvent dire *« Mais tu sais, manger de la viande, c'est s'inscrire dans la chaîne alimentaire. Nous sommes des animaux-ales qui en mangeons d'autres, c'est 'normal', c'est naturel ! »*. Je crois que tu prétends être un-e animal-e quand ça t'arrange en fait. Tu n'es pas de cet avis ? Alors ça serait cool que tout le monde se laisse pousser les poils. Allez les amies, Libération ! enfin, revenons en à nos moutons… Tu es certes un-e animal-e, mais il n'y a pas pour les animaux-ales-humain-es nécessité de dévorer d'autres espèces. Les loups ne sont pas herbivores et eux s'inscrivent dans une chaîne alimentaire, puisqu'ils *« naissent de la terre et retournent à la terre »* contrairement à nous (cercueil oblige…).

Alors mangeons végétal ! croquez des fruits ! savourez

des légumes ! dégustez des salades ! goûtez des céréales ! Mais on n'est pas non plus des animaux-les qui se satisferaient des aliments qu'ils/elles glanent et grappillent, d'une part peut-être par goût, mais aussi parce qu'ils/elles font avec les moyens du bord. La majorité des animaux-les en *« liberté »* mangent ce que la *«nature»* met à leur disposition, sans transformer ces aliments, si ce n'est par la mastication. D'autres commencent par les casser s'il y a une coquille, ou bien par les raper tel-les certain-es primates qui ont découvert que cela leur était plus agréable. On peut cuisiner tout ça, si si, et découvrir de nouvelles saveurs gustatives, élargir les champs d'horizon de nos pauvres papilles souvent coutumières et trop salées.

Enfin, prends conscience de ta supériorité possible sur ceux et celles que l'on nomme les animaux-ales et respecte-les !! Mais au fait, tu manges peut-être des animaux non humains par pur conformisme, c'est vrai que si y a rien d'autre dans le frigo… c'est tellement plus simple, steak-frites, *« un steak-frites garçon ! »*, et puis c'est bien dans la *« norme »*… pas de risque, un-e bon-ne citoyen-ne, comme tout le monde. Mais si tu ne changes pas ton monde, qui le fera ? Qui abolira la souffrance ? Dieu ? Je ne crois pas…

Aimes-tu la Corrida, avec un grand C ? Je me suis toujours demandé qui dépend de l'autre dans cette atroce pratique. Le taureau épuisé et désarmé ou l'animal-e-humain-e qui organise cette boucherie, en duel avec cet autre de qui tout le *« spectacle »* et le commerce sanglant de la tauromachie dépend ? On pourrait, à partir de cet exemple, se demander qui est réellement supérieur à qui dans ces histoires de dominations : les humain-es mangent et brutalisent les

non humain-es et les dominent de cette façon. Mais ces mêmes humain-es sont dominé-es par ils/elles car nos cultures sont en grande partie fondées sur cette supériorité que nous exercons. Sommes-nous prêt-es à rejeter cette domination et ce statut que l'on pense supérieur, pour vivre autrement, et probablement mieux ?

Mais comment est-ce que je fais pour supporter tout ça…

Lucile

Et si j'avais été allemande pendant les années de nazisme ? Et si mon entourage avait été SS ? …

Il n'y a pas de raison que ma famille, mes ami-es, mes connaissances, aient été particulièrement sadiques, violents, méchant-es, malades, dérangé-es, cruel-les, atroces…

Non. Ils et elles auraient probablement été plutôt sympas, sensibles, ielles auraient aimé la vie, ou pas, aimant leurs ami-es, pleurant leur bonne chienne morte, bon-nes vivant-es, rigolard-es, se cherchant dans la vie, doux, timides pour certain-es, plutôt bien intentionné-es en général, justes avec leurs semblables…

……

Et moi, je sais ce qui se passe avec les Juif-ves, Tziganes, lesbiennes, gays, communistes, fous/folles… Les ghettos, les prisons, les humiliations, la perte de droits, de biens, et bientôt les camps, la mort…

Et je me mets à la place de ces gens. Et je ressens leurs peurs ; je me décompose en sentant dans mes tripes leur vie brisée ; je vis leurs séparations d'avec leurs proches ; je vis leur panique quand on les fait monter

à coups de matraque dans les wagons de la mort ; je vis leur soif, leur faim, leur étouffement durant ces heures qui n'en finissent plus.

Je hurle en dedans quand je pense à tout ca.

Et parfois, je dis à mes contemporains :

« Mais vous trouvez ça juste ce qui se passe dans les camps de concentration ? »

Les plus doux me répondent :

« Mais voyons, ce ne sont pas des aryens (hétérosexuels) ! »

« Ces gens là n'ont rien à voir avec nous. Leur peau, leur nez, leur façon de vivre, leur capacité à appréhender la vie tout ça, ils sont très différents ! »

« Ah Lucile, tu as toujours été trop sensible !… »

D'autres s'énervent :

« Libre à toi de ne pas acheter d'abat-jour en peau de Juif, mais tu commences à nous faire chier avec ça ! »

D'autres prennent leur air provocateur :

« Oh, le pauv' petit Tzigane qui va griller dans le four… » et tout le monde s'esclaffe.

Les plus compréhensif/ves soupirent :

« Moi aussi j'ai des luttes qui me tiennent à cœur tu sais. C'est bien, c'est très bien… »

« Et oui, c'est triste mais c'est comme ça. Tu sais, dans la nature, les animaux défendent leur territoire… »

Les plus gêné-es supplient :

« Oh arrête, ne nous raconte pas ces horreurs s'il te plaît. »

Et beaucoup de dire :

« Mais on s'en fout complètement de tout ça. »

Et là, malheur à moi si j'insiste. Mes ami-es de l'Allemagne nazie, ils ne veulent pas entendre, pas changer, pas accepter qu'il se passe dans ce pays quelque chose d'injuste et d'inacceptable.

Ces gens là autour de moi, ma sœur, mon voisin, ma copine, ma bande de potes, ma tante qui est si gentille, tous sont les fièr-es gagnant-es d'un système qui cautionne toute cette tragédie.

À quelques kilomètres de moi, il y a Auschwitz où périssent des milliers de gens.

……

France, 2003.

Je suis végétalienne pour les animaux.

Et je vis le même cauchemar.

Ma faculté de me mettre à la place des Juifs, homos, Tziganes… je l'ai aussi quand il s'agit des animaux.

Et peu importe tous les faux arguments *« Ça a toujours été comme cela, les animaux se mangent entre eux, si l'on ne mange plus de vaches, l'herbe va trop pousser… »*.

Autour de moi, tout n'est que massacre, animaux morts étalés dans les vitrines, leurs peaux tendues sur les pieds des passant-es.

J'entre chez des ami-es : petits cadavres dans le frigo.

J'ouvre un livre : au bout de trois pages, on y parle de mets 'succulents' (au sang coulant)…

Et moi je me dis qu'aujourd'hui même, rien qu'en France, il y a eu 3 millions d'animaux abattus pour leur chair.

Pour mon voisin de train, qui mange un sandwich au jambon en me souriant d'un air doux,

Pour mon oncle qui est un vrai homme alors qui doit manger « *son* » beefsteak,

Pour ce copain qui sent que son corps à lui en a besoin,

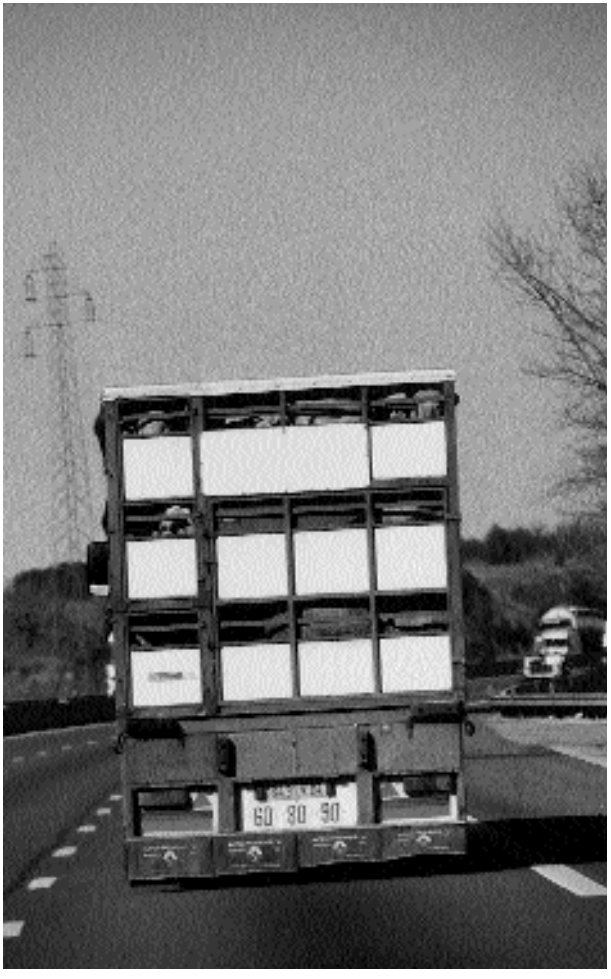
Pour cette personne devant moi dans la queue du supermarché, qui étale sur le tapis roulant des morceaux de petits corps (« *Mais c'est la nature…* »).

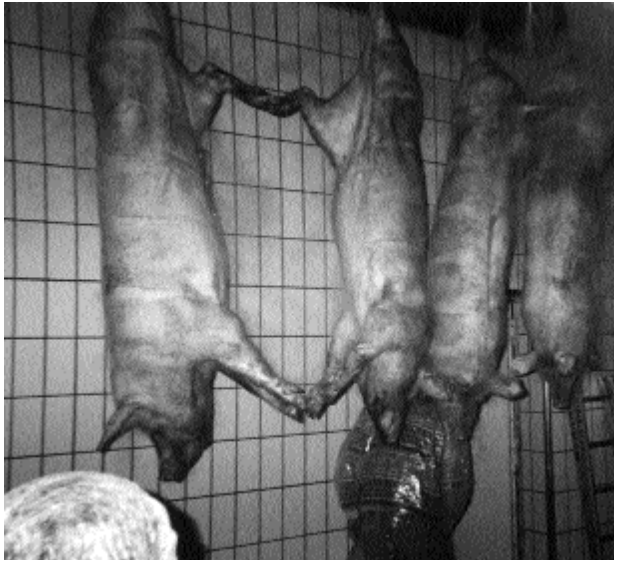
Pour cette amie pourtant si proche, qui pense qu'elle va mourir si elle ne mange pas d'animaux morts,

Pour vous tous qui faites la fête et riez autour d'une table où gisent les victimes.

Au secours.

Je vis dans ce monde-là, maintenant, de la même manière que toi, maintenant, avec ton esprit de maintenant, tu penses que tu aurais vécu en Allemagne nazie…





« Pour un petit morceau de viande, nous volons une âme de lumière et l'espace de temps dans laquelle elle est née et pour lequel elle se réjouissait. »

Plutarque

Pour un petit morceau de viande…*

Christiane

Une étudiante en médecine vétérinaire en stage dans un abattoir témoigne.

« *Seuls les animaux transportés conformément à la Loi sur la protection des animaux (LPA) et possédant une marque d'identification en règle sont acceptés* ». C'est l'inscription qui figure au-dessus de la rampe en béton. Au bout de cette rampe gît raide et blafard un cochon mort. « *Oui, certains meurent déjà durant le transport. Par collapsus cardiaque.* »

J'ai emporté une vieille veste ; bien m'en a pris. Pour un début d'octobre, il fait un froid glacial. Ce n'est pourtant pas pour cette seule raison que je frissonne. J'enfonce les mains dans mes poches, m'efforce de montrer un visage avenant pour écouter le directeur de l'abattoir m'expliquer qu'on ne procède plus depuis longtemps à un examen complet de chaque bête, seulement à une inspection. Avec 700 cochons par jour, comment cela serait-il possible ?

« *Ici, il n'y a aucun animal malade. Si c'est le cas, nous le renvoyons tout de suite, avec une amende salée pour le livreur. S'il le fait une fois, il ne le fera pas une deuxième.* »

* Ce texte a déjà été publié par diverses associations végétariennes.

Je baisse la tête comme pour m'excuser – tenir, simplement tenir, tu dois tenir ces six semaines – que deviennent les porcs malades ?

« Il y a un abattoir tout à fait spécial. »

Je possède une certaine expérience concernant les règlements relatifs au transport et sais à quel niveau la protection des animaux est à présent reconnue. Ce mot, prononcé dans un tel endroit, a une résonance macabre. Dans l'intervalle, un gros camion d'où s'échappent des cris stridents et de lugubres grognements est venu se ranger face à la rampe. Dans la pénombre du matin, on distingue mal les détails ; toute la scène revêt un aspect irréel et rappelle quelque sinistre reportage de guerre montrant des rangées de wagons gris et les visages blêmes et terrorisés d'une masse de gens humiliés, sur la rampe de chargement, embarqués par des hommes en armes. Tout d'un coup, je m'y trouve en plein cœur, et c'est comme quand on fait un cauchemar dont on se réveille couvert de sueurs froides : au milieu de ce brouillard, par un froid glacial, dans ce demi-jour sale du bâtiment immonde, bloc anonyme de béton, d'acier et de catelles blanches, tout derrière, à la lisière du bois recouvert d'une légère gelée ; ici se passe l'indicible, ce dont personne ne veut rien savoir.

Les cris, c'est la première chose que j'entends chaque matin lorsque j'arrive pour obtenir mon certificat de stage de pratique. Un refus de ma part d'y participer aurait signifié pour moi cinq années d'études perdues et l'abandon de tous mes projets d'avenir. Mais tout en moi – chaque fibre, chaque pensée – n'est que refus, répulsion et effroi, et la conscience d'une insurmontable impuissance : devoir regarder, ne rien

pouvoir faire, et ils vont te forcer à coopérer et te souiller de sang. De loin déjà, quand je descends du bus, les cris des cochons me transpercent comme un poignard. Pendant six semaines, des heures durant, sans répit, ces cris retentiront à mes oreilles. Tenir. Pour toi, cela aura une fin. Pour les animaux, jamais.

Une cour déserte, quelques camions frigorifiques, des moitiés de cadavres de cochons pendus à des crochets, aperçus à travers une porte, dans un éclairage aveuglant. Tout ici est d'une propreté méticuleuse. Cela, c'est la façade. Je cherche l'entrée ; elle est située de côté. Deux bétaillères passent devant moi, leurs phares jaunes allumés dans la brume matinale. La lumière blanche des fenêtres éclairées me montre le chemin. Après avoir monté quelques marches, je me retrouve à l'intérieur, où tout est carrelé en blanc. Pas d'âme humaine en vue. Ensuite un corridor, blanc lui aussi, et le vestiaire pour les dames. Il est bientôt 7 heures, et je me change : du blanc, du blanc, du blanc ! Mon casque d'emprunt oscille d'une façon grotesque sur mes cheveux raides. Mes bottes sont trop grandes. Je retourne dans le corridor et me range du côté des vétérinaires. Aimables salutations. *« Je suis la nouvelle stagiaire »*. Avant de continuer, les formalités. *« Enfilez un vêtement chaud, allez chez le directeur et remettez-lui votre certificat de santé. Le Dr. XX vous dira alors où vous commencerez. »*

Le directeur est un homme jovial, qui me parle d'abord du bon vieux temps où l'abattoir n'était pas encore privatisé. Puis s'interrompant à regret, il décide de me faire visiter personnellement les lieux. C'est ainsi que

j'arrive sur la rampe. À ma droite des enclos de béton fermés par des barres en fer. Quelques-uns sont prêts, remplis de cochons. *« Nous commençons ici à 5 heures du matin. »* On les voit se bousculant ici ou se traînant là ; quelques groins curieux arrivent à passer à travers la grille ; des petits yeux méfiants, d'autres fuyants ou en plein désarroi. Une grande truie se jette sur une autre ; le directeur se saisit d'un bâton et la frappe plusieurs fois sur la tête. *« Autrement, ils se mordent méchamment. »*

En bas de la rampe, le transporteur a abaissé le pont du camion, et les premiers cochons, apeurés par le bruit et la raideur de la pente, se poussent vers l'arrière ; mais entre-temps un convoyeur est monté à l'arrière et distribue des coups de trique en caoutchouc. Je ne m'étonnerai pas, plus tard, de la présence de tant de meurtrissures rouges sur les moitiés de cochons.

« Avec les cochons, il est interdit d'utiliser le bâton électrique », explique le directeur. Certains animaux tentent quelques pas hésitants, en trébuchant parfois. Puis les autres suivent. L'un d'entre eux glisse et sa patte se coince entre la rampe et le pont ; il remonte et continue en boitant. Ils se retrouvent à nouveau entourés de barres de fer qui les mènent inévitablement à un enclos encore vide. Lorsque les cochons se trouvant à l'avant arrivent dans un coin, ils s'y entassent en bloc et s'y cramponnent avec fermeté, ce qui fait pousser à l'employé des jurons de colère et cravacher les cochons de l'arrière qui, pris de panique, essaient de grimper par-dessus leurs compagnons d'infortune. Le directeur hoche la tête : *« Écervelé, simplement écervelé. Combien de fois ai-je déjà dit qu'il ne servait à rien de frapper les cochons se trouvant à l'arrière ! »*

Pendant que j'assistais, pétrifiée, à cette scène – rien de tout cela n'est réel, tu rêves – le directeur se retourne pour saluer le convoyeur d'un autre transport, arrivé en même temps que le précédent et qui s'apprête à décharger. La raison pour laquelle tout est allé ici beaucoup plus vite, mais avec beaucoup plus de cris, je l'ai tout de suite vu : derrière les porcs qui trébuchent, un deuxième homme apparu dans l'aire de déchargement assène, pour accélérer l'opération, des chocs électriques. Je regarde l'homme, ensuite le directeur : *« Vous savez pourtant que c'est interdit avec les porcs. »* L'homme regarde, étonné, puis range l'instrument dans sa poche.

Par derrière, quelque chose se frotte à moi à la hauteur des genoux ; je me tourne et j'aperçois deux yeux bleus vifs. Je connais de nombreux amis des animaux qui s'enthousiasment pour les yeux animés de sentiments si profonds des chats, pour le regard indéfectiblement fidèle des chiens. Mais qui parle de l'intelligence et de la curiosité perceptibles dans les yeux d'un cochon ? Bientôt, j'apprendrai à les connaître, ces yeux, mais d'une autre manière : muets de peur, abattus de douleur, puis vidés, brisés, exorbités, roulant sur un sol maculé de sang.

Une pensée me traverse l'esprit comme un couteau acéré, et elle me reviendra des centaines de fois au cours des semaines suivantes : manger de la viande est un crime – un crime…

Après un tour rapide de l'abattoir, je me retrouve dans la salle de pause. Une fenêtre qui s'ouvre sur la salle d'abattage laisse voir des cochons couverts de sang, suspendus, défilant dans une chaîne sans fin. Indifférents, deux employés prennent leur petit déjeuner. Du pain et du saucisson. Leurs tabliers blancs sont couverts de sang. Un lambeau de chair est accroché à la botte de l'un d'eux. Ici, le vacarme inhumain qui m'assourdira lorsque je serai conduite dans la salle d'abattage est atténué. Je reviens en arrière, car une moitié de cadavre de cochon a tourné le coin à vive allure et a heurté la moitié suivante. Elle m'a frôlée, chaude et molle. Ce n'est pas vrai – c'est absurde – impossible.

Tout me tombe dessus en une fois. Les cris perçants. Le grincement des machines. Le bruit métallique des instruments. La puanteur pénétrante des poils et des

peaux brûlés. L'exhalaison de sang et d'eau chaude. Des éclats de rire, des appels insouciants des employés. Des couteaux étincelants passant au travers des tendons pour pendre aux crochets des moitiés d'animaux sans yeux dont les muscles sont encore palpitants. Des morceaux de chair et d'organes tombent dans un caniveau par où du sang s'écoule en abondance, et ce liquide écœurant m'éclabousse. On glisse sur des morceaux de graisse qui jonchent le sol. Des hommes en blanc, sur les tabliers desquels le sang dégouline, avec, sous leurs casques ou leurs képis, des visages comme on peut en voir partout : dans le métro ou au supermarché. Involontairement, on s'attend à voir des monstres, mais c'est le gentil grand-père du voisinage, le jeune homme désinvolte qui déambule dans la rue, le monsieur soigné qui sort d'une banque. On me salue aimablement. Le directeur me montre encore rapidement la halle d'abattage des bovins, vide aujourd'hui. *« Les bovins sont là le mardi»*. Il me confie alors à une employée en déclarant qu'il a à faire. «*Vous pouvez tranquillement visiter seule la halle d'abattage*. » Trois semaines s'écouleront avant que je trouve le courage d'y aller.

Le premier jour n'est encore pour moi qu'une sorte de quart d'heure de grâce. Je vais m'asseoir dans une petite pièce à côté de la salle de pause et heure après heure, je découpe en petits morceaux des chairs provenant d'un seau d'échantillons qu'une main tachée de sang remplit régulièrement dans la halle d'abattage. Chacun de ces petits morceaux – un animal. Le tout est alors haché et réparti en portions, auxquelles on ajoute de l'acide chlorhydrique et que l'on fait cuire, pour le

test de trichine. L'employée qui m'accompagne me montre tout. On ne trouve jamais de trichine, mais le test est obligatoire.

Le jour suivant, je me rends donc seule dans une partie de la gigantesque machine à découper les morceaux. Une rapide instruction : *« Ici, retirer le reste des os du collier de l'arrière-gorge et séparer les nœuds des glandes lymphatiques. Parfois, un sabot pend encore à une patte, il faut l'enlever. »* Alors, je découpe, il faut faire vite, la chaîne se déroule sans répit. Au-dessus de moi, d'autres morceaux du cadavre s'éloignent. Mon collègue travaille avec entrain, tandis que dans le caniveau tant de liquide sanguinolent s'accumule que j'en suis éclaboussée jusqu'au visage. J'essaye de me ranger de l'autre côté, mais là une énorme scie à eau coupe en deux les corps des cochons ; impossible d'y rester, sans être trempée jusqu'aux os. En serrant les dents, je découpe encore, mais il faut que je me dépêche, pour pouvoir réfléchir à toute cette horreur, et par-dessus le marché il faut que je fasse diablement attention de ne pas me couper les doigts. Le lendemain, j'emprunterai d'une collègue stagiaire qui a terminé son stage une paire de gants en métal. J'arrête de compter les cochons qui défilent devant moi, ruisselants de sang. Je n'emploierai plus de gants en caoutchouc. Il est vrai qu'il est répugnant de fouiller à mains nues dans des cadavres tièdes, mais si l'on se retrouve plein de sang jusqu'aux épaules, le mélange poisseux des liquides corporels pénètre de toute façon à l'intérieur des gants et rend ces derniers superflus. Pourquoi tourner des films d'horreur, quand tout cela se trouve ici ?

Le couteau est bientôt émoussé. *« Donnez-le moi, je vais vous l'aiguiser. »* Le brave grand-père, en réalité un ancien inspecteur des viandes, me lance un clin d'œil. Après m'avoir rapporté le couteau aiguisé, il se met à faire la causette ici et là, me raconte une blague puis se remet au travail. Il me prend désormais un peu sous son aile et me montre quelques trucs qui facilitent quelque peu le travail à la chaîne. *« Écoutez ? Ici tout cela ne vous plaît pas. Je le vois bien. Mais cela doit se faire. »* Je ne peux pas le trouver antipathique. Il se donne beaucoup de mal pour me rassurer. La plupart des autres aussi s'efforcent de m'aider ; ils s'amusent certainement à observer ces nombreux stagiaires, qui vont et viennent ici, qui sont d'abord choqués, puis qui poursuivent en serrant les dents leur période de stage. Toutefois, ils demeurent bienveillants. Il n'y a pas de chicaneries. Il me vient à penser que – à part quelques exceptions – les personnes qui travaillent ici ne réagissent pas de façon inhumaine ; elles sont juste devenues indifférentes, comme moi aussi avec le temps. C'est de l'autoprotection. Non, les vrais inhumains sont ceux qui ordonnent quotidiennement ces meurtres de masse, et qui, à cause de leur voracité pour la viande condamnent les animaux à une vie misérable et à une lamentable fin, et forcent d'autres humains à accomplir un travail dégradant qui les transforme en êtres grossiers. Moi-même, je deviens progressivement un petit rouage de ce monstrueux automatisme de la mort. Au bout d'un certain temps, ces manipulations monotones commencent à devenir automatiques, mais elles restent aussi très pénibles. Menacée d'étouffement par le vacarme assourdissant et l'indescriptible horreur omniprésente, la

compréhension reprend le dessus sur les sens hébétés et se remet à fonctionner. Faire la différence, remettre de l'ordre, essayer de discerner. Mais cela est impossible.

Lorsque pour la première fois – en fait, le deuxième ou troisième jour – j'ai pris conscience que le corps saigné, brûlé et scié de l'animal, palpitait encore et que sa petite queue remuait toujours, je n'étais plus en mesure de me mouvoir. *« Ils… ils bougent encore… »*, dis-je, même si en tant que future vétérinaire j'avais appris que c'étaient les nerfs. J'entends marmonner : *« Mince alors, il y en a un qui a fait une faute, il n'est pas tout à fait mort. »* Un frémissement spectral agite de partout les moitiés de bêtes. C'est un lieu d'horreur. Je suis glacée jusqu'à la moelle.

Rentrée à la maison, je me couche sur mon lit, les yeux au plafond. Passer les heures, les unes après les autres. Chaque jour. Mon entourage réagit avec irritation. *« N'aie pas l'air si renfrognée ; fais donc un sourire. Tu voulais absolument devenir vétérinaire. »* Vétérinaire, oui, mais pas tueuse d'animaux. Je ne peux pas me retenir. Ces commentaires. Cette indifférence. Cette évidence de meurtre. Je voudrais, je dois parler, dire ce que j'ai sur le cœur. J'en étouffe. Je voudrais raconter ce que j'ai vu sur le cochon qui ne pouvait plus marcher, progressant tant bien que mal sur son train arrière, jambes de côté ; sur les cochons qui reçoivent des coups de trique et de pied jusqu'à ce qu'ils finissent par entrer dans le box d'abattage. Ce que j'ai vu en me retournant : comment l'animal est scié devant moi et accroché en oscillant : morceaux de muscles partagés en deux parties égales à partir de

l'intérieur des cuisses. Nombre d'abattages par jour 530, jamais je ne pourrai oublier ce chiffre. Je voudrais parler de l'abattage des bovins, de leurs doux yeux bruns, remplis de panique. De leurs tentatives d'évasion, de tous les coups et les jurons, jusqu'à ce que la misérable bête soit finalement prisonnière de l'enclos fermé par des barres de fer et une serrure à double tour, avec vue panoramique sur la halle où ses compagnons d'infortune sont dépouillés de leur peau et coupés en morceaux ; puis l'avancée mortelle, et dans le moment qui suit la chaîne que l'on accroche à une patte arrière et dont l'animal tente vainement de se débarrasser en la projetant vers le haut, tandis que, déjà, par en-dessous, sa tête est tranchée. Des flots de sang qui giclent à profusion du corps sans tête, tandis que les pattes se recroquevillent… Raconter à propos des bruits atroces de la machine qui arrache la peau du corps, du geste du doigt, circulaire et automatisé, pour ôter le globe de l'œil de son orbite – artère sectionnée, saignante, coulant à flot à l'extérieur – et le jeter dans un trou à même le sol, où il disparaîtra parmi tous les *« déchets »*. Le bruit provenant des envois sur le dévaloir en aluminium usé, des abats retirés du cadavre décapité et qui ensuite, sauf le foie, le cœur, les poumons et la langue – destinés à la consommation – sont aspirés dans une sorte de collecteur d'ordures.

C'est vrai que je voudrais raconter qu'il arrive toujours qu'au milieu de ces montagnes visqueuses et sanguinolentes se trouvera un utérus gravide, et que j'ai vu des petits veaux déjà tout formés, de toutes les tailles, fragiles et nus, les yeux clos, dans une enveloppe utérine qui n'est plus en mesure de les

protéger – le plus petit aussi minuscule qu'un chat nouveau-né, et quand même une vache en miniature, le plus grand au poil tendre et soyeux, d'un blanc cassé, avec de longs cils autour des yeux, dont la naissance devait avoir lieu quelques semaines plus tard.

« Est-ce que ce n'est pas un miracle, ce que la nature crée ? », constate le vétérinaire de service cette semaine-là, en jetant l'utérus avec le fœtus ensemble dans le gargouillant moulin à déchets. J'ai maintenant la certitude qu'aucun dieu ne peut exister puisque aucun éclair ne vient du ciel pour punir tous ces forfaits commis ici-bas, et que ceux-ci se perpétuent interminablement. Ni pour soulager la vache maigre et pitoyable qui, à mon arrivée à 7 heures le matin, se traîne à bout de force, au prix d'efforts désespérés, dans le couloir glacé, plein de courants d'air, et

s'allonge juste devant le box de la mort ; pour elle, il n'existe aucun dieu, ni personne d'ailleurs, pour lui donner une petite tape pour l'aider. Avant tout, il faut traiter le reste des animaux prévus pour l'abattage. Quand je quitte à midi, la vache est encore couchée et tressaille ; personne en dépit d'instructions répétées n'est venu la délivrer. J'ai alors desserré le licou qui lui tranchait impitoyablement la chair et lui ai caressé le front. Elle m'a regardée avec ses grands yeux, et j'ai alors appris en cet instant que les vaches pouvaient pleurer.

Le sentiment de culpabilité, quand on assiste à un meurtre sans intervenir, est d'un poids aussi lourd que si on l'avait accompli soi-même. Je me sens infiniment coupable. Mes mains, ma blouse, mon tablier et mes bottes sont barbouillés du sang de ses congénères : pendant des heures, je suis restée à la chaîne, en train de couper des cœurs, des poumons et des foies. J'ai déjà été prévenue : *« Avec les bovins, on est toujours totalement immergé ! »* C'est cela que je voudrais communiquer, afin de ne pas porter seule le fardeau, mais dans le fond il n'y a personne qui veuille m'écouter. Ce n'est pas qu'au cours de cette période on ne m'ait pas souvent assez posé la question : *« Et à l'abattoir, comment ça va ? Moi, en tout cas, je ne pourrais pas le faire. »* Avec mes ongles enfoncés dans les paumes des mains je gratte les lunules jusqu'au sang pour ne pas frapper ces visages apitoyés, ou pour ne pas jeter le téléphone par la fenêtre ; pleurer, voilà ce que je voudrais faire, mais depuis que j'ai vu ce spectacle quotidiennement, chaque cri s'est étouffé dans ma gorge. Personne ne m'a demandé si je pouvais

tenir. Les réactions à des réponses si parcimonieuses trahissent le malaise à ce sujet. *« Oui, cela est tout à fait terrible, aussi nous ne mangeons plus que rarement de la viande. »* Souvent je m'encourage : *« Serre les dents, tu dois tenir, bientôt tout cela sera derrière toi. »* Pour moi, que le massacre continue jour après jour est l'une parmi les pires manifestations d'indifférence et d'ignorance. Je pense que personne n'a compris que ce ne sont pas ces six semaines à surmonter qui sont importantes, mais bien ce monstrueux meurtre de masse, qui se renouvelle des millions de fois, et dont sont responsables tous ceux d'entre nous qui mangent de la viande. En particulier, tous ceux qui se prétendent amis des animaux et mangent de la viande : ils ne sont pas dignes de confiance.

« Arrête, ne me coupe pas l'appétit ! » C'est aussi avec ce type de réaction que plus d'une fois je suis restée muette. Parfois le ton monte : *« Mais tu es une terroriste, toute personne normale doit rire de toi. »* Comment s'en sortir seule dans de tels instants ? Il m'arrive d'aller regarder le petit fœtus de veau que j'ai ramené à la maison et que j'ai mis dans du formol. *« Memento mori »*. Et laisser en rire les *« gens normaux »*.

Les choses deviennent abstraites quand on est entouré de tant de morts violentes ; la vie à titre individuel apparaît alors comme infiniment dénuée de sens. Quand je regarde les rangées anonymes de cochons transportés sous la même forme à travers la halle, je me demande : *« Les choses seraient-elles différentes si à la place de cochons, il y avait des humains ? »*

D'autant plus que l'anatomie de la partie arrière de l'animal, épaisse, parsemée de pustules et de taches rouges, rappelle étrangement ce que l'on peut voir sur les plages ensoleillées des vacances : des amas de graisse débordant des maillots de bain trop étroits. En outre, les cris qui retentissent interminablement dans la halle d'abattage quand les animaux sentent approcher la mort pourraient provenir de femmes et d'enfants. Ne plus faire la différence devient inévitable. Il y a des moments où je pense : *« Arrêter, cela doit s'arrêter. Pourvu qu'il fasse vite avec la pince électrique, pour qu'enfin cela s'arrête. »*

« Beaucoup d'animaux ne crient pas» a dit une fois l'un des vétérinaires, *«alors que d'autres se figent comme des statues en se mettant à crier sans aucune raison. »* Je me demande pour ma part comment ils peuvent rester immobiles et *« crier sans aucune raison »*. Plus de la moitié du temps de stage est écoulé lorsque je pénètre enfin dans la halle d'abattage pour pouvoir dire : *« J'ai vu. »* Ici se termine le chemin qui débute à la rampe de déchargement. Le lugubre corridor sur lequel débouchent tous les enclos se rétrécit jusqu'à une porte ouvrant sur un box d'attente ayant une capacité de 4 ou 5 cochons. Si je devais décrire en image le concept de *« peur »*, je le ferais en dessinant des cochons blottis les uns contre les autres contre une porte fermée, et je dessinerais leurs yeux. Des yeux que plus jamais je ne pourrai oublier. Des yeux que chacun d'entre nous qui veut manger de la viande devrait avoir regardés.

Les cochons sont séparés à l'aide d'une trique en caoutchouc. L'un d'entre eux est poussé en direction d'un espace fermé de tous côtés. Il crie, et comme

souvent le gardien a encore autre chose à faire, l'animal essaye de reculer et de s'évader par l'arrière jusqu'à ce qu'enfin, à l'aide d'un clapet électrique, il puisse verrouiller l'issue. Par une pression sur un bouton, le sol de l'enclos est remplacé par une sorte de traîneau mobile sur lequel le cochon se retrouve à califourchon, ensuite une deuxième coulisse s'ouvre devant lui et le traîneau avec l'animal glisse vers l'avant dans un autre box. Là une brute de boucher chargé de l'abattage – je l'ai toujours appelé en moi-même Frankenstein – branche les électrodes. Une tenaille d'étourdissement à trois points, comme le directeur me l'a expliqué. On voit dans le box le cochon qui tente de se cabrer, puis le traîneau est brusquement retiré et la bête, palpitante, s'affaisse dans un flot de sang en agitant nerveusement les pattes. Ici l'attend une autre brute de boucher, qui sûr de sa cible, enfonce le couteau en-dessous de la patte avant droite du cochon ; un flot de sang foncé gicle et le corps s'affaisse vers l'avant. Quelques secondes plus tard, une chaîne de fer se referme sur une des pattes arrière de l'animal qui est hissé vers le haut ; la brute de boucher dépose alors son couteau, s'empare d'une bouteille de cola souillée, déposée à même le sol recouvert d'une couche de sang d'au moins un centimètre, et en boit une gorgée.

Je décide de suivre les cadavres qui, balancés à leur crochet, et saignant abondamment, sont dirigés vers *« l'enfer »*. C'est ainsi que j'ai dénommé la pièce suivante. Celle-ci est haute et noire, pleine de suie, de puanteur, de fumée. Au terme de plusieurs virages au cours desquels le sang se déverse encore à flots, la

rangée de cochons arrive à une sorte d'immense four. C'est là que la soie du porc est éliminée. Les corps des animaux tombent par une sorte d'entonnoir à l'intérieur de la machine. On peut y voir à l'intérieur. Les flammes jaillissent et, pendant quelques secondes, les corps sont secoués de tous côtés, et semblent accomplir une danse grotesque et trépidante. Ils sont ensuite largués de l'autre côté sur une grande table où ils sont immédiatement attrapés par deux grosses brutes de bouchers qui commencent par enlever les parties de la soie qui n'ont pas été éliminées, puis grattent les orbites oculaires et séparent les sabots des pattes. Tout cela se déroule très rapidement, le travail s'effectue en plein accord. Pendues aux crochets par le tendon des pattes postérieures, les bêtes mortes sont alors dirigées vers un châssis métallique contenant une sorte de lance-flammes. Dans un bruit assourdissant, le corps de l'animal est soumis à un jet de flammes qui l'espace de quelques secondes l'enveloppe tout entier. La chaîne mobile se met alors à nouveau en mouvement et emporte les corps dans la halle suivante, celle-là même où je me suis trouvée durant les trois premières semaines. Là les organes sont retirés et apprêtés sur la bande mobile supérieure. La langue est palpée, les amygdales et l'œsophage détachés et jetés, les ganglions lymphatiques coupés, les poumons mis aux déchets, la trachée artère et le cœur ouverts et les échantillons pour l'examen de trichine prélevés, la vésicule biliaire extirpée, et le foie examiné à cause de la présence possible de poches de vers. Beaucoup de porcs ont des vers et si leur foie en est rempli, il doit être jeté. Tous les autres organes, comme l'estomac, les intestins, l'appareil génital, sont envoyés au rebut.

Sur la bande mobile inférieure, le reste du corps est apprêté : divisé en morceaux ; les articulations coupées ; l'anus, les reins et les parties graisseuses entourant les reins enlevés ; le cerveau et la moelle épinière retirés, etc., et ensuite une marque est imprimée sur l'épaule. Le cou, le bas du dos, l'abdomen et les cuisses sont préparés pour la pesée, puis dirigés vers la chambre froide. Les animaux jugés impropres à la consommation sont *« provisoirement écartés »*. Pour le marquage, qui est une opération effectuée dans la sueur sur des cadavres tièdes et visqueux qui pendent très haut en fin de bande, il faut faire très vite quand on n'a pas l'habitude : on risque de se faire assommer par les moitiés de bêtes qui arrivent en force devant la balance et s'entassent les unes sur les autres avec violence.

Sortir, seulement sortir d'ici… Je ne dirai pas le nombre de fois où j'ai laissé mon regard errer sur l'horloge murale de la salle de pause ! Mais ce qui est sûr, c'est qu'en aucun autre endroit au monde le temps ne passe plus lentement qu'ici. Un temps de pause est octroyé au milieu de la matinée, et c'est essoufflée que je me précipite aux toilettes, et que tant bien que mal je me nettoie du sang et des lambeaux de chair ; c'est comme si cette souillure et cette odeur allaient s'accrocher à moi pour toujours. Sortir, seulement sortir d'ici. Je n'ai jamais pu avaler quoique ce soit comme nourriture dans ce bâtiment. Soit je passe mon temps de pause, aussi froid qu'il puisse faire dehors, à courir jusqu'à la clôture en fils de fer barbelés et regarder au loin les champs et l'orée du bois, et j'observe les corneilles. Ou alors je traverse la rue et

me rends au centre commercial où je peux me réchauffer en buvant un café dans une petite boulangerie. Vingt minutes après, on est de nouveau à la chaîne. Manger de la viande est un crime. Jamais plus ceux qui mangent de la viande ne pourront être mes amis à nouveau. Jamais, jamais plus. Je pense que tous ceux qui mangent de la viande devraient être envoyés ici, et voir ce qui s'y passe, du début à la fin.

Je ne suis pas restée ici parce que je veux devenir vétérinaire, mais parce que les gens veulent manger de la viande. Et pas seulement cela : mais parce qu'en plus ce sont des poltrons. Leur escalope blanchie, stérile, achetée au supermarché, n'a plus les yeux qui déversent des flots de larmes de frayeur devant la mort, pas plus qu'elle ne hurle quand le couteau va frapper. Vous tous qui vous nourrissez des cadavres de la honte, cela vous est soigneusement épargné, vous qui dites : *« Non, moi, cela je ne pourrais pas le faire »*.

Un jour, un paysan est venu, accompagné de son fils, âgé de 10 ou 11 ans, pour faire analyser un échantillon de viande pour la trichine. En voyant l'enfant aplatir son nez contre la vitre, j'ai pensé que si les enfants pouvaient voir toute cette horreur, tous ces animaux tués, il y aurait peut-être un espoir de changement. Mais j'entends encore l'enfant crier à son père : *« Papa, regarde là, quelle énorme scie !… »*

Le soir, à la télévision, on annonce aux informations : *«Mystère non encore résolu»* à propos du meurtre perpétré sur une jeune fille, assassinée et coupée en morceaux et je me rappelle la frayeur générale et le dégoût de la population devant cette atrocité. Je dis : *« Des atrocités semblables, j'en ai vu 3 700 rien qu'en une semaine. »* Maintenant, je ne suis plus seulement

une terroriste, mais encore je suis malade, là-haut, dans ma tête. Car je ressens non seulement de l'effroi et de la répugnance envers le meurtre commis sur un être humain, mais aussi envers ceux commis sur des animaux des milliers de fois en une seule semaine et dans un seul abattoir. Être un humain, cela ne signifie-t-il pas dire non et refuser d'être le commanditaire d'un meurtre à grande échelle – pour un morceau de viande ? Étrange nouveau monde. Il est possible que les tout petits veaux trouvés dans l'utérus déchiré de leur mère, et qui sont morts avant même d'être nés, ont encore connu le moins mauvais sort d'entre nous tous.

D'une manière ou d'une autre, le dernier de ces interminables jours est enfin arrivé et j'ai reçu mon certificat de stage, un chiffon de papier, cher payé si tant est que j'aie jamais payé cher quelque chose. La porte se referme ; un timide soleil de novembre m'accompagne depuis la cour de l'abattoir jusqu'à l'arrêt du bus. Les cris des animaux et le bruit des machines s'estompent. Je traverse la rue alors qu'un gros camion à remorque amenant du bétail prend le virage pour entrer dans l'abattoir. Il est rempli sur deux étages de cochons, serrés les uns sur les autres.

Je pars sans un regard en arrière car j'ai porté témoignage et, à présent, je veux essayer d'oublier et de continuer de vivre. À d'autres de lutter maintenant ; moi, ce sont ma force, ma volonté et ma joie de vivre qui m'ont été prises et remplacées par un sentiment de culpabilité et de tristesse paralysante. L'enfer est parmi nous, des milliers et des milliers de fois, jour après jour.

Une chose nous reste pourtant, et pour toujours, à chacun : Dire Non.

Vegetarian Club

Les 4 textes suivants sont extraits des *Vegetarian Magazine* n°2 et 3 (2002 et 2003). Cette revue est publiée par le Vegetarian Resource Club du Tibetan Children's Village de Chauntra, en Inde du Nord.

Les Tibetan Children's Village (TCV) ont été mis en place dans les années 1960 par le gouvernement tibétain en exil en Inde, suite à l'invasion du Tibet par la Chine et à toutes les atrocités qui en ont découlé – 1,5 million de morts, des milliers de personnes emprisonnées ou disparues, la quasi totalité des monastères rasés… Aujourd'hui, le Tibet est toujours sous l'emprise dévastatrice de la Chine et les Tibétains continuent de fuir leur pays.

L'objectif des TCV est de permettre l'accès à l'enseignement aux enfants tibétains en exil les plus pauvres, tout en maintenant vivantes la langue et la culture tibétaine. Aujourd'hui, des dizaines de TCV existent en Inde, au Népal et au Bhoutan.

Celui de Chauntra, village situé au Nord de l'Inde, est un pensionnat entièrement végétarien depuis 3 ans. C'est suite à la demande des enfants qu'il l'est devenu : l'abattage des animaux destinés à les nourrir avait lieu juste derrière leur école, le long de la rivière. Les enfants ont été terriblement choqués par ces scènes, mais au moins ils savaient exactement d'où venait la viande qu'ils mangeaient parfois en *momos* (raviolis) ou en soupe… Révoltés et décidés à refuser ces mises à mort, ils ont fait pression deux mois sur leur direction jusqu'à obtenir gain de cause et la mise en place de l'alimentation végétarienne souhaitée. Lors d'un vote à main levée, sur les 685 enfants de l'école, seuls 14 se prononcèrent contre cette décision. Le végétarisme fut donc instauré, et les nombreuses variétés de légumes, de fruits, et d'aliments non-carnés en Inde leur a permis de continuer sans aucune difficulté dans cette voie. D'autres écoles s'inspirent maintenant de cette innovation. Le Principal, le personnel et les enfants font aujourd'hui une fierté du végétarisme de l'école, qui s'accorde en plus avec l'idéologie omniprésente du bouddhisme tibétain : la compassion envers tout être vivant, humain ou animal. Le Vegetarian Resource Club de l'école compte aujourd'hui une trentaine d'enfants. Ce végétarisme sauve au moins 150 moutons et 150 poulets chaque année.

Le Vegetarian Resource Club est une association à but non lucratif. Les textes suivants, traduits de l'anglais, ont été rédigés par des étudiantes.

Mon expérience

Tenzin Dolma

Je suis totalement végétarienne depuis ma plus tendre enfance, et j'ai eu la chance de tomber sur une école qui devienne elle aussi végétarienne, et que démarre le Vegetarian Club sous la supervision de Madame Yangdon-la. Maintenant, je suis au niveau VIII , et je vais bientôt devoir quitter cette école. Mais je serai végétarienne jusqu'à la fin de mes jours.

Je sais que notre Club regrette notre départ, mais je veux vous dire : *« Madame, je n'oublierai jamais la gentillesse avec laquelle vous nous avez appris toujours plus sur le végétarisme, ce qui a réellement amélioré mes connaissances. Je le promets, je resterai en contact avec vous et les amis de mon Club lorsque je quitterai cette école. »*

J'ai vraiment vu la différence entre les végétariens et les non-végétariens pendant mon enfance. Autrefois j'étais régulièrement malade, mais maintenant c'est totalement différent simplement parce que je ne mange plus de viande. Enfin, je voudrais vous demander à tous d'arrêter de manger de la viande, si vous le pouvez.

Avec tous mes remerciements.

Chers lecteurs

Tenzin Dolma

Je sais que vous suivez tous une religion et que dans toute religion il y a un mot qui veut dire *« pitié »*. Une religion ne recommande pas seulement de prier mais aussi d'agir à travers elle. Alors, s'il vous plaît, ayez pitié des animaux, arrêtez de les manger. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Chers lecteurs

Dhemay Tsering

Tout d'abord, je voudrais transmettre à tous mon Tashi Delek (souhaits de bonheur et amitiés). Mon école est très heureuse d'être devenue entièrement végétarienne et son ambiance a changé. Alors, prenez exemple sur notre école et devenez végétarien, ce qui vous gardera en bonne santé pour toujours !

Une scène tragique

Tenzin Tsella

C'était l'après-midi et, comme je regardais justement par la fenêtre à côté de moi, je vis deux hommes en train de porter quelque chose se diriger tout droit vers le bâtiment qui contient beaucoup de moutons.

Les deux hommes étaient jeunes et forts. Ils ont ouvert la porte du bâtiment, l'un est entré à l'intérieur et est ressorti avec un gros mouton. J'ai vu que le mouton ne voulait pas les suivre, mais l'homme était costaud et il le traînait si fort que le mouton fut obligé de suivre.

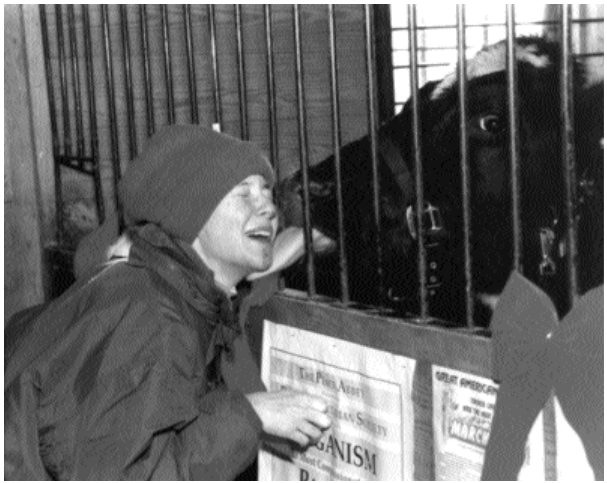
Un homme avec une hache se tenait prêt à tuer l'animal innocent, tandis que l'autre homme tenait le mouton très fortement, et en un coup la hache aiguisée a tué le mouton. Le sang a giclé à profusion de la nuque du mouton, mais sans aucune trace de sympathie un des hommes a saisi la tête du mouton et a fortement pressé la nuque du mouton avec son pied. Après plusieurs minutes le mouton bougeait toujours. Puis ils ont soulevé et transporté le corps du mouton mort. Avec beaucoup de savoir-faire, un homme a commencé à enlever la peau du mouton et la viande est apparue.

C'est le plus horrible drame que j'ai jamais vu. Je peux encore ressentir la misérable condition du mouton.

Émilie, une vache pas comme les autres

« *Émilie n'est pas une vache comme les autres* », écrit le journal local. C'est sûr, car les vaches ordinaires n'ont pas de nom. Et les gens ne se regroupent pas pour les sauver. Alors, qu'est-ce qui rend Émilie si peu ordinaire ?

Émilie a grandi dans une ferme laitière. Malgré de nombreuses tentatives, elle n'est jamais tombée enceinte, et il n'y a aucune place pour une vache stérile dans la production laitière.



Par un matin froid, Émilie a été embarquée dans un camion et envoyée à l'abattoir d'Arena. Là, l'odeur du sang imprégnait l'air et son flair l'a avertie de ce qui se passait tout près, que ses sœurs étaient massacrées. Ne pensant plus qu'à s'échapper, elle s'est ruée de tout son poids contre la barrière et s'est enfuie.

Pendant des semaines, les employés de l'abattoir ont essayé d'attraper Émilie, mais elle arrivait toujours à leur échapper et à se cacher dans la forêt. Des employés compatissants ont alors formé un groupe, qui agissait en secret et refusait de rendre compte de ses recherches à la direction. Lorsque Meg et Lewis Randa ont entendu parler d'Émilie, ils ont contacté ce groupe qui a accepté de leur laisser Émilie pour 1$. Meg et Lewis Randa, aidés par des personnes sympathisantes, s'organisèrent pour attraper la vache effrayée. Pendant des jours entiers, Émilie leur a échappé. Puis, la veille de Noël, Émilie a décidé de redonner sa confiance et elle s'est avancée vers le groupe des Randa en suivant leurs propres traces. Le jour suivant, un déjeuner végan fut servi dans la grange à tous les invités, y compris Émilie.

Meg et Lewis Randa ont appris à connaître Émilie — ils savent maintenant qu'elle adore le pain, être grattée sur la tête, et qu'elle aime faire des bisous avec sa longue langue de vache. Des gens viennent lui rendre visite, lui apportent des cadeaux, et laissent des mots amicaux épinglés dans la grange. L'un d'entre eux dit simplement : « *Je mangeais des vaches. Je m'en excuse. Plus jamais.* »

Traduit de *All animals are equal*, brochure publiée par PETA, p. 161 et 162.

Pourquoi refuser le lait ?

« Pour obtenir le lait, on ne tue pas les vaches ! »

Au premier abord, consommer des produits laitiers ne semble donc impliquer aucune souffrance pour les animaux. Mais pour produire du lait, il est nécessaire qu'une vache mette bas, comme tout mammifère. L'objectif de l'éleveur est d'obtenir de chaque vache laitière un veau en bonne santé tous les ans et autant de lait que possible. Chaque vache est donc inséminée artificiellement trois mois seulement après un vélage, chaque nouvelle naissance stimulant la production de lait. Une vache laitière passe ainsi son existence à produire du lait et des veaux. Sa production de lait est environ 10 fois supérieure aux besoins qu'aurait le veau si on le laissait têter sa mère, mais dès les premiers jours qui suivent la naissance, le veau est retiré définitivement de sa mère, ce qui cause un grand traumatisme à la vache et à son petit.

Si le veau est une femelle, elle ira rejoindre d'autres vaches laitières. Sa première grossesse aura lieu à deux ans. Le productivisme auquel sa vie est soumise réduira son potentiel de vie à cinq ans seulement, alors qu'une vache peut vivre jusqu'à 20 ans... À l'âge de 5 ans environ, les vaches laitières sont abattues pour cause de stérilité ou de baisse de rendement. 70% de la viande bovine provient des vaches laitières.

Si le veau est un mâle, il sera envoyé dans une unité d'engraissement intensif où il sera immobilisé et engraissé jusqu'à son abattage.

La consommation de produits laitiers est donc absolument indissociable de l'exploitation et de l'abattage des animaux.

De plus, le lait de vache n'est pas adapté aux besoins des humain-e-s : il contient 3 fois plus de protéines que le lait de femme. Aujourd'hui, des études ont établi la corrélation entre la consommation de produits laitiers et les cancers du sein et de la prostate, les pathologies cardio-vasculaires, les rhumatismes et de nombreuses allergies… Et le calcium des eaux minérales est celui que l'organisme assimile le mieux[1] !

Heureusement, de nombreux substituts existent, à base de soja, de riz ou d'amande, sous forme de « lait », de desserts aromatisés, de crèmes salées, et même de *« fromages »*. Ils n'impliquent pas l'exploitation et le mort de millions d'animaux et ils sont bénéfiques à notre santé.

[1] Dr. Nicolas Le Berre et Hervé Queinnec, *Soyons moins lait*. Éditions Terre Vivante, 2000.

Les pattes d'une poule sauvée d'un élevage en batterie et recueillie par l'association ABSL Fabienne, centre de revalidation et réconfort des animaux en détresse. Cette poule ne pouvait plus marcher.

Pourquoi refuser les œufs ?

« Pour obtenir les œufs, on ne tue pas les poules ! »

Dans les élevages en batterie, qui représentent 93% de la production totale, les poules vivent jusqu'à 6 ou 7 par cage grillagée. Ces cages - également grillagées au sol - sont inclinées afin de faire glisser les œufs vers l'extérieur. Chaque poule dispose, toute sa vie durant, de 450 cm^2, soit l'équivalent d'une feuille A4. Ces élevages sont situés dans des hangars éclairés artificiellement 24h sur 24. Le surpeuplement, le vacarme et la lumière perpétuels provoquent de graves troubles du comportement, amenant les oiseaux à s'attaquer et à s'automutiler gravement. Pour limiter les blessures, les producteurs coupent les becs des poussins. Le bec est un organe très sensible chez les oiseaux, et cette pratique cause de grandes souffrances aux animaux. La saleté (les cages sont nettoyées une fois tous les deux ans !) et les blessures provoquent des infections et des maladies, obligeant l'ajout de substances pharmaceutiques dans l'alimentation. Les usines les plus modernes recyclent même les excréments des poules, pour remélanger (et ne rien perdre !) les ingrédients peu digérés avec les nouveaux ! Chaque jour, des dizaines de cadavres de poules sont retirés des cages…

Dans ces véritables enfers, les poules ne maintiennent un rythme de ponte anormalement élevé que quelques mois. Devenant moins rentables, elles sont abbatues à 18 mois, alors que leur potentiel de vie est de 10 ans. Jamais, elles n'auront connu le repos d'une nuit calme ou auront pu marcher ou gratter le sol…

Dans les élevages « plein air », les poules vivent entassées au sol dans d'immenses hangars. L'accès vers l'extérieur n'est possible que 3 heures par jour, et uniquement par un étroit couloir grillagé. Là non plus, les poules ne connaissent jamais le calme et ne voient aucune végétation… Rien à voir avec les photos prometteuses de emballages, où on voit quelques poules picorer dans d'immenses champs de verdure !

Seul l'élevage *« libre parcours »* oblige normalement à un accès continuel à un terrain vaste, recouvert en partie de végétation. Mais là aussi, les poules sont abattues dès que leur rendement baisse.

Mais quelle que soit la forme d'élevage des poules pondeuses, les poussins mâles sont automatiquement exterminés (ils ne sont pas considérés comme rentables pour en faire des poulets de chair). Un poussin sur deux est donc tué quasiment dès l'éclosion. Les poussins mâles sont tués collectivement, soit gazés, électrocutés, étouffés dans des conteneurs, ou encore enfermés dans des sacs et écrasés sous un rouleau compresseur.

Les œufs sont donc des aliments directement issus de l'exploitation et de la mort de millions de poules et de poulets. Tous les œufs utilisés dans les préparations industrielles (biscuits, pâtisseries, pâtes aux œufs, plats cuisinés…) proviennent d'élevages en batterie.

Ils peuvent être remplacés dans la cuisine par de la fécule ou de la maïzena, de la banane écrasée (liant pour pâtisserie) ou du tofu écrasé.

Pourquoi refuser le cuir ?

« Puisque les vaches sont mortes, on peut bien prendre leur cuir ! »

Le cuir représente plus qu'un sous-produit de l'exploitation animale : il constitue à lui seul jusqu'à 25% du produit de l'abbatage. Acheter du cuir, c'est participer directement au massacre des animaux, car c'est soutenir les entreprises concernées. Si plus personne n'achetait de cuir, le prix de la viande augmenterait considérablement.

De plus, le cuir utilisé pour la fabrication des chaussures, des gants, des portefeuilles, etc., provient d'animaux très jeunes, qui peuvent être élevés et abattus uniquement pour leur peau. Ce cuir est appelé « vachette ».

Écologiquement, l'industrie du cuir fait partie des celles qui utilisent le plus d'énergie, avec celles de l'aluminium, du papier, de l'acier, du ciment et du pétrole. Les différents procédés de traitement des peaux sont très polluants, ils incluent des substances telles que la chaux, le sulfure de sodium, les sels de chrome, de fer, d'ammoniac… À cause de ces traitements, le cuir n'est pas biodégradable[1].

Le cuir peut être facilement remplacé par du tissu, du chanvre, du caoutchouc, les nouvelles matières synthétiques…

[1] Lionel Reiler, *Le Végétarisme ; 100 questions-réponses sur un mode de vie*. Tressan, La Plage, 2002.

Des aliments trompeurs…

La **gélatine** est obtenue à partir des peaux et des os des animaux abattus pour la viande. Pour peu qu'on prenne le temps de lire les compositions, on est surpris de trouver de la gélatine dans certaines glaces, yaourts, pâtisseries, et pratiquement tous les bonbons mous… qui contiennent donc de la viande !

Certains **vins** et certaines **bières** incluent des substances animales : albumine (œufs de poules en batterie), chitine (carapace de crustacés), poisson, sang de bovidés, poudre d'os… Ces produits sont utilisés par exemple pour filtrer le vin et éliminer les dépôts et particules en suspension.

Des procédés par centrifugation ou avec des substances minérales existent pourtant.

Beaucoup de **fromages** incluent de la caillette, qui est la quatrième estomac des ruminants et qui sert à faire cailler le lait. La caillette des jeunes veaux non sevrés contient une enzyme, la présure, qui leur permet de faire cailler le lait et de l'assimiler. On obtient la présure en découpant la caillette. Même si elle est ajoutée en faible proportion (0,02%), ce sont des millions de fromages qui sont ainsi fabriqués.

Là aussi, des procédés de caillage n'impliquant pas de produits animaux existent.

L'association *Alliance Végétarienne* diffuse des listes de vins et de fromage ne contenant pas d'additifs animaux ou d'origine animale.

Un peu de vocabulaire

Le **végétarisme** consiste à ne manger aucune chair animale, c'est-à-dire ni viande (blanche, rouge, charcuterie), ni poisson, ni crustacé, ni *« fruits de mer »*, ni aucun extrait ou résidu animal (gélatine par exemple).

Cependant, des personnes consommant du poisson, des crustacés ou des viandes blanches, ou bien ne mangeant que rarement de la viande, se déclarent végétariennes ; alors qu'elles sont plus exactement *« à tendance végétarienne »*.

Le **végétalisme** concerne les personnes qui refusent de manger tout produit directement issu de l'exploitation animale (c'est-à-dire la chair animale) mais aussi tout produit indirectement issu de l'exploitation animale, à savoir les œufs et les produits laitiers (certaines y ajoutent le miel).

Les **végans-nes** tentent, autant que possible, en plus, de ne pas utiliser les produits provenant des animaux, comme le cuir, la laine, la fourrure, la plume ;ils n'utilisent pas de produits testés sur les animaux ou contenant des produits animaux (cosmétiques, produits ménagers…), ils évitent les loisirs ou les activités ayant recours aux animaux (cirque, corrida…).

Le **spécisme** est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certains au bénéfice

d'autres, en prétextant des différences réelles ou imaginaires mais toujours dépourvues de liens logiques avec ce qu'elles sont censées justifier (cette définition est celle donnée par les Cahiers antispécistes). L'**antispécisme** est un terme créé par analogie avec antiracisme, antisexisme, etc.

Les parcours et les tendances diffèrent - comme l'ont montré les témoignages de ce livre. On peut se revendiquer du végétarisme, du végétalisme ou du véganisme en étant ou non antispéciste, être végétarien-ne pour l'écologie, pour sa propre santé ou bien pour ne pas tuer les animaux (ou être soucieux/ses des deux), être antispéciste mais continuer à manger des œufs, se situer à la croisée de divers chemins, ou bien adopter une position claire et militer.

Quelques livres, revues & contacts…

• *Le Végétarisme ; 100 questions-réponses sur un mode de vie.*
Lionel Reisler. Paris, La Plage, 2002 (125 p., 7,90€).
Un livre plein de ressources pour mettre le végétarisme à la portée de tous, pour s'initier ou pour comprendre ; en librairie ou à commander à :
La Plage
8, rue des Barris 34230 Tressan
tél : 04 67 88 63 33 / fax : 04 67 88 63 34
http://www.ifrance.com/laplage

• *Les Végétariens ; Raisons & Sentiments.*
André Méry ; Théodore Monod, préface. Paris, La Plage, 2001 (312 p., 14,95€).
« Qui sont les végétariens aujourd'hui, pourquoi sont-ils végétariens… et d'abord que signifie être végétarien ? » sont les thèmes autour desquels tourne ce livre bien complet.

• *Végétarien & Végétalien ; vivre sans manger les animaux.*
Brochure de 100 p. présentant des raisons et des informations pratiques pour un mode de vie moins cruel, plus respectueux de l'environnement et meilleur pour la santé ; à commander (contre frais de port) à : *A.V.I.S.* (Association Végétarienne & Végétalienne d'InformationS)
Canal Sud
40, rue Alfred Duméril 31400 Toulouse
http://avis.free.fr/

• *265 Recettes de cuisine végétalienne.*
Diffusé (contre frais de port) par *A.V.I.S.*

• *L'égalité animale expliquée aux humains.*
Peter Singer. Lyon, tahin party, 2002 (75 p., 2,30€).
Ouvrage du philosophe Peter Singer, en librairie ou à commander :
éditions tahin party
20, rue Cavenne 69007 Lyon
http://tahin-party.org

• *Poissons : le carnage.*
Joan Dunayer. Lyon, tahin party, 2004 (39 p., illustrations couleurs, 2,30€).
Nous les connaissons peu ; et malgré cela, nous n'hésitons pas à les tuer par myriades dans des conditions terribles. Ce livret lève le voile sur ce que vivent les poissons, sur ce qu'ils éprouvent et sur ce qu'ils subissent de notre fait (pêches, élevages, aquariums, etc.). Pour changer notre relation à ces êtres sensibles, pour que nous refusions enfin de les exploiter. Contact tahin party ou en librairie.

• *Questions d'éthique pratique.*
Peter Singer. Paris, Bayard, 1991 370 p., 26€).
Réflexions philosophiques sur les fondements d'une véritable « *éthique pratique* » de notre époque.

• *Dame Nature est mythée.*
Clémentine Guyard. Lyon, carobella ex-natura, 2002 (77 p., 3,5€).
Démythification de la Nature en tant qu'entité justifiant les dominations envers les animaux, les femmes et les enfants parce que dites « *naturelles* ».
éditions carobella ex-natura
12, rue du Gazomètre 69007 Lyon
carobella@free.fr

• *Cahiers antispécistes ; réflexion et action pour l'égalité animale.*
Une collection de 23 numéros pour cette revue à tendance philosophique, de très nombreux thèmes abordés.
Place Michel Maurel, appart. 522, entrée R
54700 Blénod les Pont-à-Mousson
http://www.cahiers-antispecistes.org/
Prix du numéro : 5€. 20€ pour quatre numéros.

• *Animal, mon prochain.*
Florence Burgat. Paris, Odile Jacob, 1997 (251 p., 25€).
Réflexions sur la pensée philosophique et juridique de la place des animaux en Occident.

• *Alliance Végétarienne.*
Association loi 1901, ayant pour but la promotion du végétarisme par la diffusion d'information et de son journal trimestriel (19 euros/an pour l'adhésion + 4 numéros ; ou 3€ le numéro). Organisatrice, en France, des Journées Mondiales Végétariennes, début octobre chaque année.
11 bis, rue Gallier 77390 Chaumes en Brie
01 64 42 38 19 (14 à 18h)
www.ivu.org/avf

• *Le Guide du végétarien ; astuces et conseils, menus et recettes, questions - réponses.*
L'une des nombreuses brochures proposées par Alliance Végétarienne.

• *KOALA* (Kollectif d'Action pour la Libération Animale)
Diffusion d'information sur la condition animale.
BP 96034, 35060 Rennes cedex 3

• *PMAF* (Protection Mondiale des Animaux de Ferme)
BP 80242, 57006 Metz Cedex 1
Tel: 03 87 36 46 05
Fax: 03 87 36 47 82
www.PMAF.org

• *ASBL Fabienne*
Dorekenstraat 25, 1570 Galmaarden – Belgique
www.asbl-fabienne.org
Placement d'Animaux destinés à l'abattoir ou maltraités.

• *La Ferme des animaux sauvés de la mort*
La Beduère 85110 Sainte Cécile
Placement d'Animaux destinés à l'abattoir ou maltraités.

• *Association Suisse pour le Végétarisme* (ASV)
case postale 2071, CH-1002 Lausanne
Tél./Fax: 021 646 89 53
http://www.vegetarismus.ch

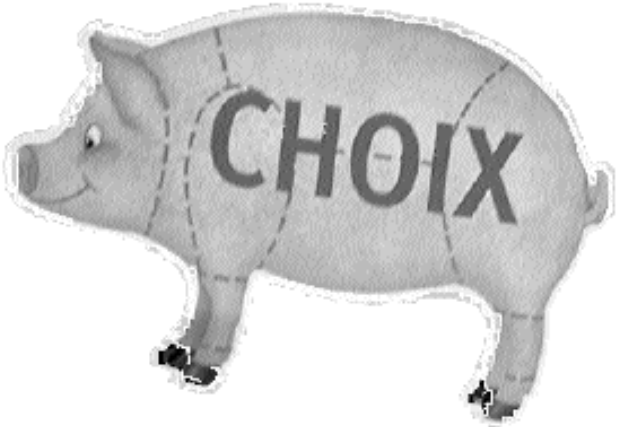
• *Veg' et Chat*
c/o Valérie Girin
Le Corider, bât. 3, 6 rue Cordier 30000 Nîmes
http://www.vegetchat.org/
Cette association vous conseillera si vous souhaitez mettre vos chiens et chats à l'alimentation végétarienne (ne pas le faire sans conseils).

• *PETA* (People for Ethical Treatment for Animals)
501 Front St.
Norfolk, VA 23510 USA
Tel.: 757-622-PETA (7382)
Fax: 757-622-0457
http://www.peta.org/
et sur les poissons http://www.fishinghurts.com
Une des plus importantes organisations mondiales luttant pour les animaux et particulièrement pour le végétarisme.

• *One voice*
23, rue Chamoine-Poupard
BP 91923, 44319 Nantes Cedex 3
www.onevoice-ear.org
Ce groupement d'associations internationales lutte pour les animaux, édite Animaction et multiplie les campagnes.

• Des informations et recettes circulent sur le site internet http://www.vegetarisme.org.
On peut aussi y poser des questions et dialoguer.

• Un site de paix entre animaux et humains-es, à consulter pour le plaisir:
http://an-group.org/slideshow/slideshow.html



Manifeste de Loen

Nous tous les animaux

avons le don magique de sentir que nous existons.
Les cailloux et les trains, les tubercules et les fruits, ne savent rien de la douceur de l'air et de la caresse de l'eau, ni n'éprouvent l'émotion de se frotter les uns aux autres.
Mais pour nous, les animaux, la vie peut être belle.

Ce sera bientôt notre fête ?

Les guirlandes sont prêtes, et les couteaux, les cages, les gourdins, les cadeaux. Bientôt on goûtera plus fort qu'à l'habitude la joie d'être réunis. Bientôt pleuvront les coups plus fort qu'à l'habitude. Et les *« paix sur la terre »* et les *« vœux de bonheur »* vogueront tranquillement sur une mer de sang plus large qu'à l'habitude.
Beaucoup des animaux iront au grand festin : les vivants autour de la table et les morts posés au milieu.
Car le monde, dit-on, est fait de deux moitiés, l'une née pour régner et l'autre pour périr.

Joyeux Noël, pour qui ?

Il y aura des sapins, des gentils Pères Noëls, des crèches avec un bœuf et un petit enfant. Le bœuf ne humera ni sapins ni paille. Il aura le souffle rauque de la bête qui s'affale ; la vie s'échappera par sa gorge tranchée ; ensuite les Pères Noël partageront sa dépouille

avec les petits enfants.

Pour qui, la bonne année ?

Bientôt la Saint Sylvestre, la nuit des bons vivants aux ventres de cimetière.
Porcelets qu'on ampute de la queue et des dents, veaux traînés à genoux vers le dernier voyage, vous tous les mutilés, les emprisonnés, les asphyxiés, les gavés, les électrocutés, les éventrés, à quoi bon vous débattre ? Les bons vivants à la voix mélodieuse couvrent déjà vos cris. Ils parlent de terroir et de nappes à carreaux,

chantent les bonnes mains calleuses (qui tiennent les tenailles, les embucs, les filets), et le talent immense d'exciter les papilles en cuisinant des morts.
Ou tu parles comme eux ou tu es un peine-à-jouir.
Pour être de la famille, il faut organiser...

la communion dans le sang !

Noël ou Nouvel an sans dinde, sans foie gras, sans saumon, sans homard, sans huîtres, sans gibier, sans mousse de canard, sans langouste, sans boudin blanc, sans caviar... il manquerait l'essentiel ! Avoir des invités et n'offrir point de viande, cela ne se fait pas. Voyons ce

sont nos hôtes, il faut leur faire honneur, leur prouver notre estime, se montrer accueillants !

Macabre communion au prix d'un sacrifice. Vois combien je t'honore, j'ai immolé pour toi des victimes sans compter. Tu es bien mon égal, tu es digne comme moi de moissonner les vies de ceux de l'autre moitié.

En ces temps généreux, les plus pauvres des élus ne seront pas oubliés. Aux réveillons humanitaires, eux aussi recevront leur rondelle de foie gras. Puis on les renverra se geler dans les rues, tout oints de dignité.

Et moi, je me mets où ?

Moi qui n'ai ni plumes, ni fourrure, ni écailles, je suis par ma figure de la race des saigneurs. Comme je voulais leur plaire, qu'ils m'acceptent parmi eux, j'ai fait mine de croire la fable des deux moitiés. Je savais tout comme eux savourer le goût du meurtre et rire grassement des cadavres exquis. Mais c'est trop cher payer ma place parmi les leurs.

J'aimerais encore qu'ils m'aiment et pouvoir les aimer, mais je vois trop clairement qu'ils écrasent de sang froid ceux de l'autre moitié, qui sont aussi les miens.

Plus jamais je ne serai du côté des bourreaux.

Le jour du grand festin, s'il n'y a que deux camps, je choisis l'autre côté.

Éventrez-moi vivante comme les autres esturgeonnes.

Explosez-moi le foie comme aux autres canards.

Arrachez mes testicules comme aux autres chapons.

Ecartelez-moi comme les autres grenouilles.

Ébouillantez-moi comme les autres homards. Que vos dents souriantes mettent ma chair en lambeaux comme celle des autres dindes, veaux, chevreuils et saumons.

Faut-il vraiment choisir entre le pire et le pire ?

Non, non, non, non !

Je dénonce !

Rejoindre les suppliciés qui vont agoniser, abandonnés de tous ; ou bien les assassins qui poussent vers l'abattoir, la face ricanante qui déjà se pourlèche ?

Je dénonce le médiocre et lâche procédé de mépriser autrui pour mieux se rassurer sur sa propre importance.

Je dénonce la communauté bâtie sur l'exclusion. On peut créer des liens autrement qu'en étant complices des mêmes crimes. Oublions l'odieux mythe du monde à deux moitiés, la sinistre machine à fabriquer le malheur.

Je veux qu'existent en vrai les Pères Noël gentils, et la paix sur la terre, et la fraternité. Que puissent s'épanouir la chaleur animale et la joie d'exister des porcelets joueurs, des canards amoureux et des humains bavards.

Pour nous tous, les animaux, la vie peut être plus belle.

Que commence enfin la fête pour de vrai,

la fête sans sacrifices !

exemple de tract diffusé pour un repas veg

Un repas veg ?!

Nous sommes toutes et tous d'accord aujourd'hui pour reconnaître que les animaux peuvent être heureux ou malheureux. Chacune et chacun d'entre nous a déjà cotoyé des chats et des chiens. Sans être des expert-e-s, nous décelons sans ambiguïté certaines de leurs émotions : la joie, la peur, la tranquillité, la douleur, l'anxiété, le plaisir… Il nous est ainsi facile de répondre à leurs besoins les plus élémentaires : boire, manger, dormir en toute quiétude, sortir, jouer... Leurs besoins et leurs émotions sont pris en compte et souvent nos animaux « de compagnie » sont bien traités et heureux.

Mais les animaux « de ferme » ont, eux, une vie marquée par la souffrance toute ordinaire de ceux qui sont considérés comme de simples marchandises, des «produits» soumis aux lois du marché, du profit, de la rentabilité... La liste des sévices qui sont infligés à tous ces animaux est longue et leur description donne la nausée : grossesses forcées, petits séparés de leur mère, immobilisation, enfermement dans des espaces sans éclairage naturel, becs coupés, castrations à vif, surpopulation, engraissement, gavage, transport dans le confinement parfois pendant des jours et, enfin, l'abattage comme une délivrance - mais pas sans douleur ni terreur.

Pourtant, il n'est pas nécessaire de manger de la chair pour vivre et être en bonne santé ! Une alimentation variée suffit amplement à nos besoins nutritionnels quotidiens et ne prend pas plus de temps, d'énergie ou d'argent qu'une alimentation à base de viande. Mais depuis notre plus jeune âge, on nous apprend à considérer comme normal de manger de la viande. On nous apprend à fermer les yeux sur l'enfer permanent de millions d'animaux.

Une personne qui refuse de manger de la viande sauve directement par an plus de 20 animaux, sans compter les poissons ! En une vie, une personne non végétarienne en Occident consomme en moyenne 861 poissons, 550 volailles, 36 moutons et agneaux, 36 porcs, 8 bœufs et veaux, 83 lapins, sans compter les chevaux, les grenouilles, les crustacés...

L'élevage représente de plus un immense gaspillage, car les animaux mangent des aliments que nous pourrions consommer directement. Par exemple, il faut 4kg d'orge pour «faire» 1kg de volaille, et il faut 5kg de viande pour «produire» 1kg de truite en pisciculture. Il faut donc 20kg de céréale pour obtenir 1kg de viande de truite ! En supprimant l'intermédiaire animal, en devenant végétarien-ne ou végétalien-ne, nous réalisons une importante économie de matériaux servant à construire nos organismes. Le gaspillage d'eau et d'énergie est également considérable. La culture du maïs et du soja (pour nourrir les vaches, les poulets…) nécessite d'énormes quantités d'eau et, de plus, occupe de grandes superficies de terres arables qui pourraient servir à nourrir directement beaucoup plus d'humain-e-s. Les forêts tropicales, notamment la forêt amazonienne, sont déforestées pour agrandir les pâturages nécessaires aux millions de vaches destinées à garnir nos assiettes : sur 7 hectares déboisés, 6 vont à l'élevage et 1 à la culture ! Le hamburger alimente réellement la destruction de l'Amazonie…

Est-ce vraiment le monde que nous voulons ?

Ce soir, nous vous proposons
un repas veg
pour vivre pleinement
sans nuire à quiconque !

Cet appel à contribution est à l'origine de cet ouvrage !

Tu es une femme et tu es végétarienne ou végétalienne ? Ou tu n'es pas végétarienne ?

Quelles que soient tes motivations, je t'invite à participer à un prochain ouvrage qui sera publié via les éditions alternatives La Criée. Ce livre sera une compilation de textes de femmes sur le végétarisme, le végétalisme et le non végétarisme, avec des illustrations en noir et blanc (la quadrichromie coûte cher !).

C'est là que j'en appelle à ta contribution :

As-tu envie de participer à un livre qui porterait sur la question de : *pourquoi suis-je végétarienne ou végétalienne ? ou pourquoi ne le suis-je pas ?*

Si tu as envie de participer, il faut : me faire parvenir un texte sur ton végétarisme ou végétalisme, ou non-végétarisme. Tous les textes sont a priori les bienvenus : coups de gueule, argumentaires théoriques, témoignages, poèmes, extraits de lettres, essais, quelques lignes ou plusieurs pages ; tu peux l'accompagner d'une (ou plusieurs) illustration ou photo de ton cru, ou même en envoyer sans texte. Attention : les illustrations doivent être en noir, blanc et gris (pas de couleur).

Si tu ne penses pas participer, j'espère que ce n'est pas parce que tu crois que tu ne sais pas écrire ou dessiner (qu'est-ce que ça veut dire, « savoir » écrire ou dessiner ? par rapport à quelles normes ?…) ou que tu n'as rien d'intéressant à partager, car c'est sûrement faux ! Chaque contribution enrichira l'ouvrage qui se voudra bien sûr éclectique. Merci d'envoyer ta contribution courant MARS 2003 AU PLUS TARD !

Même s'il s'agit de réaliser un livre qui sera pro-végétarien/lien en faveur des animaux, il sera enrichissant que différents points de vues et motivations s'y côtoient. C'est-à-dire que tu as le droit de t'exprimer même si ta motivation à être végétarienne/lienne est autre que pour les animaux et même si tu n'es pas végétarienne. Puisque ce sont les végétariennes/liennes qui doivent toujours se justifier de ne pas manger de la viande, pourquoi ne pas demander leurs raisons à celles qui ne le sont pas ?

Qu'est-ce qui les pousse à manger de la viande, quelles réflexions ont-elles à ce sujet ? Si tu n'es pas végétarienne, à toi de répondre !

Les textes et les illustrations pourront être signées de ton nom ou, pourquoi pas, d'un pseudonyme dans la publication. Mais il serait très intéressant d'indiquer les statuts sociaux des contributrices (profession, activités, âge, ou autre), par exemple par une énumération en préface, histoire de montrer que les participantes ne sont pas des clichés.

Le livre sera imprimé (en imprimerie) et de petit format ; à petit prix aussi afin d'être accessible à tout public, sans (trop de) discrimination économique.

J'essaierai de le diffuser le plus largement possible dans la mesure de mes amateurs moyens et capacités : par les tables de presse et les réseaux alternatifs, végétariens, de défense des animaux, et par les librairies classiques. La sortie est prévue pour la fin de l'année 2003 (pour noël dans un an !). Au cas où je serais totalement submergée par les réponses suite à cet appel, une petite sélection sera peut-être et à regret effectuée, mais on y réfléchira à plusieurs - et on n'en est vraiment pas encore là ! Si tu es intéressée, si tu as des questions, des remarques, contacte-moi !

À paraître en automne 2004

Mon corps est un champ de bataille

Affirmer aujourd'hui que *« mon corps est un champ de bataille »* plutôt que *« mon corps m'appartient »* est sans doute un constat pessimiste, voire alarmiste. C'est surtout une façon de rendre visible une violence banalisée à l'encontre des femmes dans la société dite occidentale. De traduire une relation conflictuelle et quasi punitive que les femmes entretiennent de plus en plus, et de plus en plus jeunes, à leur corps, dans un contexte socio-culturel qui martèle au quotidien un discours unique sur la *« féminité »*, la beauté, le bonheur... Véritable propagande économique et culturelle qui nous enserre chaque jour plus étroitement.

Proposer des réflexions, des témoignages, des illustrations personnelles, sur certains impacts de la représentation du corps *« des »* femmes dans notre société, c'est un peu l'ambition de ce livre, qui se découpe en deux parties. Une première partie regroupe des témoignages personnels sur le passage d'une relation plus ou moins conflictuelle à son corps lors de l'adolescence à la réhabilitation d'une image positive du corps. La deuxième partie compte le texte traduit de Carla Rice, synthèse d'un certain nombre de questions qui pèsent sur le corps des femmes dans nos sociétés occidentales : haine de soi, standards de beauté, culte de la minceur et de la jeunesse, racisme, etc. En complément, nous avons ajouté quelques dévelop-pements sur l'aspect socioculturel du rapport au corps, à partir de lectures et d'enquêtes.

env. 100p, format 15x15

éditions *Ma Colère*
74 rue Paul Bert, 69003 Lyon

Parution en été 2004

Psychologie du crime

de la souffrance animale

un texte de Philippe Laporte

L'urbanisme moderne exporte les abattoirs vers la périphérie des villes pour éloigner des regards les crimes traditionnellement commis envers les animaux. Le métier de bourreau a toujours été un métier méprisé, comme si la société avait honte de ce qu'elle fait. Mais pour cesser de commettre ce crime collectif nous devrions reconnaître qu'il en est un. Ce qui augmenterait encore notre sentiment de culpabilité. C'est pourquoi il sera difficile de faire avancer la cause animale en culpabilisant le public comme le font beaucoup de militants.

Ce petit livre en appelle à une nouvelle façon de militer moins culpabilisante et plus au fait des facteurs psychologiques.

87 pages, photos noir et blanc • 3,5€

achat par correspondance :
adresser un courriel à *kotro@free.fr*

Remerciement à toutes les participantes et une pensée pour toutes celles qui n'ont sincèrement pas pu ou n'ont pas osé participé, l'écriture ou le dessin n'étant hélas toujours pas des modes d'expression facilement accessibles.

Remerciements à Brigitte, Céline, Claudine, Fabienne, Lucile et Myriam pour leur aide précieuse.

Remerciement à toutes celles et à tous ceux qui ont, par leurs encouragements, leurs conseils, soutenu ce projet.

éditions La Criée
edslacriee@free.fr
http://lacriee.free.fr

isbn 2-9521430-0-5

Achevé d'imprimé sur papier 100% recyclé et non chloré en France, août 2004

Imprimerie des Monts du Lyonnais
Les Plaines - 69850 Saint-Martin-en-Haut

La reproduction partielle ou intégrale des textes de ce livre et sa diffusion électronique ou sur papier à des fins non commerciales sont autorisées et même vivement encouragées, sous réserve de ne pas décontextualiser ou détourner ses propos, et d'en citer la source. Son édition et sa diffusion commerciales sont soumises à des droits de reproduction.

Photocopier un livre c'est diffuser la culture, interdire la photocopie c'est interdire la diffusion culturelle. Ce n'est pas protéger les auteurs-es mais les éditeurs commerciaux qui exproprient les auteurs-es de leur œuvre et en empêchent la diffusion aussitôt qu'ils en ont tiré profit et que et celui-ci n'est plus rentable.